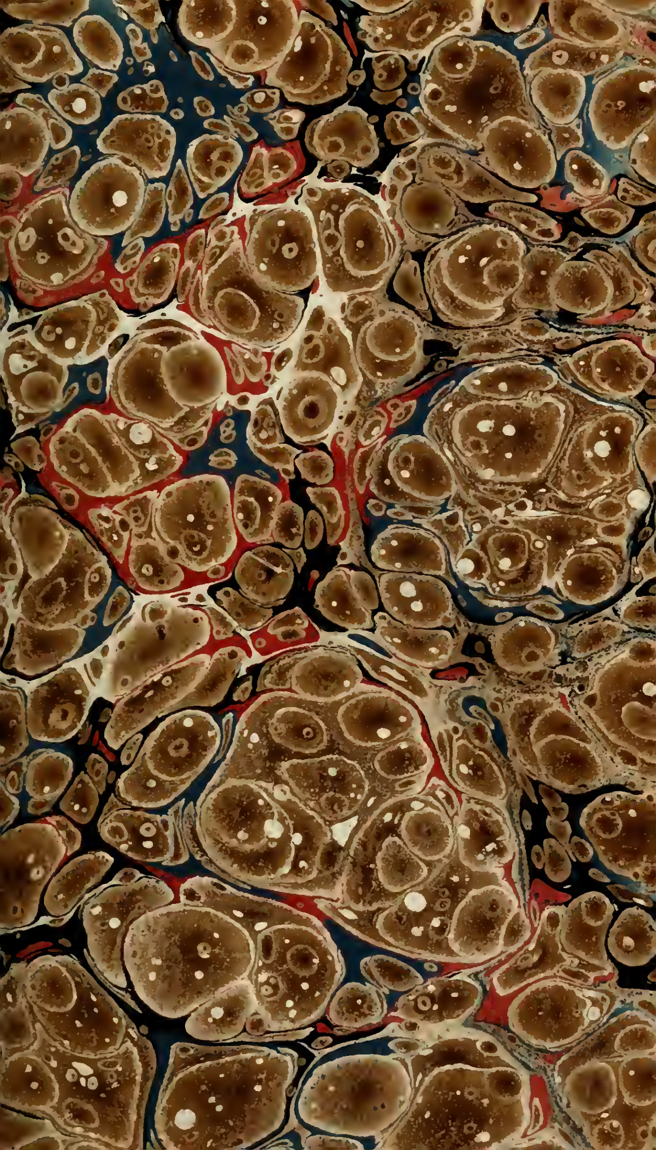

U d'/of OTTAWA
39003002137312



Universitas
BIBLIOTHECA

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/oeuvrescomplte36piga

LA SAINTE LIGUE,

OU

LA MOUCHE.

TOME TROISIÈME.

IMPRIMERIE DE A. BARBIER
RUE DES MARAIS S. G. N. 17

LA SAINTE LIGUE, OU LA MOUCHE,

POUR SERVIR DE SUITE AUX ANNALES DU FANATISME, DE LA SUPERSTITION ET DE L'HYPOCRISIE.

PAR PIGAULT-LEBRUN,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ PHILOTECHNIQUE.

TOME TROISIÈME.

PARIS.

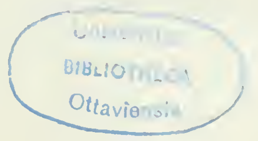
J.-N. BARBA, ÉDITEUR,

GALERIE DE CHARTRES, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS.

G. E. BARBA FILS, ÉDITEUR,

RUE DE SEINE, N. 33.

1829.



PQ
2382
.P3
1836
v.36

LA SAINTE LIGUE,

OU

LA MOUCHE.

CHAPITRE PREMIER.

Suite de la rencontre de Colombe.

Colombe arriva ici à la pointe du jour qui suivit son évasion de Saint-Junien. Elle se présenta à la porte du couvent des Augustines, et demanda à parler à la supérieure. Elle lui dé-

clara qu'elle était veuve d'un époux qu'elle adorait ; que Dieu seul pouvait le remplacer dans son cœur ; qu'elle voulait se consacrer à lui ; mais qu'elle ne pouvait donner de dot. Elle ajouta qu'elle entendait très-bien tous les ouvrages de femmes, et qu'elle chantait passablement. La supérieure la fit entrer dans l'intérieur du couvent, et mit aussitôt ses talens à l'épreuve.

« Au fait, André, au fait par grâce.
» — Hé, j'y arrive, Monsieur. »

La bonne dame fut enchantée de sa voix, et lui proposa de prendre l'habit de novice. C'était l'objet de ses vœux les plus chers. On monta, on apprit des morceaux d'ensemble, où on lui ménagea des *solos* brillans. On les essaya devant une nombreuse assemblée, et l'effet en fut étonnant.

La supérieure lui représenta que,

pendant un noviciat de six mois, ses dispositions pourraient changer; qu'une néophyte, qu'on reçoit sans dot, ne peut manger gratuitement le pain de saint Augustin, et aller ensuite en demander ailleurs. Elle lui proposa de prononcer ses vœux. Colombe regarda cette proposition comme une faveur insigne. On demanda des dispenses à l'évêque, qui les accorda, et le serment de renoncer au monde fut reçu, avant-hier, par ce prélat.

« André, mon cher André, ses vœux » sont nuls, puisque je vis, et qu'elle » s'était donné à moi au pied des autels. » — C'est une observation que j'ai fait » faire à la supérieure. — Hé, qu'a-t- » elle répondu? — Que cette affaire n'é- » tait pas de son ressort, et qu'elle re- » gardait uniquement monseigneur. » — Courons à l'évêché. — Un mo-

» ment donc, Monsieur. J'ai été lui de-
» mander une audience, et elle m'est
» accordée pour quatre heures. —
» Quelle heure est-il? — Je ne le sais
» pas précisément. — Tu ne le sais pas,
» et tu es d'une tranquillité qui me tue!
» Si le moment passe, quand le retrou-
» verons-nous? — Comment, nous?—
» Oui, oui, je t'accompagnerai. Il est
» tout simple qu'un mari qui réclame
» sa femme, porte la parole. — Et
» pour peu que vous éprouviez quelque
» difficulté, votre tête se montera;
» vous ferez de nouvelles extravagances,
» et vous détruirez tout l'effet de mes
» soins. » Quatre heures sonnèrent à
l'horloge de la cathédrale.

Je fis un effort violent; je me dégageai des mains d'André; je pris ma course; il courut sur mes pas. « Au
» nom de Dieu, arrêtez-vous. — Je

» veux entrer à l'évêché avec toi. — » Hé bien, j'y consens. Mais tâchez de » vous posséder. — Tu vois que je me » possède. » Je sentais, en effet, la nécessité de paraître maître de moi.

Monseigneur nous attendait, assis dans son grand fauteuil. Il nous donna sa bénédiction. Ah! pensais-je, c'est un saint homme; il me rendra ma femme. Cette idée me calma autant qu'il le fallait pour que je parusse tranquille. Le prélat nous demanda ce que nous voulions.

André lui expliqua notre affaire clairement, et en peu de mots. Il dit que l'amour malheureux avait altéré mes facultés intellectuelles, et que le seul moyen de les rétablir était de me remettre dans les bras de mon épouse. Il craignait, avec raison, quelque trait

d'exaspération de ma part, et la démence fait tout excuser.

Je pris la parole à mon tour. Je représentai humblement à monseigneur que Colombe n'avait fait qu'un noviciat de huit jours, et que les lois du royaume en fixent la durée à six mois. « Vous devez savoir, me répondit le » révérendissime, que le saint Père » est au-dessus des rois, et par consé- » quent. des ordonnances qui émanent » d'eux. Or, je représente Sa Sainteté » dans mon diocèse, et j'ai pu donner » à la supérieure des Augustines, la dis- » pense qu'elle m'a demandée. » Je n'avais pas à répondre à un argument de cette force-là. Mais je crus avoir trouvé le moyen de le tourner en ma faveur.

« Sans doute, notre saint Père a le » droit de lier et de délier, et monsei-

» gneur, qui le représente, peut ré-
» voquer les vœux qu'il a reçus. — Je
» m'en garderai bien. Rendre au monde
» une jeune religieuse, dont la figure
» et le chant angéliques font tous les
» jours des conversions ! Réfléchissez,
» jeune homme, et vous sentirez que
» cela n'est pas possible. » Ici, mon
sang commença à s'allumer de nou-
veau.

« La sœur Sainte-Colombe, pour-
» suivit le prélat, a suivi l'exemple
» d'Héloïse. Prenez Abailard pour mo-
» dèle; choisissez un couvent d'hommes,
» et je vous accorderai les dispenses qui
» ont facilité l'entrée en religion de
» celle que vous réclamez. » La pro-
position de l'évêque me parut être une
plaisanterie du plus mauvais goût. Je
n'avais rien de commun avec Abailard,
et j'espérais bien ne lui ressembler

jamais. Je me contins encore, et j'essayai la force d'un raisonnement qui me paraissait sans réplique.

« Un engagement antérieur, sacré, » irrévocable, dis-je au révérendissime, » rompt nécessairement tout acte pos- » térieur, qui est en opposition avec » le premier. Colombe est mon épouse. » Je tirai, de mon escarcelle, mon acte de mariage.

« Un mariage fait à Benon, dit-il » avec dédain, à deux lieues de la Ro- » chelle, centre des plus abominables » erreurs! Ne sentez-vous pas, jeune » homme, que le prêtre qui a cru vous » bénir, respirait les miasmes de l'hé- » résie, en était infecté, les rendait par » tous ses pores? d'ailleurs, je ne con- » nais pas de mariage, sans publication » de bans à l'Église. »

J'étais déjà furieux. L'évêque allait

déchirer mon acte. Je m'élançai sur lui. André me fit faire une volte, et m'envoya à l'extrémité de la salle. Mon acte était en morceaux.

Je m'emportai, je menaçai, je jurai, je crois, pour la première fois de ma vie. Que mon patron me le pardonne. André me tenait; l'évêque sonnait à rompre tous les cordons; sept à huit jeunes clercs accoururent, et s'emparèrent de moi.

« Comment, dit l'évêque à André, » avez-vous osé m'amener ce furieux? » — Monseigneur, j'ai fait de vains ef- » forts pour l'arrêter. — Qui êtes-vous? » d'où venez-vous? — Ce jeune homme » est le petit-fils du grand Antoine de » Mouchy. — En vérité? — Oui, mon- » seigneur. L'amour malheureux a al- » téré sa raison, ainsi que j'ai eu l'hon- » neur de vous le dire, et je le conduisais

» à l'hospice de Montmorillon. Nous » sommes arrivés hier à Saint-Junien. » Il était tranquille, et je lui faisais » prendre l'air aux environs de la ville. » Tout à coup, une crise violente se » déclare; il fuit à travers les champs; » je ne veux pas le perdre de vue; il » m'est par conséquent impossible de » retourner prendre sa voiture et ses » mules. Je suis contraint de le suivre. » et il ne s'arrête qu'à Limoges. Votre » grandeur sait le reste. — Je vous don- » nerai une voiture, et des hommes » sûrs, qui vous conduiront jusqu'à » Saint-Junien; mais je vous déclare » que si vous reparaissez à Limoges, je » vous fais jeter dans les prisons de » l'officialité. »

Un quart d'heure après, des archers parurent, et me mirent les fers aux pieds et aux mains. André soutenait

son rôle, en leur aidant avec un zèle apparent. Il me fallut subir cette humiliation. Bientôt on me porta dans une charrette couverte, et nous prîmes la route de Saint-Junien.

Un accablement profond succéda aux transports violens, qui m'avaient agité, pendant presque toute cette funeste journée. Il n'est pas dans les forces humaines de les supporter plus long-temps. Il faut qu'ils cessent, ou que le malheureux, qui en est attaqué, perde la vie. Je devais vivre encore.

Nous arrivâmes à Saint-Junien, et André fit arrêter la charrette à la porte de la ville. « Je réponds de lui mainte- » nant, dit-il à mes gardes. » Il leur donna quelques écus; ils m'ôtèrent mes fers, et reprirent le chemin de Limoges. André me prit sous les bras : je ne pouvais me soutenir. Nous en-

trâmes chez notre hôte. Il était nuit.

Mon excellent, mon fidèle André, mon unique ami, me fit coucher. Il m'apporta un potage succulent. Bientôt j'oubliai mes maux dans les bras du sommeil. André approcha un fauteuil de mon lit, et me veilla jusqu'au jour.

Mon réveil me rendit au souvenir de mes peines; mais j'étais d'une faiblesse extrême, et je ne pouvais faire un mouvement. André, tranquille, parce qu'il était maître de moi, essaya de ramener l'espérance dans mon cœur.

Il me parla d'abord du danger imminent, où je m'étais exposé à Limoges. Troubler l'office divin; essayer d'arracher la grille du chœur d'un couvent de filles; saisir un évêque au corps, dans son propre palais, étaient des crimes, contre lesquels, disait-il,

les lois divines et humaines se seraient infailliblement soulevées, s'il n'eût eu l'heureuse idée de me faire passer pour fou. Je sentis que son intelligence et son affection m'avaient seules soustrait à une mort infamante.

« Colombe, Colombe, dis-je d'une » voix presqu'éteinte, est restée à Li- » moges! elle m'a reconnu; elle s'est » évanouie ; peut-être à présent a- » t-elle cessé de vivre. — Monsieur, » une femme aimante soupire, pleure, » et ne meurt pas. — Hé, pourquoi » vivre l'un et l'autre, si nous sommes » séparés sans retour !

» — Sans retour? Pourquoi cela, » Monsieur? La paix se fera à Berge- » rac, parce que la cour a besoin des » princes calvinistes. Ce qui leur pa- » raissait devoir la rendre solide, il » y a quelques jours, est précisément » ce qui en abrégera la durée. Le duc

» de Guise est intéressé à fomenter des
» troubles, à la faveur desquels il es-
» père percer jusqu'au trône. Il est
» vraisemblable qu'il aura enjoint au
» comte de Montpensier d'accorder
» aux réformés des conditions telles,
» qu'il puisse, à son gré, soulever les
» catholiques contr'eux. — Hé, que
» m'importe la paix ou la guerre ! —
» Vous ne le voyez pas ? Vous avez
» conservé votre brevet de capitaine.
» Vous demandez, vous obtenez une
» compagnie. Vous entrez dans le Limou-
» sin ; vous vous joignez aux ligueurs que
» vous rencontrez sur votre route. Vous
» leur soufflez l'ardeur du pillage, ce qui
est très-facile ; vous en savez quelque
» chose. Vous leur vantez les richesses
» que renferme Limoges ; vous détermi-
» nez le général à y entrer en ami, ou en
» ennemi. Pendant qu'on pille la ville,
» vous forcez le couvent des Augus-

» tines avec votre compagnie.... — Je
» délivre, j'enlève ma Colombe. —
» C'est bien cela. — Mais voudra-t-elle
» me suivre? — Oui, parce que son
» cœur est à vous. — Mais mon acte de
» mariage est déchiré. — Elle sait qu'il
» a existé. — L'évêque, la supérieure
» lui auront représenté que son pre-
» mier engagement était nul, parce
» qu'il n'a pas été précédé des forma-
» lités voulues par l'Église. — Vous lui
» demanderez pourquoi un évêque
» instruit déchire un acte qu'il croit
» être sans valeur. — Effectivement,
» André,.... je conçois.... Oui tout
» cela peut se réaliser. — Et se réalisera.»

Il ne faut qu'un rien pour briser un cœur sensible; un rien y rétablit l'espoir et la paix. Je recommençai à vivre dans l'avenir.

Un sentiment, long-temps concen-

tré, se ranime facilement, et il y a de l'adresse à l'opposer à celui qui paraît être le grand dominateur. Il faut, nécessairement, que le premier modère le second.

« Monsieur, me dit André, vous
» avez fait part à votre mère de la
» mort de son époux. Mais depuis
» cette époque, vous êtes-vous oc-
» cupé un moment de celle à qui
» vous devez la vie; qui vous a élevé
» avec la plus vive tendresse, qui vous
» a inspiré ces sentimens de piété,
» qui peuvent adoucir vos chagrins, et
» vous faire attendre une meilleure
» vie, s'ils doivent durer autant que
» vous? Un amour forcené vous a fait
» oublier la nature, et ces sentimens
» doux, qui ne causent jamais d'inquié-
» tude, et qui jamais ne laissent de
» regrets. Peut-être votre tendre mère,

» infirme, malade, prête à expirer,
» vous appelle en ce moment. Peut-
» être-vous croit-elle mort dans les
» sentimens qu'elle vous a inspirés,
» et vous prie-t-elle de la recommander
» aux puissances célestes.. . Vous vous
» attendrissez, Monsieur; vos yeux se
» remplissent de larmes.... Il est vrai
» que je viens de prêcher comme un
» missionnaire, et, en vérité, je ne
» m'en croyais pas capable.

» — André, mon cher André, un
» homme tel que toi n'est pas fait pour
» me servir. Sois mon ami, et le con-
» fident désintéressé de mes peines et
» de mes plaisirs. Mettons en commun
» ma petite fortune, et ce que j'ai à
» réclamer de la succession de mon
» père.... — Ainsi, Monsieur, nous
» partirons pour Étampes, quand vos
» forces seront rétablies. — Je voudrais,

» André, qu'elles le fussent déjà. Que » de torts j'ai à réparer ! — Une mère » est toujours disposée à les oublier. » — Je tomberai aux pieds de la » mienne. — Elle vous pressera sur » son sein. — Je mouillerai ses joues » de mes larmes. — Elle y mêlera les » siennes. — Je lui prodiguerai mes » soins. — Avec quelle satisfaction elle » les recevra ! — Nous achèterons en- » suite ce petit bien, unique objet de » mon ambition. — Et nous y philo- » sopherons, jusqu'à ce que la guerre » civile se rallume de nouveau.

» André, je me sens en état de par- » tir. — Monsieur, je vous demande » deux jours. — Je veux partir, te » dis-je. — Monsieur, on ne dit pas je » veux à son ami. — Tu as raison, » André. Allons, je t'accorde deux » jours. »

CHAPITRE II.

Départ pour Etampes. André fait une rencontre imprévue.

Nous apprîmes à Argenton que la paix était signée à Bergerac, et ratifiée à Poitiers, par le roi. Les huguenots de Châteauroux nous firent connaître les conditions du traité. Il confirmait les avantages qu'ils avaient obtenus par la paix de Sens. Il leur assurait la possession de toutes leurs places de sûreté : c'était laisser exister

un état indépendant dans l'État. Les chambres des parlemens devaient être composées, indistinctement, de catholiques et de réformés : c'était un moyen certain d'irriter les catholiques de toutes les classes. Un article important de ce traité portait la suppression des processions instituées pour célébrer l'assassinat du prince de Condé à Jarnac, et le massacre de la Saint-Barthelemy.

Une Religion simple ne suffit pas au peuple, disait André. Il faut des cérémonies qui parlent aux yeux. Les moines souffleront le fanatisme, et la cour sera obligée de purger les parlemens, et de rétablir les processions. Si elle résiste, la ligue reprendra les armes ; si elle cède, les protestans recommenceront la guerre; ainsi, de quelque manière que tournent les

choses, une rupture prochaine est inévitable.

André avait soin de varier la conversation. La variété éloigne l'ennui, et souvent les réflexions tristes. Il savait être intéressant, quelque sujet qu'il traitât. Le hasard m'avait présenté un valet; ma bonne fortune m'avait donné un ami.

Nous avancions vers Étampes, parlant de tout, et n'approfondissant rien. Certains cabaretiers commençaient à établir des lits à l'usage des voyageurs. On ne trouvait encore chez eux que du pain et du vin; mais les marchés se rouvraient à la faveur de la paix. Chacun allait y acheter ce qui lui convenait, et revenait faire cuire ses provisions au cabaret. Cela était, ordinairement, assez mal apprêté; mais au moins, on était sûr de ne pas mourir de faim,

et de ne pas coucher dans les champs.

Nous venions d'entrer à Montargis: André alla faire son tour de marché, et revint bientôt avec des légumes et une oie grasse. « Allons, allons, Mon- » sieur, de la gaieté, voilà de quoi faire » bonne chère, si j'ai autant de talent » en cuisine aujourd'hui, que j'en » ai marqué peu jusqu'à présent. Je » vais vous faire un potage, dans le- » quel la cuiller tiendra debout. Je » ferai rotir notre oie. Nous en man- » gerons une moitié à notre dîner, je » mettrai l'autre dans notre voiture, » et demain nous la croquerons, en » cheminant et en jasant. »

Il trouve un chauderon sous sa main, et de l'eau au puits; voilà de quoi faire la soupe. Une poignée de sel et un peu de la graisse de notre oie la rendront excellente. Il métamorphose un bâton

en broche, et notre cuisine est montée.

En allant, en venant, en faisant ses dispositions, il me contait des historiettes, plus ou moins plaisantes. L'hôte, l'hôtesse, leurs enfans écoutaient, la bouche et les yeux ouverts, autant que la nature les leur avait fendus. « Ah! monsieur André, s'écria » enfin maître Jacques, vous êtes fin » cuisinier, et grand conteur. Si vous » vouliez passer du service de M. le ca- » pitaine au mien, vous feriez la for- » tune du *Sabot royal*, et je vous don- » nerais moitié dans les bénéfices. » André lui répondit par un apologue, fort bien trouvé, qui prouvait que celui qui s'associe à plus fin que lui est un sot.

Maître Jacques répliqua par une profonde révérence, et les contes recommencèrent. « Parbleu, Messieurs,

» nous dit-il, pendant que nous dî-
» nions, vous devriez aller à la comédie.
—On joue la comédie à Montargis! —
» Certainement, Monsieur. — Où cela?
» —En plein vent. Il y a là un gilles, qui
» est bête à faire plaisir; un scaramou-
» che qui est un fin matois, et une co-
» lombine! ah quelle colombine! elle
» est blanche comme du lait, grosse
» comme une tour, et elle danse la sa-
» botière avec la légèreté d'un oiseau.
» Elle a tout plein de mots, à double
» entente, qui nous font rire, mais
» rire!... Allez la voir, Messieurs. Vous
» en serez si contens que vous ne pour-
» rez vous dispenser d'acheter une fiole
» de son baume.

» —Hé bien, Monsieur, avez-vous
» un peu dîné? — Très-bien, mon ami
» André. — C'est un grand cuisinier
» qu'un bon appetit, car, en vérité, je

» vous ai fait faire maigre chère? Vou-
» lez-vous, à présent, que nous allions
» voir danser la sabotière à Colom-
» bine? — Je le veux bien, mon ami
» André. »

Sur la grande place de Montargis était élevé un théâtre, qu'on apercevait à soixante pas de distance. Huit futailles vides soutenaient les deux plus grandes tables du cabaret voisin. Des cordes, tendues sur des pièces de bois fixées en terre, soutenaient des décorations que le soleil, le vent et la pluie avaient rendues à peu près méconnaissables. André, grand connaisseur, prétendit qu'elles avaient représenté une forêt. Il me jura qu'il distinguait parfaitement la queue d'un tigre, dont le corps avait disparu. « Ainsi, Mon-
» sieur, me dit-il, la scène est à la fois
» en Afrique, et sur la place de Montar-

» gis. » L'avant-scène était garnie de petites bouteilles, très-artistement rangées dans des hottes. Un caustique de la ville, il y en a partout, disait à la race moutonnière qui l'entourait, que les médecins permettaient le débit des drogues malfaisantes, pour multiplier les maladies, et avoir ensuite l'honneur et le bénéfice de les guérir. » Mais les guériront-ils, lui demanda André. —Ma foi, Monsieur, d'un empi- » rique breveté à un empirique qui ne » l'est pas, la différence est de bien peu » de chose, et quand un malade meurt » dans les règles, on l'enterre égale- » ment, et il n'en est plus question. Ses » héritiers rient ou pleurent, et ne ré- » clament jamais. »

Le spectacle commença. Scaramouche vint faire un discours qui n'avait pas le sens commun. Gille vint dire

des balourdises. Colombine accourut, et lui appliqua cinq à six soufflets, avec une grâce toute particulière. Elle prit ensuite la parole, et parla... Elle parla de manière à persuader tous les habitans de Montargis de se purger, le soir même, avec son baume.

André murmura d'abord, entre ses dents. « Monsieur, me dit-il bientôt, » je ne suis pas à mon aise ici; allons » nous-en. — Et la sabotière, mon ami? » — Oh, ma foi, Monsieur, voyez-la » danser, si cela vous convient. Moi, » je retourne chez maître Jacques. »

Déjà Scaramouche avait crié trois fois, silence, d'une voix de stentor; déjà Colombine s'était arrêtée au milieu de sa péroraison. André s'éloignait, ainsi qu'il me l'avait dit.

Tout à coup, Colombine s'élance; elle renverse, en sautant, la table qui

soutient sa fortune; pas une fiole n'est entière. Le précieux médicament sillonne les figures de ceux que l'amour des arts a poussés jusqu'au bord du théâtre; ils font une grimace à faire reculer le duc de Guise. Gille et Scaramouche s'arrachent les cheveux. Colombine fend la presse, et saisit André par son manteau. « Je te le laisse, madame » Putiphar, lui dit-il ; fais-en un haut- » de-chausses à ton Scaramouche, » et il court comme s'il avait cinquante huguenots derrière lui. Je commençais à prévoir une reconnaissance théâtrale, et je courus à mon tour, pour ne pas manquer le dénouement.

André était rentré chez maître Jacques, et Colombine le suivait de près. Il traverse la maison; entre à l'écurie; se tapit sous nos mulets, et attend, pelotonné dans la litière, ce qu'il plaira

au destin d'ordonner de lui. Colombine ne le quitte pas; c'est la Vénus moderne acharnée sur sa proie.

« Mon cher André, mon cher petit » mari, peux-tu méconnaître, repousser ta Villelmine! — Ma Villelmine! » elle est belle à présent. — Belle ou » non, je suis ta femme. — Et celle de » qui, depuis la journée de la Saint-Barthelemy? — Ah, mon ami, c'est » une terrible chose que l'indigence! » — Et tu disais tout à l'heure que tu ne » vends des drogues que par amour de » l'humanité. — Ce sont des contes, qui » ont la propriété de faire des dupes. »

Ils s'étaient relevés, et ils continuèrent leur conversation conjugale dans une position un peu plus commode.

« Te voilà mis comme un prince, » donc tu es riche. Souffriras-tu que » ta femme soit comédienne de plein

» vent?—Qu'elle soit ce qu'elle pourra.
» — Cette Villelmine, qui a partagé ta
» couche! — Elle n'y rentrera, sacre-
» bleu, pas.—Mon petit André! mon
» cher André! — Ma grosse dondon,
» va-t-en à tous les diables. —C'est ton
» dernier mot? — Absolument. »

Quelques apostrophes, plus ou moins énergiques, se firent entendre, pendant qu'André, pressé de quitter cette ville de malheur, mettait nos mules à la voiture. « Ah! tu veux t'éloigner de
» moi, m'abandonner, quand il ne me
» reste pas une goutte de mon baume!
» coquin, scélérat, monstre! je vais
» t'arracher les yeux. » D'un tour de main, André l'envoie au fond de l'écurie. « Frapper une femme, et la sienne
» encore! Au secours, au voleur, à
» l'assassin! »

Les spectateurs étaient déjà nom-

breux. Les cris de Villelmine attirèrent la foule. Cette scène me déplaisait fort. Cependant je restai impassible, persuadé que les querelles de ménage ne regardent pas le public. Les deux archers, spécialement chargés de protéger le spectacle, intervinrent dans cette affaire. Elle commençait à s'embrouiller, et je ne jugeai pas à propos de la compliquer davantage, en coupant la figure à ces deux drôles-là.

Ils notifièrent à André qu'il fallait qu'il les accompagnât chez M. le bailli, qui, seul, pouvait prononcer dans une cause aussi délicate. Je conseillai à André de ne pas se révolter contre les suppôts de la justice. « Ah, parbleu, » me dit-il, c'est bien assez pour moi » d'avoir affaire à ma femme ! »

Au milieu de notre marche, deux avocats et deux procureurs se ran-

gèrent près des époux. Ils déclarèrent qu'ils entendaient occuper, une couple pour la plaignante, une couple pour le mari. Il est à remarquer qu'aucun des quatre ne connaissait l'état de la cause. Mais les gens de loi, comme les corbeaux, cherchaient partout alors une curée.

Monsieur le bailli reçut, avec beaucoup de dignité, les partis et leurs défenseurs. Les procureurs s'assirent, tirèrent leurs écritoires de poche, et barbouillèrent chacun quatre lignes en façon de requête, qu'ils présentèrent humblement au magistrat. Les avocats toussaient, crachaient, s'essuyaient la bouche, se préparaient à parler, et ils ne savaient encore de quoi il était question.

Monsieur le bailli fit aux parties les questions, et les interpellations d'u-

sage, et procureurs et avocats surent que Colombine était la femme légitime d'André; qu'elle voulait ravoir son mari, et que son mari ne voulait pas la reprendre. « Mais, lui dit le bailli, » vous lui avez promis protection. — » Oui; mais elle s'est fait protéger par » d'autres. D'ailleurs, elle m'a promis » fidélité.... Et elle n'y a jamais man- » qué, s'écria son avocat. — Qu'en » savez-vous, Monsieur le braillard? — » Voyez cet air de candeur, ces yeux » baissés, cette modeste rougeur. S'il » est vrai que la figure soit le miroir » de l'âme, quelle âme est plus pure » que celle de Colombine ? »

L'avocat d'André allait répondre. « Je ne vous ai pas requis, lui dit mon » philosophe, ni le procureur, si em- » pressé d'écrire. Je déclare à M. le » bailli que j'entends plaider ma cause

» moi-même, et personne ne peut m'en » contester le droit. Il a raison, dit le » juge. » Aussitôt le procureur d'André remet son écritoire dans sa poche, son avocat retrousse sa robe, et tous deux se retirent, après avoir fait au magistrat une profonde révérence.

« S'il est vrai, dit André, que le vi» sage soit le miroir de l'âme, contem» plez, Monsieur le bailli, ce sourcil » qui monte, cet autre qui descend; » ce teint enflammé, cet œil furibond, » ce nez barbouillé de tabac, et jugez » quelle âme doit loger sous cette en» veloppe-là.

» Monsieur le bailli, reprit l'avocat » de Colombine, je conviens que j'ai » un peu exagéré les charmes de ma » cliente; mais il est indifférent au » fond de l'affaire qu'elle prenne du » tabac, et que ses sourcils ne soient

» pas sur la même ligne. Je conclurai » même des petits désagrémens, qu'un » mari cruel lui reproche, qu'ils sont » les garans de sa fidélité. Or, si elle » a tenu ses engagemens, rien ne peut » dispenser ma partie adverse de tenir » les siens, et je demande qu'ils soient » remis dans les bras l'un de l'autre.

» —Avocat opiniâtre et entêté, je sou- » tiens que Colombine a rompu, pul- » vérisé, anéanti tous les nœuds qui » l'attachaient à moi. — La preuve de » cela? — Hé, parbleu, en peut-on » donner de pareille chose? Elle n'a » pas toujours été mal bâtie et laide. » Qu'aurait-elle fait, depuis vingt ans » qu'elle court le monde? »

« Des enfans, dit maître Jacques. » Il s'intéressait à nous, et pendant qu'on criaillait en présence de monsieur le bailli, il avait été prendre des informa-

tions. Colombine vivait tout-à-fait conjugalement avec Scaramouche, et deux enfans se roulaient dans la grange qui leur tenait lieu d'hôtellerie.

« Voilà des preuves, avocat. Qu'a-
» vez-vous à leur opposer? Exigerez-
» vous que je reprenne Colombine, et
» que je me charge des fils de monsieur
» Scaramouche? Ménélas mit Troie en
» cendres, pour reconquérir son épouse
» infidèle; je brûlerais Montargis pour
» me défaire de la mienne. »

« Avocat, dit le bailli, votre cause
» n'est pas soutenable. Je mets les
» parties hors de cour, avec défense à
» Colombine de troubler à l'avenir le
» repos du sieur André. — Et mes dé-
» pens, Monsieur le bailli? — Votre
» partie les paiera. — Ah, Monsieur le
» juge, vous me condamnez aux dé-
» pens? cela est très-facile; mais me

» faire payer, tudieu, je vous en défie,
» car je n'ai pas un sou. »

André m'avait souvent donné de bons conseils; je devins l'homme raisonnable à mon tour. Je le tirai à part. « Villelmine est dégradée, lui dis-je;
» mais elle a fait ton bonheur pendant
» quelque temps; tu ne dois pas l'ou-
» blier. — Si ce coquin de mendiant
» n'avait pas enlevé ma valise, je la
» donnerais toute entière à Villelmine,
» pour n'entendre plus parler d'elle.
» Si je n'avais vidé ma bourse, ma
» dernière ressource, dans le tablier de
» ma belle-mère.... — En voici une
» pleine; conduis-toi en homme de
» bien. »

André s'exécuta de fort bonne grâce. Le juge lui en témoigna sa satisfaction, et il fit apposer la croix de Villelmine au bas d'un acte, par lequel elle re-

nonçait, et pour cause, à tous ses droits sur son mari. L'avocat cria; je lui donnai deux écus à partager entre lui et le procureur. Il nous salua d'un air tout-à-fait gracieux, et disparut. Colombine retourna à ses petits Scaramouches; nous allâmes remercier et payer maître Jacques. Dix minutes après, nous étions sur la route de Nemours. Il faisait nuit; mais André avait cru ne pouvoir sortir trop tôt de Montargis. Son imagination avait été fortement frappée, et il croyait, à chaque instant, voir Colombine sauter dans notre voiture, et s'asseoir à côté de lui.

Les événemens de la soirée fournirent un ample sujet à la conversation. On aurait pu écrire un volume de ce que nous dîmes sur l'indissolubilité du mariage. André trouvait ce lien en opposition directe avec la nature.

Moi, je soutenais qu'il fait le bonheur d'époux bien assortis. « Vous avez vos
» raisons pour voir comme cela, mon-
» sieur; moi, j'en ai de bonnes pour
» voir autrement. — André, nous
» sommes tous organisés de même, et
» ce qui convient à l'organisation de
» l'un doit convenir à celle de l'autre.
» — Établir un principe général sur
» nos dispositions morales est une ab-
» surdité. Nous avons tous deux bras
» et deux jambes, et nous ne pouvons
» nous en servir de même. Il y a des
» hommes de six pieds, et d'autres
» qui n'en ont que quatre; des sots et
» des gens d'esprit. Je conviendrai, si
» vous le voulez, que leur organisation
» est la même; mais j'ajouterai que les
» résultats diffèrent essentiellement.
» Ainsi je déteste le mariage, et vous en
» êtes idolâtre. Peut-être, cependant,

» l'opposition de nos idées à cet égard
» est-elle simplement l'effet des cir-
» constances différentes, dans lesquel-
» les nous sommes placés, vous et moi.
» J'épouse Villelmine, jeune, jolie,
» fraîche comme un bouton de rose.
» Je trouve d'abord ma position déli-
» cieuse. Un an, deux ans s'écoulent,
» sans nuages, sans contradictions, et
» le bijou le plus brillant, qu'on porte
» sans cesse au doigt, n'est plus re-
» marqué que par ceux qui ne le voient
» qu'en passant. La nuit de la Saint-
» Barthélemy arrive; je perds mon
» bijou, et je m'en console aisément,
» en pensant que j'ai conservé la vie.
» Je retrouve Villelmine, des années
» après, laide, mal bâtie, dansant la
» sabotière, et vendant du baume. Qui
» diable, à ma place, bénirait le ma-
» riage?

» Vous vous unissez à Colombe, et
» on vous l'enlève au sortir de l'église.
» Vous ferraillez pour la reconquérir,
» et un ravisseur de filles vous perce le
» flanc. Le prince de Condé et le ma-
» réchal de Biron se battent, et vous
» perdez encore votre épouse, qui ne
» l'est que de nom. Vous la retrouvez
» à Lusignan; mais votre blessure vous
» borne à la contemplation. Vous de-
» venez enfin son mari, et huit jours
» après madame de Montbason vous
» sépare d'elle. Tout homme est plus
» ou moins opiniâtre. Ces obstacles
» multipliés eussent suffi pour vous
» donner de l'amour, si déjà vous n'en
» eussiez eu assez pour en mourir, et
» je crois, Monsieur, que la constance
» est fille de la contrariété. L'avantage
» essentiel que vous avez sur moi, c'est
» que Colombe est dans un couvent,

» et qu'elle y restera jusqu'à ce que » vous puissiez l'en tirer. Nous verrons » ensuite ce que deviendra votre » amour. »

Je me récriai beaucoup sur l'incertitude que marquait André de mes sentimens futurs. Je jurai que qui aime Colombe doit l'aimer toute sa vie; que notre amour était devenu partie intégrante de notre être; que non-seulement il ne pouvait s'éteindre, mais qu'il ne devait pas même subir la plus légère altération.

« Et quand il s'éteindrait, Monsieur, » qu'y aurait-il que de très-ordinaire?— » C'est impossible, André. — Que » d'amans ont tenu le même langage, » se sont fait les mêmes sermens, et » ont fini par ne pouvoir plus se supporter? — André, vous calomniez » mon cœur et celui de Colombe. —

» Croyez-vous, Monsieur, que la na-
» ture en ait fait deux exprès pour
» vous? d'ailleurs, l'indifférence ab-
» solue n'est-elle pas préférable, cent
» fois, à cette frénésie, à cette rage,
» qui vous tourmente souvent, et qui
» a failli dix fois à vous coûter la
» vie? — Ne pas aimer est-ce vivre? —
» Ma foi, Monsieur, je me porte à
» merveille, je ne suis pas amou-
» reux, et j'espère bien ne plus le de-
» venir. — Qui n'aime rien est un être
» dégradé, un simple végétal. — Mon-
» sieur, il vaut mieux, je crois, être un
» mirthe ou un oranger qu'un tigre. —
» André, la guerre civile recommen-
» cera-t-elle bientôt? »

Cet homme, que j'avais mis au rang des végétaux, n'avait pas de rancune, et raisonnait conséquemment. Il me représenta qu'il fallait, avant que de

penser à délivrer Colombe, que j'allasse m'acquitter, envers ma mère, de ce que me prescrivait mon devoir; que je reçusse, de ses mains, ce qui m'appartenait dans la succession de mon père; que j'achetasse ensuite une terre et une maison, « car enfin, me disait-il, il » sera très-beau sans doute de délivrer » votre épouse; mais il faut la loger » quelque part. Ces préliminaires rem» plis, nous soufflerons le feu de la » guerre, si de petits particuliers, » comme vous et moi, peuvent por» ter la main sur le manche du souf» flet.»

Nous entrâmes à Nemours avec les premiers rayons du soleil levant, et André me fit observer qu'il était temps de renoncer à la métaphysique de l'amour, pour nous occuper de choses plus substantielles. Nous n'avions pas

soupé la veille, et il était temps de déjeuner.

Nous trouvâmes à nous loger un peu moins mal qu'à Montargis : tout s'agrandit à mesure qu'on approche de la capitale. Nous trouvâmes chez maître Martin six chaises de paille, six cuillers, six fourchettes de fer, six assiettes, un lit assez large pour quatre, et qui était garni de ses draps. A la vérité, ils servaient pendant huit jours à tous les voyageurs qui s'arrêtaient chez maître Martin, parce qu'il n'en avait encore que deux paires; mais il nous dit que nous étions les maîtres de ne pas nous déshabiller.

Maître Martin avait conçu l'heureuse idée de pourvoir aux besoins des passans. Une éclanche de veau rôtie décorait son buffet, et deux lapins en civet bouillotaient sur un fourneau. Comme

les aisances de la vie s'étendent avec les inventions nouvelles! oh, si ce coquin d'Omar n'eût pas brûlé la bibliothèque d'Alexandrie, que de choses perdues nous aurions sous la main!
« Peut-être les grandes routes de l'em-
» pire de Babylone étaient praticables
» l'hiver comme l'été.— Il est constant
» au moins que les voies romaines
» l'étaient.—Peut-être les voyageurs
» Babyloniens trouvaient à leur dis-
» position des voitures commodes et
» douces, et des relais de distance en
» distance, qui leur faisaient parcourir
» l'espace avec rapidité.—Il est certain,
» André, que ces moyens de transport
» étaient inconnus à Rome. —Peut-être
» y avait-il dans l'Assyrie des cabarets
» élégans, abondamment fournis de
» toutes choses, où, moyennant une
» faible rétribution, un satrape était

» aussi bien que dans son palais. — » L'histoire romaine ne parle pas de » semblables établissemens; donc ils » étaient inconnus à Rome.

» A quoi rêves-tu donc, André? — » Je pense, Monsieur, que sans nous » en douter, nous venons de décou- » vrir une nouvelle branche d'in- » dustrie et d'utilité publique, qui, » peut-être, était consignée dans quel- » que manuscrit de la bibliothèque » d'Alexandrie. — Mon cher ami, il est » donné à l'esprit humain de parcou- » rir un cercle assez étendu, et cepen- » dant borné. Quand l'homme a fait » le tour du cercle, il s'arrête, et si » les révolutions politiques et physi- » ques anéantissent les connaissances » acquises, il recommence à parcourir » son cercle. Ainsi que de prétendues » découvertes, faites dans les temps

» modernes, n'étaient que des choses
» usées par les anciens! — Vous avez
» raison, Monsieur; mais ceux qui les
» ont retrouvées n'ont pas moins de
» mérite que les premiers inventeurs,
» et nous pouvons nous mettre au
» nombre des êtres privilégiés mo-
» dernes. — Comment cela, André? —
» Ne venons-nous pas de trouver qu'on
» peut faire des routes, praticables l'hi-
» ver comme l'été? — Ne venons-nous
» pas d'inventer des voitures publiques,
» dont la marche serait accélérée par
» des relais? — Et des cabarets somp-
» tueux, où les voyageurs seraient hé-
» bergés... — Un moment, Monsieur:
» toute découverte nouvelle doit être
» décorée d'un nom nouveau et sonore.
» *Hébergé*, *hébergé*.... héberger veut
» dire recevoir chez soi, loger. Nos
» établissemens nouveaux s'appelleront

» *auberges*. — Bien trouvé, André. —
» N'est-il pas vrai, Monsieur?

» — Mais comme nous ne pouvons
» faire construire des voies romaines,
» des voitures publiques, qui parcou-
» rent la France dans tous les sens, et
» des auberges, de distance en distance,
» il faut que nous abandonnions notre
» découverte. — L'abandonner, Mon-
» sieur! jamais. Pendant que vous ar-
» rangez vos affaires à Étampes, j'écris
» nos idées nouvelles; je les présente
» sous le jour le plus avantageux. Si
» elles ne peuvent faire notre fortune,
» il faut au moins qu'elles nous donnent
» l'immortalité. J'appelle les grandes
» routes *andréades*, et les voitures des
» *mouchettes*. — Bien, mon cher An-
» dré, très-bien, à merveilles. — Je
» vais à Paris; je fais imprimer mon
» ouvrage, et je le distribue au public,

» avec la permission de la Sorbonne.
» — André, je fais une réflexion. — » Et laquelle, Monsieur? — Vous êtes » un ambitieux. — Comment cela? — » Avant qu'il y ait des auberges et des » voitures publiques, il faut qu'il existe » des grandes routes. Les grandes routes » praticables dans toutes les saisons, » sont la base essentielle de notre pro- » jet, et vous leur donnez pompeuse- » ment votre nom? — C'est moi, » Monsieur, qui ai été déterrer, dans » les ruines de Babylone, les routes im- » perméables. — J'ai rappelé celles des » Romains. — C'est une réminiscence, » et il y a l'immensité entre un sou- » venir et une invention. — Nos super- » bes et imperméables chemins s'appel- » leront des *mouchettes*. — Des *andré-* » *ades*. — Des *mouchettes*, vous dis-je. » — Je ne céderai pas sur un point

» aussi important. — Vous céderez, » Monsieur. — Ah, vous avez de l'hu » meur! ah, vous m'appelez Monsieur! » modérez-vous, et rendez à César ce » qui appartient à César. — Vous Cé- » sar! — Tout est relatif. — Je vous en- » tends. Vous êtes l'aigle, et moi le pas- » sereau. — Hé, hé.... — Comment, » hé hé? vous êtes un insolent. » Je me lève, furieux. Je renverse la table. Trois des six assiettes de Martin, et une dame-jeanne sont brisées; le reste de notre civet et du vin couvrent le pavé; un chien de basse-cour se lance entre les jambes d'André, et le fait asseoir sur les débris de notre déjeuner.

« Ma foi, dit-il, me voilà revenu de » Babylone, et dans une posture » propre à dissiper les fumées de l'a- » mour-propre. » Je me mis à rire; le bon André rit aussi. Il quitta son

haut de chausses; Martin se chargea de le remettre en état de servir. Nous allâmes nous coucher, et à notre réveil il ne fut plus question de mouchettes, ni d'andréades. C'est ainsi qu'une idée heureuse disparaît devant un incident qui fixe l'attention sur un objet nouveau, pour ne se reproduire, quelquefois, que des siècles après. André m'avait contredit, je l'avais brusqué; nous avions eu des torts tous les deux, et nous ne cherchâmes qu'à nous les faire oublier réciproquement.

Rien ne nous obligeait à voyager la nuit. J'étais bien aise, d'ailleurs, d'entrer à Étampes en plein jour : j'allais y paraître dans un équipage propre à exciter l'envie. « Toujours le péché » d'orgueil, me dit André. — J'en » conviens, mon ami. Mon patron me » l'a souvent pardonné; il me le par-

» donnera encore cette fois-ci. — C'est » ainsi, Monsieur, qu'on se tire d'af- » faire avec des capitulations de cons- » cience. Je remarque que les gens les » plus pieux ont souvent recours à ce » moyen-là. Il favorise des passions, » que la dévotion n'éteint jamais entiè- » rement. »

Nous avions résolu de ne partir que le lendemain, et il fallait user le reste de la journée. Nous nous promenâmes par les rues de Nemours. On trouve partout de ces figures heureuses, qui plaisent, qui attirent, on ne sait pourquoi. Il est constant que tous les hommes influent, les uns sur les autres, en bien ou en mal. Deux particuliers, qu'on n'a jamais vus, jouent à la prime ou au trictrac. On désire que l'un gagne ; on souhaite, par conséquent, que l'autre perde. Pourquoi cela?

« Monsieur, dit André, cela n'est peut-
» être pas impossible à expliquer. J'ai
» lu, autrefois, un vieux livre, com-
» posé par un vieux docteur écossais,
» sur la médecine d'attouchement. Il
» prétend qu'il s'échappe de nous des
» molécules, qui repoussent ou atti-
» rent; qu'un médecin, dont les éma-
» nations sont en rapport avec celles
» d'un malade, peut le guérir en le
» touchant, et mon docteur cite des
» faits. — Mon cher André, ceci est
» trop fort. — Monsieur, c'est un sys-
» tème comme un autre. Il y a, dans
» tous, à prendre et à laisser. »

Quoi qu'il en soit, nous rencontrâmes, sur une petite promenade de Nemours, un homme dont les molécules étaient en harmonie parfaite avec les nôtres, car nous ne balançâmes pas à l'aborder. Notre qualité d'étrangers

fut notre prétexte et notre excuse.

La conversation s'engagea. Nous n'avions pas entendu parler des affaires publiques, depuis que nous étions sortis d'Argenton, et quoiqu'on n'ait rien de commun directement avec les rois, on aime à savoir ce qu'ils font. Leurs moindres actions influent toujours sur notre sort, à nous pauvres petits. Notre inconnu nous remit au courant, avec une complaisance, dont nous lui sûmes le meilleur gré.

Pendant qu'on signait la paix, Lesdiguières battait les catholiques dans le Dauphiné; un de ses lieutenans prenait Montpellier; le duc d'Anjou, frère du roi, enlevait aux huguenots La Charité et Issoire. La paix était dans toutes les bouches, et personne ne remettait l'épée dans le fourreau.

Le roi se crut dégagé du joug des

Guise, parce qu'il s'était rapproché du roi de Navarre et du prince de Condé. Il était retombé dans cet état d'apathie, qui l'avait plusieurs fois exposé à des dangers réels. Il ne connaissait, pour en sortir quelquefois, d'autre moyen que de varier ses plaisirs. Il en avait de toute espèce.

La misère était extrême. Il prodiguait à Joyeuse et à d'Epernon le faible produit des impôts. Il pensait à les marier aux soeurs de la reine de France, Louise de Vaudémont. Ils n'avaient pas plus besoin de femmes que lui.

Un jour il donnait un bal. Le lendemain, il se promenait par les rues de Paris, à la tête d'une mascarade de pénitens, nud jusqu'à la ceinture, et il se fustigeait, avec eux, en chantant des psaumes. Il croyait persuader ainsi les ligueurs de la pureté de son

catholicisme. Un autre jour, il instituait l'ordre du Saint-Esprit. Il inséra, dans les statuts, que tous les chevaliers professeraient la religion romaine. Il espérait que les seigneurs protestans feraient abjuration pour obtenir la décoration nouvelle. Aucun d'eux ne se prononce encore, et cependant l'ordre de Saint-Michel est tombé dans un tel discrédit, qu'on ne l'appelle plus que le collier à toutes bêtes.

Deux de ses mignons, Quélus et Mangiron se sont fait tuer en duel, et il leur fait ériger des statues, dans l'église paroissiale de Saint-Paul. Il les pleure, tous les jours, jusques dans les bras de Joyeuse et de d'Epernon, et, en même temps, il établit des comédiens italiens à l'hôtel de Bourgogne.

Telle est la faiblesse de son autorité, que le parlement de Paris a osé rendre

un arrêt qui expulse ces histrions de la capitale. Il les y maintient par la force.

Le duc de Guise approuve des contrastes et des fautes, qui achèvent de couvrir Henri du mépris général. La ligue est à ses ordres, et il n'a qu'un mot à dire pour renverser le roi du trône. Le moment n'est pas venu.

Catherine de Médicis gémit en secret, et entretient une correspondance active avec les princes protestans. Elle affecte, en public, une gaîté, qui a fui loin d'elle, depuis long-temps. « Tel » est, Messieurs, l'état actuel de la » France. »

« Vous conviendrez, au moins, Mon» sieur, dis-je au narrateur, que le » roi est un excellent catholique, et » que cette qualité-là balance bien des » défauts. C'est une réflexion que j'ai

» déjà eu l'occasion de faire. — Mon-
» sieur, un roi qui n'a que cette qualité-
» là, est peu de chose en temps de
» paix, et n'est rien dans des momens
» de troubles. Vous ne tarderez pas à
» être convaincu de ce que j'avance. »

Monsieur Duport continuait à blâmer la conduite du roi, et il s'exprimait avec amertume; je le défendais avec chaleur. Un prince, qui institue, tous les jours, des ordres religieux, et devant qui j'ai eu l'honneur de jouer du serpent, à la procession des bilboquets! M. Duport s'échauffait; je m'échauffais davantage. « Prenez garde,
» Monsieur, me dit André. Vous avez
» derrière vous, la table, le civet et les
» assiettes du matin. » Je me mis à rire, André rit, et comme le rire se communique, M. Duport rit aussi. Cependant un homme raisonnable veut sa-

voir de quoi il rit. Il fallut lui conter l'histoire entière des Andréades et des Mouchettes. Les éclats de rire redoublèrent, et M. Duport finit par nous inviter à souper.

On aime à parler de sa ville natale, et il n'y a pas bien loin de Nemours à Étampes. M. Duport pouvait savoir quelque chose de ce qui s'y passait. Je lui fis plusieurs questions, en sablant un vin, qui valait mieux que celui de maître Martin. J'appris que, peu de temps avant la signature de paix, les ligueurs étaient entrés à Étampes, et avaient massacré tous les huguenots. « Que le ciel les récompense, m'écriai-» je! Ma mère, catholique ardente, » aura trouvé sûreté et protection. » Monsieur, me répondit-il sèche-» ment, il est vraisemblable que la » guerre civile se rallumera bientôt, et

» si les réformés entrent à Étampes, » que deviendra votre mère? » Cette observation me fit frissonner.

« Quelles que soient, poursuivit M. » Duport, nos opinions religieuses, » n'oublions jamais que Dieu ne veut » pas de sacrifices de sang; que nous » pouvons lui plaire par celui de nos » passions haineuses, et qu'une charité, » bien entendue, peut seule établir en » France une paix sincère et durable. »

Je remarquais qu'André était sérieux quand je parlais, et qu'il souriait, quand notre hôte reprenait la parole. Depuis long-temps, je le trouvais entâché d'une sorte d'hérésie; mais il était si bon, si intelligent, si instruit, qu'il fallait bien lui passer quelque chose. Au reste, je vis clairement qu'ils étaient deux contre moi, et que j'aurais du désavantage, si je soutenais la dis-

cussion. Il commençait à être tard ; je voulais partir le lendemain de grand matin; je remerciai cordialement M. Duport de ses bontés, et je gagnai, avec André, *l'auberge* de maître Martin.

CHAPITRE III.

Arrivée de notre héros à Etampes.

Il parut ce jour, où la piété filiale devait honorer une mère estimable, et lui faire oublier ses chagrins et ses privations. Quelques heures encore, et j'allais être dans ses bras. Mon cœur, plein des plus doux sentimens, oubliait les passions tumultueuses; l'image de Colombe même ne pouvait rien sur lui en ce moment.

Déjà je distinguais les clochers d'Étampes; déjà mon imagination créait les scènes de bonheur qui allaient s'ouvrir, pour ma mère et pour moi ; je jouissais de sa surprise et de son attendrissement ; le son de sa voix frappait mon oreille ; ses bras me pressaient sur son sein ; elle bénissait son fils, respectueux et sensible. André ménageait ma délicieuse rêverie ; il gardait un profond silence.

J'aperçus, sur le bord du chemin, cette jeune fille, si naïve et si bonne, qui m'avait offert du lait et des fruits, lorsque je m'évadai du couvent des Franciscains d'Étampes. Elle filait au fuseau, avec le calme de l'innocence. Je priai mon patron de veiller sur elle.

Je reconnus, en entrant dans la ville, toutes les rues, toutes les maisons, et je les revis avec un plaisir

inexprimable. J'en nommais les habitans à André, comme s'il eût dû les connaître. Là, demeurait un camarade d'école; ici, un ami de mon père; plus loin, un marguillier. Je m'inclinai profondément, en passant devant le couvent des Franciscains.

Nous arrêtâmes devant la maison de ma mère. Je m'élançai de ma voiture, et je frappai à la porte. Déjà mes bras s'ouvraient pour recevoir mon excellente Madeleine..... Un inconnu me demande ce que je veux. « Où est » ma mère? — De qui me parlez-vous? » — De dame Madeleine de Mouchy, » et je l'appelais en parcourant la maison. « Un moment, Monsieur, vous » êtes chez moi. — Ma mère a vendu » sa maison! Où s'est-elle retirée? — » Dans le couvent des filles du sacré-» Cœur de Jésus. — André, courons

» à son couvent. — Vous ne la verrez » pas. — Pourquoi cela ? — Elle a pro- » noncé ses vœux, et la règle de son » ordre lui interdit toute communica- » tion extérieure. — Je ne verrai pas » ma mère ! Ainsi donc, les couvens » m'auront enlevé tout ce que j'ai de » cher au monde !

» Qu'a-t-elle fait de son bien? de- » manda André. — Oh, que de ques- » tions ! Adressez-vous aux Franciscains; » ils vous donneront, s'ils le veulent, » tous les éclaircissemens que vous dé- » sirez, » et le bourru ferma la porte sur nous.

« André, je verrai ma mère. Si on » me refuse cette satisfaction, je mets » le feu au couvent, j'enlève Madeleine » à travers les flammes, et... — Enle- » ver sa mère ! Voilà, je crois, ce qui » ne s'est jamais vu. — Eh bien, ce

» sera la première fois. — Ta, ta, ta, » ta, ne connaîtrez-vous jamais que » les moyens violens? — Ce sont les » plus prompts. — J'en conviens; » mais si vous refusez de revenir à des » sentimens raisonnables, je ne vous » quitterai pas d'un instant, et je mar- » cherai à côté de vous, une pompe » sous le bras. » Je ris; c'est ce que voulait André : on ne brûle pas une maison en riant.

« André, il faut cependant prendre » un parti. — Sans doute, Monsieur; » mais il faut agir avec réflexion. Oc- » cupons-nous d'abord de nous loger, » nous et nos équipages. Cette opéra- » tion préliminaire vous réfroidira la » tête, et nous verrons après ce qu'il » faudra faire. »

Loger au cabaret, après avoir eu une maison à moi! Cela était dur; mais il

fallut me résigner. Nous cherchâmes, et, en allant et venant, je rencontrai un ancien camarade, parvenu au poste éminent de bedeau. Il me reconnut, et, une heure après, on disait, par toute la ville, qu'Antoine la Mouche y était revenu avec une jolie figure, des vêtemens somptueux, un équipage brillant, et cent mille livres. On avait oublié mes anciennes espiègleries; on m'arrêtait, on me félicitait, et, comme un homme qui a cent mille livres est un personnage important, on me marqua de la considération. Personne ne m'offrit de logement, sans doute parce qu'un gros capitaliste doit épuiser, en peu de temps, une maison bourgeoise; mais on nous indiqua le meilleur cabaret d'Étampes.

Ces conversations, courtes, mais répétées, m'avaient calmé, ainsi que l'a-

vait prévu André. Je ne pensais plus à enlever ma mère, et il me proposa d'aller rendre visite au prieur des Franciscains.

Le frère portier appela le père Boniface; le père Boniface me regarda avec une sorte d'embarras, et il alla avertir le prieur. Il n'était plus ce temps, où on ne m'adressait pas un mot qui ne fût dicté par la bienveillance ; où on m'attirait, par des caresses, sous le scapulaire de saint François. Deux figures, froides et sévères, attendaient que je m'expliquasse.

Je demandai ce qui avait déterminé ma mère à prendre le voile : le père Boniface le savait au moins aussi bien qu'elle. Il me répondit que la grâce l'avait appelée à cet état de perfection. André demanda ce qu'était devenu son bien. On lui répondit qu'elle en

avait disposé. « En faveur de qui? —
» Elle l'a employé en œuvres pies. —
» Ah! j'entends. »

J'exprimai le plus vif désir de la voir. On me répondit que la règle ne lui permettait pas de me recevoir. « Sortons d'ici, Monsieur, me dit
» André. »

« Il me paraît évident, continua-t-
» il, quand nous fûmes dans la rue,
» que ces gens-là sont parvenus à dé-
» pouiller votre mère, et qu'ils l'ont
» mise dans un couvent pour s'en dé-
» barrasser. — Ah, qu'ils gardent son
» bien, et qu'ils prient pour elle et
» pour moi. — Ils prieront si cela leur
» plaît; mais ils vous restitueront jus-
» qu'au dernier sac. — Que je voie ma
» mère. — Vous la verrez. — A ce
» prix, je renonce à tout. — Moi, je
» ne renonce à rien. Que les membres

» catholiques du parlement de Paris
» favorisent le cagotisme, l'idiotisme,
» ils font les affaires du duc de Guise;
» mais ils comptent parmi eux une
» moitié de protestans, intéressés à
» donner une haute idée de leur équité,
» et ceux-là se soulèveront contre des
» moines spoliateurs. — Moi, j'atta-
» querais ces saints religieux, au milieu
» desquels j'ai passé ma première jeu-
» nesse! — Monsieur, la robe ne fait
» pas l'homme, et celle de saint Fran-
» çois couvre ici des fripons. — Mais,
» André!... — Mais, Monsieur, il vous
» faut une petite terre pour nourrir
» Colombe; un superflu de produits
» pour lui procurer les agrémens de
» la vie; une maison agréable pour
» la loger, et on n'a pas tout cela avec
» dix mille livres. Allons trouver le

» procureur du roi d'Étampes. — Allons chez le procureur du roi.

» — S'il fait son devoir, cette affaire » pourra se déterminer sans éclat. Si » c'est un sot, je pars pour Paris; je » m'adresse au chancelier de Birague, » et il nous fait raison de toute cette » canaille-là. »

A l'époque de la signature delapaix, la cour s'était occupée de garantir les réformés des persécutions sourdes et ouvertes des catholiques. La composition mixte des parlemens assurait le repos des sectaires des deux cultes, et le chancelier avait favorisé ces vues pacifiques, en expulsant des tribunaux et des bailliages les forcenés et les hypocrites.

Le procureur du roi d'Étampes était catholique; mais il voyait, dans chaque Français, un homme qui avait droit

à la protection de la justice, quelles que fussent ses opinions religieuses. Il était magistrat intègre, et ne voulait être que cela.

André porta la parole, et fut écouté avec attention. « Je vais, me dit le » procureur du roi, chez les filles du » Sacré-Cœur, et je parlerai à votre » mère. Revenez dans une heure. »

Cette heure nous parut longue : elle devait décider de choses d'une grande importance pour moi, et celui qui attend, compte les minutes. M. Vernier rentra enfin, et nous invita à l'écouter.

Il s'était fait présenter les statuts et les réglemens de la maison. « Les sta- » tuts, émanés du pape, sont sévères ; » mais aucune main laïque n'a le droit » d'y porter atteinte. Ils ordonnent » une clôture absolue, et ne privent » pas ces religieuses de la satisfaction

» de communiquer avec les personnes
» de l'extérieur. Ce couvent est dirigé
» par les pères Franciscains, et ils y
» ont établi, depuis trois mois, une
» réforme, qui peut être prescrite par
» des motifs purement temporels. Je
» présume qu'ils veulent prévenir toute
» explication entre votre mère et vous.
» Ils ont fait approuver ces nouveaux
» réglemens par l'évêque diocésain;
» cependant ils sont loin d'avoir force
» de loi. D'ailleurs, ils n'interdisent
» aux religieuses que les visites des
» *étrangers*, et un fils ne peut être
» étranger à sa mère. Un reste de pu-
» deur n'a pas permis de vous exclure
» nominativement du parloir. On eût
» blessé toutes les convenances, on
» eût irrité ces bonnes filles, si on eût
» parlé d'enfans qu'elles n'ont pas, et
» qu'elles ne doivent pas avoir. Une

» veuve, sous la guimpe, est une chose
» extraordinaire, et on a cru vous éloi-
» gner de la grille, en vous compre-
» nant dans une interdiction, qu'on a
» voulu rendre générale. Je crois,
» au contraire, qu'il doit y avoir ex-
» ception en votre faveur. Au reste,
» je prévois l'existence d'une trame,
» sourde et coupable, contre votre
» sensibilité et votre fortune. J'en dé-
» mêlerai les fils.

» J'ai parlé de vous à votre mère.
» Elle vous croyait mort, et elle a
» versé des larmes d'attendrissement,
» en apprenant que vous êtes à Étampes.
» Je lui ai demandé si elle serait bien
» aise de vous voir. Elle est tombée à
» genoux devant la grille, et elle a
» baisé ma main, que j'avançais pour
» la relever. Que Dieu me pardonne,
» a-t-elle dit, de tenir encore à la

» terre; mais je crois que je mourrais » de joie, si je revoyais mon An» toine. »

M. Vernier envoya chercher le greffier du bailliage, deux témoins, quatre archers, et nous prîmes tous ensemble le chemin du couvent.

L'acte d'autorité qu'avait fait le procureur du roi, s'était borné à demander la communication des statuts et des réglemens, et il avait suffi pour répandre l'alarme dans le couvent. La supérieure parut seule, du côté intérieur de la grille, quand nous demandâmes à voir la sœur Madeleine. Le père Boniface entra dans le parloir, au moment où le procureur du roi ordonna que ma mère fût introduite.

Le révérend père représenta, d'un ton humble, au magistrat, que la pureté de la sœur Madeleine serait ter-

nie, si elle partageait l'air que respire son fils. « Qui peut vous faire juger » que ce jeune homme soit un être cor» rompu? — Monsieur le procureur du » roi, il a été quatre ans novice chez » nous, sans être jugé digne de pro» noncer ses vœux. Il a fui, en cou» pable, de notre maison; il est allé à » la Rochelle, au centre de l'hérésie, » se réunir à un père huguenot et athée.. » — Prenez garde, mon père: ce que » vous dites implique contradiction. » Un huguenot est un chrétien, et un » chrétien n'est pas athée. Continuez. » — Depuis ce temps, nous n'avons » plus entendu parler de lui, ni de son » père. Nous les avons crus morts, l'un » et l'autre, livrés aux plus abomina» bles principes, et nous avons » maudit leur mémoire. — Vous êtes » prêtres pour prier, et non pour

» maudire. Mais sur quelles présomp-
» tions avez-vous cru que Jacques et
» Antoine de Mouchy n'existaient
» plus? — Sur une lettre écrite à la
» sœur Madeleine, par le maréchal de
» Biron. » Le greffier inscrivait, sur son procès-verbal, les questions et les réponses.

« — Où est cette lettre, qui cons-
» tate le décès du père et du fils? — Je
» ne sais si on pourra la retrouver. Mais
» en voici une qui prouve l'athéïsme
» de Jacques. — Voyons cette lettre.

» Jacques y exprimait le désir d'em-
» brasser encore sa femme et son fils,
» avant que de s'endormir pour tou-
» jours. — *Pour toujours*, signifie posi-
» tivement, Monsieur le procureur du
» roi, que l'homme meurt tout entier.
» — Ces mots peuvent s'appliquer aussi
» au sommeil des justes, qui s'endorment

» pour toujours, relativement à la » terre. Mais comment se fait-il que » vous ayez conservé une lettre insi» gnifiante, et que celle, qui peut te» nir lieu d'un acte de décès, ne se » retrouve pas? » André demanda la parole.

« On peut prouver, dit-il, que M. de » Mouchy n'a quitté le maréchal de » Biron, qu'au moment de l'ouverture » des négociations pour la paix, et ja» mais ce général n'a écrit à la sœur » Madeleine. Mon ami était son secré» taire intime; il rédigeait toutes ses » écritures, et le père Boniface ne pré» tendra pas nous faire croire qu'il ait » annoncé sa propre mort à sa mère. Il » lui a donné avis de celle de son père. » Cette lettre prouve l'existence du » fils, et voilà pourquoi elle ne se » trouve pas. Le maréchal est à Biron;

» il y a loin d'ici ; mais je ne demande
» que quinze jours pour apporter, à
» monsieur le procureur du roi, des
» preuves incontestables des faits que je
» viens d'avancer.

» Voici les conséquences que j'en
» tire. Les franciscains ont pu croire
» ce jeune homme au nombre des vic-
» times de nos guerres civiles, et ils ont
» voulu hériter du p re et du fils. Ma-
» deleine ne sait pas lire. On lui a pré-
» senté et lu un papier écrit dans des
» vues perfides. Monsieur le procureur
» du roi suivra ce premier fil. Il le
» conduira à la connaissance des dé-
» tails.

» — Caporal, portez à vingt de vos ca-
» marades, l'ordre de garder les issues
» du couvent des franciscains, et de ne
» pas permettre qu'on en sorte la
» moindre chose. M[lle] la supérieure,

» choisissez de faire conduire la sœur
» Madeleine dans ce parloir-ci, ou de
» m'admettre dans le vôtre. Je veux par-
» ler à cette religieuse, sans témoins.
» Voilà la seconde fois que je vous donne
» l'ordre de la faire paraître; ce sera la
» dernière. Si vous n'obéissez à la minute,
» j'userai des moyens que la loi met à ma
» disposition, pour protéger ceux qui in-
» voquent mon ministère. Vous savez
» que les portes tombent devant moi.»

La supérieure pâlissait, rougissait, et paraissait ne savoir à quoi se déterminer. Le procureur du roi lui lança un regard foudroyant. Elle sortit.

Le père Boniface était assis dans un coin, et paraissait accablé. Le procureur du roi le fit conduire dans une pièce voisine, et le mit sous la garde de ses archers.

La sœur Madeleine parut enfin,

pâle, défaite, et dans un état de stupeur remarquable. La vue de son fils ramena la vie dans son cœur et dans ses yeux. Nous nous précipitâmes dans les bras l'un de l'autre ; nous nous y tînmes long-temps pressés ; de douces larmes coulaient de nos yeux ; des mots entrecoupés s'échappaient à peine de nos poitrines oppressées. Cette scène touchante dura long-temps.

« Cette entrevue me coûtera cher,
» dit enfin ma mère. Mais j'aurai joui
» d'un instant de bonheur, avant que
» de descendre vivante dans la tombe. »
Le procureur du roi l'interrogea.

On lui avait défendu de rien révéler, sous les peines les plus graves, et celles qu'on inflige dans les couvens sont cruelles. « Mais mon fils vit, dit-elle, on
» l'a dépouillé, et j'étais mère avant que
» d'être religieuse. J'abandonne de tout

» mon cœur à l'Église, ce qui m'appar-
» tenait; mais je supplie M. le procu-
» reur du roi, de faire rendre à An-
» toine ce qu'a laissé son père. Je remplis
» un devoir sacré, et je me résigne à la
» mort.

» Vous ne mourrez pas, Madame,
» s'écria le procureur du roi. Je vous
» prends sous ma protection, et elle ne
» sera pas impuissante. Je vous ferai
» même transférer dans un autre cou-
» vent, si les circonstances l'exigent.
» Parlez librement et avec calme. »

Ma mère raconta que le père Boniface lui avait lu une lettre, qui lui annonçait la mort de son fils; qu'il lui avait représenté qu'elle ne tenait plus au monde par aucun lien; que les biens terrestres n'étaient que des moyens de perdition. Il lui conseilla de s'en défaire en faveur des francis-

cains, qui en feraient un digne usage, et de ne s'occuper désormais que de son salut. Il la pria, il la pressa d'entrer en religion.

L'espoir que la nouvelle de la mort de son fils pouvait n'être pas fondée, la fit résister pendant quelque temps. On lui montra l'abîme infernal, ouvert sous ses pas, et prêt à l'engloutir. Elle vendit sa maison, et en joignit le produit aux sommes qu'elle avait déjà. Elle en remit la totalité au père Boniface, et elle entra chez les filles du Sacré-Cœur de Jésus.

« Combien, Madame, avez-vous livré » à ce moine? — Environ trente mille » livres. — Greffier, dites qu'on fasse » rentrer Boniface.

» Mon père, vous êtes coupable de » fraude et de faux, et vous savez que » les faussaires sont pendus. — Pendu !

» un religieux, un prêtre! — J'avoue » qu'il sera difficile de vous conduire au » gibet; il ne le sera pas autant de vous » faire restituer ce que vous avez extor- » qué. Qu'avez-vous fait des trente mille » livres que sœur Madeleine vous a re- » mises? — Nous avons payé à son cou- » vent trois mille livres pour sa dot; le » surplus a été employé en œuvres » pies. — Cela ne se peut pas. On ne » distribue pas vingt-sept mille livres en » aumônes, dans une petite ville comme » Étampes, sans que le public en ait » connaissance, sans que la mendicité » y soit éteinte, et on y rencontre des » mendians à chaque pas.

» Votre couvent est cerné. Epargnez- » moi la peine d'y faire une perquisi- » tion. Apportez-moi les vingt-sept » mille livres, dont vous êtes nantis. » Monsieur le procureur du roi, s'écria

» André, je vais conduire notre voiture » à la porte des franciscains, et je rece- » vrai en masse, ce qu'on y a porté en » détail.

» Mais, Monsieur, dit le père Boni- » face, vous savez que nous faisons » vœu de pauvreté. — Si je ne trouve » rien chez vous, votre justification » sera éclatante. Mais je crains bien qu'il » y ait d'autres sommes, destinées à *des* » *œuvres pies*. Allons, décidez-vous. — » Mais au moins, Monsieur, me donnez- » vous votre parole que cette affaire » n'aura aucune suite? — Je vous le » promets; mais je prendrai mes sû- » retés. »

Pendant cette instruction, j'étais à côté de ma mère; je tenais ses mains, je les pressais, je les baisais; elle me prodiguait les plus tendres caresses.

Nous vîmes cependant sortir André et le père Boniface.

Une heure après, vingt-sept sacs de mille livres étaient déposés sur le plancher du parloir. « Monsieur, me dit » le procureur du roi, votre mère est » morte au monde; cet argent vous » appartient. Faites-en ce que vous » voudrez. Caporal, allez relever l'es- » couade que vous avez mise en sur- » veillance autour du couvent des » franciscains.

» Père Boniface, je ne cherche pas » de coupables. Je ne veux pas savoir, » si vous avez encore de l'argent mal » acquis. Je vous conseille de répandre » dans le public que vous aviez chez » vous un dépôt, qui devait être trans- » féré, en plein jour, au couvent du » Sacré-Cœur, et que vous avez requis » main-forte, pour contenir les gens

» qu'on rencontre partout, et dont
» l'industrie est au bout de leurs doigts.
» Si on vous fait des questions, vous
» ne serez pas embarrassé d'y répondre :
» vous avez l'imagination active et fé-
» conde.

» Je garde mon procès-verbal. Je ne
» le communiquerai à personne ; mais
» il servira de base à une action crimi-
» nelle, si je ne suis pas satisfait de
» votre conduite. Qu'on fasse venir la
» supérieure de cette maison.

..... «Madame, je vous laisse les trois
» mille livres de dot que vous a payées la
» sœur Madeleine, quoique cette somme
» excède de beaucoup ce qu'on exige
» ordinairement des novices ; mais j'en-
» tends, je veux qu'elle soit traitée dou-
» cement, et même avec quelques
» égards. Vous lui permettrez de rece-
» voir son fils, quand il se présentera.

» Je viendrai la voir tous les jours, et à
» la première plainte fondée qu'elle
» m'adressera, je la ferai transférer dans
» un couvent de Paris, et vous rendrez
» sa dot.

» Vive le procureur du roi d'Étam-
» pes, s'écria André! Pourquoi ne lui
» ressemblent-ils pas tous? Monsieur,
» lui dit sèchement ce magistrat, la
» justice était de votre côté, et elle a
» dû prononcer en votre faveur; mais
» je vous engage à user de vos avantages
» avec une extrême réserve. Les moines
» et les religieuses ne sont pas dans la
» religion; mais ils y touchent de très-
» près. Ne l'oubliez pas. Retirons-nous.»

J'aidai à André à transporter nos sacs dans notre voiture, et nous fûmes les déposer dans une chambre de notre cabaret, à côté des dix mille livres que nous avions apportées à Étampes.

J'en mis la clef dans ma poche, après avoir fermé les volets des fenêtres. Je commençais déjà à sentir les embarras et les inquiétudes que donnent les richesses.

« Hé bien, Monsieur, n'avais-je pas » raison de vous dire que, d'une ma» nière ou d'une autre, nous aurions » raison de ces fripons-là? — André, » le couvent des franciscains a presque » été mon berceau, et je porte à ces » bons pères un vif intérêt. — Oh, ces » bons pères, ces bons pères! apprenez » donc, Monsieur, à estimer les hom» mes ce qu'ils valent. — Je ne me » consolerais pas de les voir diffamés. » — Il faut, pour qu'ils le soient, qu'ils » se diffament eux-mêmes, et ils sont » trop adroits pour n'être pas discrets. » — Mais le procès-verbal... — M. Ver» nier est incapable d'en abuser; mais

» il est là ; vos bons pères le savent ; il
» les contiendra, et ils se tairont. Al-
» lons remercier le procureur du roi. »

Nos remercîmens furent aussi vifs que le service qu'il nous avait rendu était important. « Messieurs, nous dit-» il, remercier un magistrat qui n'a fait
» que son devoir, c'est l'offenser,
» quand il est honnête homme. Vous
» ne me devez rien. Je vous salue. »

Nous parlions, en nous retirant, des rares qualités de M. Vernier. Nous en parlions en retournant à notre cabaret. Nous en parlions, en nous assurant que les fermetures de la chambre, qui renfermait notre trésor, étaient intactes. Nous voulions faire un tour de ville, et nous revenions, sans y penser, vers la maison où était notre précieux dépôt. « André, je ne pourrai plus dormir.
» — Ni moi non plus, Monsieur. Je

» sens que je perds ma gaieté et ma phi-
» losophie. Sénèque a dit, avec beau-
» coup de raison, que la richesse est le
» poison de l'âme.

» — André, demandons à souper. —
» Il n'est pas l'heure, Monsieur. —
» Nous l'attendrons auprès de nos sacs.
» — Monsieur, il faut placer prompte-
» ment cet argent-là, ou il nous fera
» perdre la tête. »

On nous servit un souper très-passable, et nous ne pûmes manger ni l'un ni l'autre. « André, va chez le
» notaire du lieu, et demande-lui s'il y
» a ici quelque chose à vendre. — Vous
» resterez donc auprès de votre argent?
» — Oui, et j'ai l'épée au côté. »

Assis sur une pile de mes sacs, je récapitulai les événemens de la journée, et de celles qui l'avaient précédée. Je ne trouvai, dans toute ma conduite,

que l'amour pour Colombe et l'affection pour ma mère. Pas un retour vers mon patron ; pas une oraison jaculatoire adressée à ce grand saint, et il était évident qu'il m'avait conduit, par la main, à la fortune. Je le priai avec ferveur, et je le suppliai de me rendre le repos. Le repos ne vint pas. Ah, pensai-je, mon patron ne veut pas tout m'accorder. Il faut que je me souvienne que je ne suis qu'un homme, et un pécheur.

Il était nuit depuis quelque temps ; je ne voulus pas demander de lumière. On eût pu l'apercevoir à travers les fentes des volets, et on n'eût pas manqué de chercher à pénétrer les motifs qui me faisaient avoir de la chandelle à une heure indue, à neuf heures du soir. D'ailleurs, elle eût pu diriger les entreprises de notre hôte ; il est facile

de brûler la cervelle à un homme, dans une chambre éclairée, et Leclerc sait que j'ai de l'argent, beaucoup d'argent: il nous l'a vu transporter.... J'entends du bruit en bas.... Il redouble.... Je place mes sacs contre la porte; je me couche dessus; il faut qu'on me passe sur le corps pour me voler. J'ai mon épée nue à la main.

Le bruit cesse; mes alarmes se dissipent; mais André ne revient pas. Où est-il? que fait-il?... Tout a un terme. Mon agitation cessa; mes paupières s'appesantirent; je m'endormis enfin. Mon sommeil fut troublé par des songes effrayans. Je m'éveillai en sursaut, en criant au voleur.

Bientôt on frappa à ma porte. Je me levai précipitamment, la pointe de mon épée tournée vers les assaillans. « Qui est là? — C'est moi, Monsieur,

» c'est votre hôte, c'est Leclerc. J'ai
» entendu, chez vous, un vacarme in-
» fernal ; j'ai cru qu'on y était entré
» par une fenêtre, et je venais vous dé-
» fendre. » Me tend-il un piége? Veut-
il m'amener à lui ouvrir ma porte?
« Je rêvais, mon ami, et je n'ai besoin
» de rien. — De rien? Vous n'avez pas
» soupé, et vous passez, sur le carreau,
» une nuit froide, tandis que vous pou-
» viez disposer d'un lit passable. Je re-
» mercie saint Nicolas de n'être pas
» riche. » Il se retira.

L'absence d'André me paraissait inexplicable. Les notaires ne passent pas d'actes au milieu de la nuit. Lui serait-il arrivé quelque malheur? Oh, il est, après Colombe et ma mère, ce que j'ai de plus cher au monde.

Je me sentais moulu, brisé, et cette nuit me paraissait interminable. Je crus

apercevoir enfin, à travers quelques fentes, les faibles rayons du jour renaissant. J'entrouvris un de mes volets: le soleil commençait à dorer le haut des cheminées. De quel poids insupportable je me sentis soulagé! La lumière dissipa mes terreurs; mais elle ne me rendit pas ma sécurité ordinaire.

Je me sentis prêt à tomber de besoin. Je fermai soigneusement ma porte, et je descendis. Leclerc dormait d'un sommeil paisible: il n'avait pas de trésor à garder.

Je l'éveillai, et je lui demandai à manger. Il s'empressa de me servir ce qu'il avait de mieux. Il me regardait d'un air de compassion, qui me fit sentir le ridicule de ma conduite. Je me promis de bannir, sans retour, des terreurs avilissantes. Le jour, d'ailleurs,

me rassurait. Je lui demandai s'il pouvait me donner quelque nouvelle d'André. Il était venu, à huit heures du soir, prendre mon cheval, et il n'avait pas reparu. Où pouvait-il être allé?

Je sortis, et je me tournai souvent vers le modeste cabaret de Leclerc. Je jurai enfin à mon patron de n'être plus un riche malheureux. Je revenais toujours à lui, après une crise violente, et je m'en trouvais bien.

J'entrai dans l'église des filles du Sacré-Cœur. Elles chantaient les matines. Je m'unis à elles d'intention, et quand l'office fut terminé, je demandai à voir ma mère. Elle vint à la grille, sans avoir éprouvé d'opposition. Après les premiers épanchemens, nous nous racontâmes ce qui nous était arrivé depuis notre séparation : tout est intéressant, entre une mère et son fils. La mienne

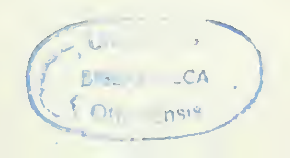
était heureuse, quoiqu'elle ne possédât plus rien au monde. J'étais, moi, le jouet des passions.

Je la quittai, et je retournai chez Leclerc. Il était dix heures, et André ne paraissait pas. Mon inquiétude augmentait de moment en moment. Je sortais, je parcourais les rues, les avenues de la ville, je rentrais, je me désolais. Je parlais à Leclerc. Il ne pouvait me rien dire de satisfaisant. Il cherchait à me consoler.

Il parut enfin cet André, alors l'unique objet de mes alarmes. Il descendit de cheval, et m'embrassa, en me saluant du titre de seigneur châtelain. « Hé, d'où viens-tu, malheureux, que » j'ai cru perdu? — Ma foi, Monsieur, » j'ai vu que je ne mangerais et que je » ne dormirais pas plus que vous, et » j'ai voulu utiliser le temps. »

Le notaire d'Étampes n'avait rien à vendre, et l'avait adressé à celui d'Arpajon. Il était parti, et était arrivé trop tard pour voir le notaire. Mais il avait passé une bonne nuit : les exhalaisons pestilentielles de nos sacs ne lui offusquaient plus le cerveau.

A la pointe du jour, il avait fait lever le garde-notes, et comme il n'entend rien aux affaires, il s'en était rapporté uniquement à lui. Cent acres d'excellente terre, nommés le fief de la tour, parce que dans le milieu s'élève une grosse tour carrée, bâtie du temps des croisades ; une rivière d'eau limpide qui entoure la forteresse ; des bois, des prés, des terres labourables composent l'ensemble de cette propriété. Elle rapporte net deux mille livres par an, et le notaire en a voulu trente mille. « J'en aurais donné, Monsieur, jusqu'à



» votre dernier écu, pour que nous
» n'ayons plus ces vilains sacs sous les
» yeux. Le notaire m'a fait signer un
» acte provisoire, et je lui ai promis
» que dans la journée l'affaire serait
» terminée. — Mais, André, as-tu vu
» ta tour carrée, tes bois, tes prés, tes
» terres labourables? — Non, Mon-
» sieur. Tous les notaires sont des gens
» pleins d'instruction, de probité,
» d'honneur et de délicatesse. Cela
» pourra changer; mais en attendant,
» on peut traiter de confiance avec
» eux.

» Je vais mettre les mules à la voi-
» ture; nous y jetterons vos sacs, et
» nous irons nous en débarrasser. Ce
» qui nous restera ne nous empêchera
» pas de dormir. »

J'allai prendre congé de ma mère, pendant qu'André faisait ses disposi-

tions. Nous montâmes en voiture, et nous prîmes gaiement le chemin d'Arpajon.

« Mais, André, que ferons-nous de » ta grosse tour carrée? — Votre habitation. — Je ne logerai pas Colombe » dans une grosse tour carrée. — Pourquoi cela, Monsieur? Elle y sera en » sûreté contre les amis et les ennemis, » quand la guerre civile se rallumera: » lorsqu'on a une très-jolie femme, il » faut tout prévoir. — Par saint Antoine, tu as raison. — On ne pourra » pénétrer jusqu'à elle qu'à coups de » canon, et on ne s'amusera pas à canonner une tour isolée, dont les » murs ont, peut-être, quatre pieds d'épaisseur. — Ce serait faire le mal, » uniquement pour le mal. — Et ces » voleurs qu'on nomme des conquérans » ne le font jamais sans motif. — Tu as

» raison, tu as raison, tu as toujours » raison. — N'est-il pas vrai, Mon- » sieur? »

C'est une singulière chose que le sentiment de la propriété. Peut-être n'est-il qu'une espèce d'avarice, qu'on n'a pas assez observée. J'avais tremblé de perdre mon argent; l'idée de me trouver propriétaire m'enivrait. Ces deux sensations étaient exagérées, sans doute; mais l'une et l'autre tenaient exclusivement à l'amour de moi.

« André, mon grade de capitaine » m'ennoblit. La possession d'un fief, » jointe à ce titre, ne me rend-elle pas » gentilhomme? — Ma foi, Monsieur, » je n'en sais rien; mais je crois qu'au » moins vous pouvez vous appeler » Monsieur de la Tour. — Hé, ce nom- » là résonne agréablement à mon » oreille.

» Nous entrons dans mon château
» fort par un pont-levis...... — Qui
» peut-être n'a pas été levé depuis un
» siècle. — Au rez-de-chaussée, nous
» trouvons l'ancienne salle des gardes
» des chevaliers de la Tour. — Nous la
» coupons en deux parties. D'un côté
» sera la cuisine, pièce essentielle,
» Monsieur. — De l'autre la salle à
» manger. Au premier, nous prati-
» quons un logement gai et commode.
» — Au second, logeront votre servi-
» teur, votre jardinier, et votre fille de
» basse-cour. — De la plate-forme, je
» jouis d'une vue superbe, nonchalam-
» ment accoudé sur l'ouverture d'un
» de mes créneaux.

» Je fais entrer ma petite rivière
» dans mon jardin. — Un étang reçoit
» ses eaux. — J'y mets du poisson. —
» Je me charge de cela, Monsieur.

» J'aime beaucoup le poisson.—Et puis
» c'est une ressource à la campagne. Je
» fais percer des allées dans mon bois.
» — J'y construis des bancs de ga-
» zon, de distance en distance. —C'est
» là que je vais chercher, avec Co-
» lombe, la fraîcheur et l'amour. »

Nous entrâmes à Arpajon, en faisant des châteaux en Espagne. Nous descendîmes chez le notaire; nous lui délivrâmes nos fonds; il rédigea le contrat; le propriétaire fut mandé; il signa, et me voilà Monsieur de la Tour.

« André, allons prendre possession
» de mon manoir. — Ne perdons pas
» un instant, Monsieur.—Mon fermier
» s'empressera de nous servir à dîner.
» — Oh, peu de chose, une soupe au
» lait, des œufs frais, un dindonneau,
» une salade, et quelques fruits. — Il

» nous couvre à chacun un bon lit, à
» la ferme ou à la tour : nous en avons
» grand besoin. — A notre réveil, je
» fais venir des journaliers... — N'es-tu
» pas un peu ingénieur, André? — Je
» suis astronome, Monsieur. — Quand
» on peut, comme toi, dessiner le plan
» de la lune, on n'est pas embarrassé de
» faire aligner quelques allées. — Oh,
» rien ne m'embarrasse, Monsieur. —
» Tu dirigeras les travaux. »

Bientôt nous distinguâmes, de loin, cette tour qui flattait si agréablement mon ambition, et nous lui trouvâmes un aspect imposant. A mesure que nous approchâmes, elle nous parut un peu dégradée, et nous cherchâmes en vain ces créneaux, signes de ma puissance.

Nous arrivâmes enfin, et un rustre, en sabots, nous demanda ce que nous

voulions : c'était mon fermier. André lui présenta notre contrat d'acquisition : il ne savait pas lire. Il lui en donna communication, et ce manant se mit à courir, comme si nous étions des épouvantails. Il revint bientôt avec une vieille canardière et deux pistolets rouillés. Il tira ses trois coups en l'air ; il s'approcha ensuite, son bonnet de laine à la main ; il m'adressa un compliment assez mal tourné ; il s'embrouilla deux ou trois fois ; mais je vis avec plaisir que cet homme se mettait à sa place.

Nous nous avançâmes vers la tour. Une planche vermoulue avait remplacé le pont-levis ; la salle des gardes était transformée en poulailler ; le premier étage tenait lieu de grange, et le second était devenu un colombier. Le terrain, à cent pas à la ronde, était chargé des

débris d'un ancien château, et de décombres, qui s'échappaient successivement du haut de la tour. Je me promis bien de la faire rétablir : elle était la preuve et la garantie de ma noblesse.

Je ne pouvais trancher du grand seigneur sur ma plate-forme ; je me décidai à m'humaniser, et nous entrâmes à la ferme. Ma fermière était crottée des pieds à la naissance des reins ; quatre enfans barbotaient dans la boue, avec quelques canards. « André, il me sem-
» ble que ton notaire, si plein d'hon-
» neur et de délicatesse, a diablement
» fardé sa marchandise. — Monsieur,
» il n'a rien avancé que de vrai. Voilà
» la tour, les bois, les prairies, la ri-
» vière, et de plus une ferme, dont il
» n'a pas parlé. Voilà le bail qui sou-
» met votre fermier à vous payer deux
» mille livres par an. Que voulez-vous

» de plus? — Une habitation agréable.
» — Vous l'aurez. On fait tout avec de
» l'argent, et sur les dix mille livres
» que vous a données le maréchal, nous
» n'avons dépensé que vingt écus en
» frais de route. »

Je priai ma fermière de nous apprêter à dîner. Elle avait porté, le matin, toutes ses provisions au marché de Corbeil. Il ne lui restait que de vieilles poules, de vieux canards, de vieux pigeons, et des œufs, qui attendaient l'hiver sur la paille. « Ma foi, me dit
» André, il vaut mieux manger des
» œufs qui sentent la paille, que de ne
» pas manger du tout. La mère, faites-
» nous une omelette. — Monsieur, il
» ne me reste pas de beurre. — Faites-
» la à l'huile. — Je n'ai que celle de not'
» lampe. — Pouah! pouah! il y a de
» l'eau dans la rivière; mettez-en sur le

» feu, et faites-nous des œufs durs.
» Voyons votre pain. Ah, qu'il est noir!
» qu'il est sec! — Je dois cuire demain.
» Cela nous avancera beaucoup. »

Je proposai à André d'aller visiter ce bois, où je devais fixer l'amour et le bonheur. Il était tellement obstrué de ronces et de broussailles, qu'un hérisson n'eût pu y pénétrer. « Quelle chute, » lui dis-je! toutes mes illusions sont » détruites. — Elles renaîtront, Mon- » sieur. »

En mangeant nos œufs durs, en trempant notre pain noir dans de la piquette, nous parlâmes du coucher. Thomas n'avait qu'un mauvais lit, de six pieds en carré, qu'il partageait avec Catherine, et leurs quatre marmots. « Ah, mon ami André, quel réveil » succède au rêve charmant que nous » faisions il y a trois heures! — Hé,

» monsieur, vous commencez toujours
» par vous affliger. Je vais vous coucher
» en grand seigneur. Montons à ce pre-
» mier étage, qu'habitaient les anciens
» chevaliers de la Tour : on doit y res-
» pirer encore un air de noblesse. Je
» délie cinq à six bottes de paille; je
» vous fais un oreiller de la sacoche qui
» renferme le reste de votre argent;
» nous nous couchons; nous dormons
» profondément, et demain nous ver-
» rons. »

CHAPITRE IV.

M. de la Tour fait un voyage à Paris.

Il y avait, dans la salle des gardes, un grand nombre de poules, et cinq à six coqs, au moins. Ils se mirent à chanter long-temps avant le jour; mais nous dormions depuis sept heures du soir. « Vous voyez, Monsieur, me dit » André, que vous retrouvez les avanta- » ges, dont jouissaient vos illustres pré- » décesseurs. Ces gardes-ci n'avertissent

» pas de l'approche de l'ennemi ; mais
» ils annoncent le retour du soleil, c'est
» quelque chose.

» — Voyons, mon ami André, ce
» que nous ferons aujourd'hui. — Il
» faut d'abord nous loger, et assurer
» nos moyens de subsistance. — Sans
» doute. Nos fumées de noblesse sont
» beaucoup pour la vanité ; mais elles
» n'ont rien de substantiel. — Nous
» louons une maison à Arpajon. — Tu
» y établis une bonne cuisinière. — Je
» fais moi-même la cuisine au besoin. —
» Cela ne se peut pas. Tu es mon ami,
» mon écuyer, et je ne veux pas que tu
» déroges. — Diable ! me voilà presque
» noble, moi ! Et puis, il y aura ici
» des travaux à suivre, et ce soin-là
» me regarde. D'abord, je fais démolir
» la tour. — Et mon nom, étourdi? —
» Elle a donné le sien au fief; c'est ainsi

» qu'il est désigné dans tous les actes,
» et il le conservera. — A la bonne
» heure.

» — Je présume que ces énormes
» pierres sont liées intérieurement par
» des attaches en fer; toutes les fenêtres
» sont grillées.—Nous trouverons peut-
» être des plombs qui servaient à con-
» duire les eaux... — Vous y voilà,
» Monsieur. Avec les débris, nous éle-
» vons un monticule... — Sur lequel
» sera élevée une maison jolie et com-
» mode... — De laquelle vous domine-
» rez l'ensemble de votre domaine. —
» Nous la bâtissons avec une partie des
» matériaux... — Et nous vendons le
» surplus pour en payer la façon. C'est
» bien cela, Monsieur. »

Nous nous levâmes, avec le soleil. Nous examinâmes la tour dans ses plus grands détails. Nous jugeâmes qu'il y

avait sept à huit maisons dans ces grosses murailles-là.

Thomas nous proposa de faire déblayer le bois, si nous voulions lui abandonner les ronces, les broussailles et leurs racines. C'était pour lui un très-bon marché; mais j'étais pressé de jouir. Je voulais, d'ailleurs, donner à mon fermier une haute idée de ma générosité. J'acceptai sa proposition, à condition que ce travail serait terminé dans quinze jours. Je me proposais de faire élever, de suite, au milieu des bois, une chapelle à mon patron, qui m'avait toujours visiblement protégé. C'est-à que j'irai prier avec Colombe.

Nous partîmes pour Arpajon. Nous prîmes Thomas avec nous, pour qu'il ramenât, au fief, ma voiture et mes bêtes de somme. Le bail ne l'obligeait pas à les nourrir; mais un seigneur a incon-

testablement le droit de fouler un peu ses vassaux.

Avant la fin de la journée, nous avions une maison, quelques meubles, et une jolie cuisinière, qui nous a fait faire deux bons repas. Je représentai à André qu'il n'était pas nécessaire que j'eusse une jolie cuisinière. Il me répondit qu'une figure intéressante récrée toujours la vue, et ne coûte pas plus cher qu'une autre. « André, il n'est » qu'une figure qui puisse m'intéresser. » — Moi, Monsieur, je n'ai pas de Co» lombe. »

Le lendemain, un maître maçon fut mandé. Nous lui fîmes part de nos projets; il en trouva l'exécution facile, et peu dispendieuse : on n'a jamais de discussions avec les ouvriers, que lorsqu'il s'agit de les payer.

Il nous traça, sur une ardoise, un

plan de maison qui me plut beaucoup. Ce qui me flatta singulièrement, c'est que du milieu d'un toit, en plate-forme, devait s'élever une tour de douze pieds de haut, dont l'architecture serait conforme, en tout, à celle qui était en usage, dans le bon temps des croisades. Au sommet, devaient être des créneaux, dans les ouvertures desquels je me proposais de placer des canons de bois. C'est de-là, qu'avec un porte-voix, je donnerais des ordres à mon fermier.

La plate-forme de la maison serait entourée d'une balustrade en fer. C'est-là, que je me dépouillerais de ma grandeur, et que je prendrais l'air avec Colombe.

A la droite de la maison devaient être un hangard, et une écurie; à gauche, mon bûcher et ma basse-cour.

Enfin, comme il ne convient pas que l'habitation d'un misérable laboureur touche à celle de son seigneur, il fut décidé que la ferme, dont les murs étaient de terre glaise, serait transportée à cent toises de mon manoir, et rebâtie en pierres de taille : je voulais travailler pour ma postérité.

Après avoir arrêté, définitivement, nos plans, il fut question du paiement. Maître Dubois nous dit qu'il ignorait ce qu'on tirerait de la vieille tour, et cela était vrai. Il ajouta, selon l'usage, qu'il nous traiterait en conscience, et que nous n'aurions pas de démêlés. Je lui ordonnai de mettre la main à l'œuvre, sans délai. Je prenais l'habitude commode de donner des ordres à tout le monde : j'étais noble, et j'avais de l'argent.

« Monsieur, me dit André, vous êtes

» impatient et désœuvré. Vous vous » ennuierez beaucoup ici. Vous feriez » bien d'aller à Paris.—Par saint An- » toine, je crois que tu as raison. »

Je ne connaissais pas la capitale, et je me promis beaucoup de plaisir à la visiter. D'ailleurs, j'avais vu, à Blois, le roi et le duc de Guise; ils étaient rentrés à Paris, et je me proposais de leur faire une cour assidue.

J'envoyai prendre mon cheval à la tour. Je fis attacher une valise derrière; je mis quelques pièces d'or dans ma bourse; je laissai à André le surplus de nos fonds; je le nommai mon représentant, en présence de Dubois; je lui recommandai de faire marcher les travaux avec la plus grande activité; je l'embrassai, et je partis.

Quelle ville magnifique que Paris! Deux ponts en pierre, pour y entrer;

des maisons élevées de deux ou trois étages, dont un tiers, au plus, est bâti en bois; des rues, presque circulaires, qui laissent deviner à l'œil ce qu'il va voir, et dont la moitié est pavée, celles-là sont balayées tous les quinze jours; une majestueuse cathédrale, où l'on arrive en montant dix degrés. Les savans prétendent qu'autrefois on en montait treize, il paraît que le terrain s'est exhaussé; dix couvens d'hommes et de filles, dans chaque quartier, dont un, rue Saint-Antoine, est dédié à mon patron; une rivière bordée partout de joncs et de roseaux, très-utiles à ceux qui gagnent leur vie, en faisant des paniers, dont les dames décorent leur toilette; jusqu'à quinze ou vingt bateaux, qui approvisionnent journellement la ville, et qu'on a grand soin de brûler, pendant les guerres civiles,

pour empêcher les ennemis d'entrer à Paris, quand on ne veut pas les y recevoir; des filoux qui pullulent le soir, ce qui prouve què l'industrie fait tous les jours des progrès, car on ne vole pas ceux qui n'ont rien; un guet, chargé de veiller à la sûreté publique, ce qui est très-beau, et ce qui n'empêche pas les gens raisonnables de rentrer chez eux à la chute du jour; enfin des théâtres, pour l'amusement des oisifs, plaisir très-condamnable, sans doute, mais qui empêche souvent de faire plus mal. Tel est, en gros, le tableau de Paris.

Le projet sublime, conçu sous le nom d'Andréades et de Mouchettes, et qui amena une scène très-vive entre mon écuyer et moi, commençait à s'exécuter. Pour être voisin de mon patron, je cherchai un logement dans la rue Saint-Antoine, et j'y trouvai, pour

quinze sols par jour, une chambre avec un lit pour moi, et une place à l'écurie pour mon cheval.

Madame Mortier se chargea de me bien nourrir, et son mari de traiter et de soigner mon coursier, en raison de six sols par repas; mais je devais être nourri comme un prince, et lui comme Bucéphale. Tout cela était un peu cher; mais il faut que tout le monde vive.

Monsieur Mortier était pourvoyeur, pour la cour, du poisson de mer qu'il allait prendre à Dieppe, deux fois par semaine. Il avait eu l'heureuse idée de ménager, sur le devant de sa voiture, trois places pour des amateurs, manière très-agréable de voyager, pour ceux qui aiment l'odeur de la marée.

Si André eût été avec moi, il m'eût fait remarquer que les beaux esprits se

rencontrent, et il m'eût exprimé ses regrets d'avoir été prévenu par Mortier. Je lui aurais fermé la bouche, en lui déclarant que les arts mécaniques sont au-dessous de monsieur de la Tour et de son écuyer.

Je m'habillai avec la dernière élégance, pour aller rendre une visite au roi. Il y avait alors, à Paris, des gens, qui, pour deux sols, vous conduisaient le soir, d'un bout de la ville à l'autre, un fallot à la main. Il y avait aussi, aux portes du Louvre, des officieux, qui se chargeaient de tenir les chevaux et les mules de ceux qui venaient faire leur cour au souverain.

Je m'avançai, la tête haute, la poitrine ouverte, et le jarret tendu. Un factionnaire me demanda ce que je voulais. « Je veux tirer ma révérence

» au roi. » Il me rit au nez, et me tourna le dos.

Ah, pensai-je, si le roi savait que je suis ici, moi, qui ai été admis dans son cabinet, à qui il a pincé les joues, et qui ai eu l'honneur de lui traduire la lettre du maréchal de Biron ; s'il savait que je suis noble, et même gentilhomme, il m'enverrait prendre par un écuyer, et j'aurais l'honneur d'approcher et de saluer le roi. Un misérable factionnaire ose me rire au nez !

Je tournai mes pas d'un autre côté, et partout je trouvai des gardes qui me fermaient les passages. Je commençai à avoir de l'humeur, beaucoup d'humeur, lorsque la reine Catherine de Médicis descendit les degrés, appuyée sur l'épaule de son écuyer Davila.

Oh, celui-là, me dis-je, a vécu, sans

façon, avec moi, chez il signor Zampini. Il m'a quitté assez lestement; mais il me reconnaîtra, et cela me suffit. Quelques seigneurs se groupèrent autour de la reine Catherine, et son écuyer prit rang à la suite du cortége. J'allai à lui et je lui pris la main; cela me paraissait tout simple. Il la dégagea, me fixa, et recula de quelques pas. « Qui êtes-» vous? que voulez-vous?... Hé, mais.. » que je me rappelle.... c'est ce petit » musicien, qui a joué du serpent à la » procession des bilboquets, à Blois. » — C'est moi qui vous ai donné le » maréchal de Biron, et le comte de » Montbazon. — Vous avez aussi donné » le comte au duc de Guise. Avez-vous » encore quelque présent de ce genre-» là à nous faire? — Je ne suis ici, ni » pour donner, ni pour recevoir. — » Diable, vous êtes fier! Que venez-vous

» donc faire à la cour? — Je viens me
» rappeler au souvenir du roi. — Ah,
» ah, ah! Il est comique ce petit ser-
» pent. Apprenez, mon ami, que les
» plus grands seigneurs, les ducs de
» Guise, d'Épernon et de Joyeuse ex-
» ceptés, n'approchent le roi que lors-
» qu'ils sont mandés. Les moines seuls
» ont le privilége de le voir, en tout
» lieu et à toute heure, parce qu'il les
» aime beaucoup. Vous n'êtes pas moine,
» retournez d'où vous êtes venu. »

Tu retomberas donc toujours, me dis-je, dans ce vilain péché d'orgueil, qui t'a si souvent égaré! Qui es-tu, pour prétendre être admis, sans motif, dans le cabinet du roi, pour oser prendre familièrement la main à l'écuyer de la reine Catherine! Oh, que tu mérites bien l'humiliation que tu viens de subir!

A l'instant, les fumées, qui m'étaient montées à la tête, se dissipèrent. Mes idées de noblesse s'évanouirent, et je résolus de n'être plus que l'époux, l'amant de Colombe. C'était assez pour mon bonheur. Je ne pouvais alors en désirer d'autre.

Je remontai à cheval, et je gagnai ma rue Saint-Antoine, en pensant à ma modeste maison, à mon étang, et à mes bosquets. L'homme perd tout en s'éloignant de la nature; c'est une bonne mère qui lui ouvre ses bras, quand il est assez sage pour s'en rapprocher.

J'approchais de la maison de Mortier, entièrement rendu à moi-même. Une troupe de cavaliers occupait toute la largeur de la rue. Je me rangeai contre le mur, pour la laisser passer. C'était le duc de Guise, qui venait de passer en revue un corps de ligueurs,

sur la place de la Bastille. Il me reconnut, et piqua droit à moi.

« Je me souviens très-bien de vous
» avoir nommé capitaine, il y a quelques
» mois. A quelle armée de la ligue êtes-
» vous attaché ? — Monseigneur, j'ai
» été employé, pendant quelques jours,
» par le général Poussanville; mainte-
» nant je suis sans emploi. — Mon cher
» ami, je vous replacerai. Vous êtes
» jeune, fort, brave; je veux que vous
» serviez. Péricard, vous n'oublierez
» pas cela.... A propos, vous m'avez
» parlé d'une jeune et jolie femme qui
» chantait des cantiques, comme un pe-
» tit ange, sur la route de la Rochelle
» à Lusignan. Qu'est-elle devenue ? »

Quelle différence entre les manières d'un prince, qui descend directement des Carlovingiens, ainsi qu'il l'a fait imprimer, et celles d'un faquin d'Ita-

lien, qui n'est que l'écuyer d'une étrangère! Ce prince, qui prouve, à toute la France, que les Valois sont des usurpateurs, m'appelle son cher ami! Son cher ami! Il y a de quoi devenir fou!

Je lui racontai comment Colombe m'avait cru mort; comment de désespoir, elle s'était jetée dans un couvent; comment l'évêque de Limoges lui avait donné les dispenses nécessaires pour prononcer ses vœux, et comment il avait refusé de me la rendre.

« Suivez-moi, mon cher ami, me dit » le prince, je vais arranger cette af- » faire-là. » Son cher ami!

Je marchai, immédiatement derrière lui. Nous rencontrâmes, dans la rue Saint-Honoré, Davila, qui allait exercer des chevaux neufs. Il se colla à la première maison, et salua profondé-

ment M. de Guise. Il me regarda. J'enfonçai ma toque sur ma tête, et je portai la main sur la garde de mon épée. Il pâlit.

Le duc me fit entrer dans son cabinet. Il avait auprès de lui le duc de Mayenne, son frère, le comte de Brissac, Péricard et Maineville. Je me promis bien de démêler la véritable disposition des esprits. Il ne fallait que des mots jetés au hasard pour former mon opinion. Je redevins la Mouche.

M. de Guise aime beaucoup les aventures. Il me fit raconter celles qui m'étaient arrivées à Limoges, et plus récemment à Étampes. Je remarquai qu'il n'était pas toujours à ce que je racontais. Il riait souvent; mais il réfléchissait par intervalles. « La Tour, me » dit-il, les évêques et les moines sont » des hommes. Ils peuvent avoir des

» faiblesses, sans cesser d'être respec-
» tables. — Monseigneur, c'est ce que
» j'ai toujours pensé. — Péricard, il
» faut ôter Vernier d'Étampes..—Mon-
» seigneur, c'est à ce magistrat que j'ai
» dû la satisfaction d'embrasser ma
» mère.—C'est fort bien, on lui donnera
» une place avantageuse à l'université.»
Je compris qu'un procureur du roi, juste envers tout le monde, même avec les moines, ne marche pas dans le sens de la ligue, et qu'il peut être dangereux, pour elle, aux portes de Paris. Je convins, intérieurement, que les habitans d'Étampes, qui avaient souffert l'humiliation des franciscains, n'étaient que des catholiques tièdes et tolérans, et qu'il leur fallait un procureur du roi, qui ranimât leur ferveur.

« Péricard, vous noterez l'évêque de

» Limoges pour un archevêché. —
» Comment, Monseigneur, celui qui
» m'a ôté ma femme! — Il vous la ren-
» dra. »

Je sentis que ce prélat maintenait ses diocésains dans la fervente piété, qui seule fait des élus, et que ses talens le rendaient digne d'une scène plus vaste.

« J'ai à me plaindre de monsieur de
» Biron. Personne ne l'a contraint à
» m'écrire une lettre de soumission et
» de dévouement, et il a pris parti pour
» le roi; mais j'ai conservé sa lettre. »

M'y voilà, pensai-je. Le maréchal est un brave officier, et un grand général. Le duc de Guise inspirera, contre lui, de la défiance au roi, et l'empêchera de l'employer, en lui envoyant cette lettre, quand il en sera temps.

Le duc m'adressa plusieurs questions sur les forces de la ligue, dans les provinces que j'avais parcourues, et sur les desseins qu'on pouvait attribuer aux huguenots. Je dois, me dis-je, l'accueil, que me fait ce prince, au désir d'acquérir des lumières propres à diriger sa conduite; mais que m'importent ses vues particulières, s'il me rend ma Colombe, l'objet de mes vœux les plus chers?

La conversation devint générale, et on cessa de s'occuper de moi. J'aurais ramené de suite le duc à sa promesse, si je n'avais espéré découvrir encore quelque chose. En effet, je crus entrevoir qu'on tramait quelque coup décisif. Peut-être pensait-on à enfermer le roi dans un cloître. Il me parut constant que le duc, malgré sa prudence et sa pénétration, était entraîné

par les chefs de son parti; qu'on lui faisait prendre, chaque jour, des mesures, qui ne s'accordaient pas avec son plan général, et que de là, naissaient ces hésitations apparentes, que lui reprochaient ses principaux officiers.

Je profitai d'un moment de silence pour prononcer le nom de Colombe. « Il a raison, s'écria le duc. Péricard, » vous irez demain de bonne heure » chez le légat, et vous lui raconterez » ce qui s'est passé au couvent des » filles de Saint-Augustin de Limoges. » Vous lui ferez sentir que celui qui » représente ici le pape dans les affaires » temporelles, peut être aussi son re- » présentant dans les choses spirituelles. » Vous le prierez de vous expédier, sans » délai, une bulle qui annulle les vœux » de Colombe. » J'étais assis dans un coin du cabinet. D'un saut, je tombai

aux pieds du duc de Guise, et je les pressai dans mes bras.

« Péricard, si le légat résiste, vous
» lui représenterez, qu'en sa qualité
» de cardinal, il est fort au-dessus d'un
» évêque. Que, d'ailleurs, celui de
» Limoges ne fera entendre aucune
» plainte, parce qu'il saura que je le
» présenterai pour le premier arche-
» vêché vacant. Vous ferez cette lettre,
» Péricard, et la Tour la lui remettra.
» Enfin, si le légat ne se rend point à
» ces raisons-là, vous lui direz que je
» le veux.

» La Tour, vous viendrez demain à
» midi, prendre vos dépêches. Vous
» observerez, soigneusement, sur la
» route, tout ce qui aura rapport aux
» affaires politiques, et vous m'en ren-
» drez compte. Allez. »

L'austère piété du roi m'avait fait

fermer les yeux sur ses mignons, son bilboquet et ses petits chiens. Je m'étais attaché à lui irrévocablement : je le croyais du moins. Mais comment résister à un prince qui m'appelle son cher ami, et qui me rend Colombe, Colombe que je ne cessais d'adorer, sans espoir de la revoir jamais, Colombe qui va répandre sur ma vie des torrens de félicité? je devins guisard, et je sentis que je l'étais sans retour.

« On me la rend, on me la rend, » criai-je à madame Mortier, en lui » prenant la tête à deux mains, et en » l'embrassant de toutes mes forces. — » Qui donc, Monsieur? — Hé, ma » Colombe. — Qu'est-ce que cette Co- » lombe?» Je lui racontai ce qui venait de se passer chez le duc de Guise.

De ce moment, j'oubliai André, ma vieille tour et ma noblesse. J'étais tout

à l'amour, et à l'avenir qu'il me promettait. Madame Mortier me servit un joli dîner. A peine le regardai-je.

Un jeune homme, dans ma position, tient difficilement en place. Je me levai, je sortis, et je marchai au hasard par la ville.

Je commençais à me fatiguer, lorsque je vis un certain nombre de personnes rassemblées devant une maison assez vaste. C'était l'hôtel de Bourgogne. Il était deux heures, et la comédie italienne allait commencer. Je pensai qu'il valait autant me reposer là qu'ailleurs. On me dit à la porte que tout était plein, excepté le parterre. Je donnai mes quatre sous, et j'entrai.

Je ne concevais pas comment les places les moins chères étaient les moins garnies. Je sus bientôt à quoi

m'en tenir. Arlequin, Pantalon, le Docteur et Argentine m'ennuyèrent complètement : je n'entendais rien à leur baragouin. Je compris que le peuple veut avoir du plaisir pour son argent.

Je portai lès yeux dans les régions élevées de la salle. Je remarquai, sur la plupart des physionomies, un air d'incertitude qui me fit juger que ces gens-là n'entendaient pas l'italien ; je surpris même quelques bâillemens. Que viennent-ils faire là..? ah, je vois ce que c'est. Ce théâtre est soutenu par la cour, et il est du bon ton de venir s'y ennuyer.

J'étais las en y entrant, et j'y étais debout. La fatigue et le dégoût m'en chassèrent.

Il fallait cependant employer à quelque chose le reste de ma soirée. Je me

fis conduire au collége de Boncours, où on jouait la Cléopâtre captive, de Jodelle. Je craignais de n'y pas trouver de place; il y avait à peine cent personnes, et je fus commodément assis. Jodelle est, sans contredit, le premier poète tragique français, et je marquai à un monsieur, près de qui j'étais, mon étonnement de ce que ses chefs-d'œuvre ne fussent pas plus suivis. « Tout le monde, me dit-il, sait les » belles choses par cœur, et on finit » par se lasser de tout. Le Français, » d'ailleurs, aime la nouveauté, et il » court voir des niaiseries, que con- » damne le bon goût. Ceux que vous » voyez ici sont tous passionnés pour » la belle et bonne littérature. Là, » vis-à-vis de vous, est le vieux et » célèbre Remi Belleau. Il a écrit des » pastorales, dignes des églogues de

» Virgile. Sa traduction d'Anacréon
» est aussi estimée que l'original. Il
» est membre de la pléïade française,
» espèce d'académie, composée de
» sept poètes, fondée par Ronsard,
» sur le modèle de celle qu'institua
» Charlemagne. Il assiste à toutes les
» représentations des sublimes tra-
» gédies de Jodelle, pour qui il con-
» serve la plus grande vénération. »

On venait de finir Joseph vendu par ses frères, lorsque je me plaçai. Il était, par conséquent, inutile que je demandasse à mon voisin ce qu'il en pensait. Mais j'avoue que je ressemblais un peu à ces gens qui admirent sur parole, et qui sont certains de n'être jamais contredits, puisqu'ils partagent l'exaltation générale. Je n'avais que des idées très-confuses de Jodelle; je fis tomber

la conversation sur cet admirable poète, avec assez d'adresse pour ne pas compromettre mon amour-propre.

J'appris qu'Étienne Jodelle, sieur de Limodin, naquit à Paris en 1532. Il fut le premier poète français qui nous donna une tragédie. Sa Cléopâtre captive eut un succès prodigieux, et lui valut l'honneur d'être reçu membre de la pléïade française. Sa Didon et sa comédie d'Eugène parurent ensuite, et réussirent également. Sa facilité était telle, qu'aucune de ses pièces de théâtre ne lui coûta plus de dix matinées de travail.

Il écrivit des sonnets, des chansons, des odes, des élégies. Il fit des vers latins, que les docteurs de l'université admiraient encore, à l'époque où je fus voir sa Cléopâtre.

Il jouit, pendant sa vie, d'une répu-

tation colossale, et la postérité a confirmé le jugement de ses contemporains. Henri II l'estimait beaucoup, et paraissait disposé à lui faire du bien. Mais il est rare qu'un homme de génie s'abaisse jusqu'à faire sa cour aux grands. Jodelle vécut dans les plaisirs, et mourut pauvre, en 1573. Il était âgé de quarante et un ans.

Le moment désiré arriva enfin; la pièce commença. J'étais tout yeux et tout oreilles. Quand ceux qui étaient chargés des rôlets déclamaient un vers marquant, mon voisin me donnait un coup de genou, pour m'en faire remarquer la beauté. Cette précaution était fort inutile : je reconnus que j'avais, comme lui, de l'âme et de l'imagination.

Je sentis, avec une satisfaction inexprimable, que Jodelle s'était formé à

la lecture des anciens : chacun de ses actes se termine par un chœur. Je suis musicien, et je les trouvai assez mal chantés, quoiqu'ils charmassent mon voisin. Mais les chanteurs se donnaient la peine de prononcer très-distinctement, et je ne perdais pas un mot : c'est tout ce que je désirais.

J'éprouvais souvent un enthousiasme que je ne pouvais maîtriser, et qui m'eût fait paraître ridicule, s'il n'eût été partagé par tous ceux qui jouissaient de ce chef-d'œuvre. Au cinquième acte, lorsque l'actrice qui représentait Cléopâtre prononça les vers suivans, des transports, des cris, des trépignemens me firent croire que la salle allait s'abîmer. Je les ai retenus ces vers : malheur à quiconque les a entendus une fois, et a pu les oublier !

Icy sont deux amans, qui heureux en leur vie
D'heur, d'honneur, de liesse ont leur âme assouvie;
Mais enfin tel malheur on les vit encourir,
Que le bonheur des deux fut bientôt de mourir.

Quelle idée sublime de faire faire à l'héroïne son épitaphe sur la scène! Sophocle et Euripide n'ont rien imaginé qu'on puisse comparer à ce trait de génie, et les successeurs de Jodelle n'approcheront jamais de lui.

Cléopâtre continue :

Reçoy, reçoy moi donc, avant que César parte;
Que plustôst mon esprit, que mon bonheur s'écarte,
Car entre tout le mal, peine, douleur, encombre,
Soupirs, regrets, soucis, que j'ai soufferts sans nombre,
J'estime le plus grief, ce bien petit de temps
Que de toi, ô Antoine, éloigner je me sens.

A la fin de la pièce, l'actrice fut écrasée d'applaudissemens. Elle en marqua sa reconnaissance au public, en lui débitant d'elle-même, et sans y être in-

vitée, le fameux monologue de Didon, autre chef-d'œuvre de Jodelle, qu'on redemande toujours à grands cris, quand on joue cette tragédie.

Dieux ! qu'ai-je soupçonné ! dieux ! grands dieux, qu'ai-je sceu ?
Mais qu'ai-je de mes yeux moi-même — apperçeu ?
Veut donc ce desloyal, avec ses mains traistesses,
Mon honneur, mes bienfaits, son honneur, ses promesses
Donner pour proie aux vents ? je sens, je sens glacer
Mon sang, mon cœur, ma voix, ma force et mon penser.
Las, amour, que deviens-je, et quelle aspre furie
Se vient planter au but de ma trompeuse vie ?
Trompeuse, qui flattait mon aveugle raison
Pour enfin l'estouffer d'un étrange poison !
Est-ce ainsi que le ciel nos fortunes balence ?
Est-ce ainsi qu'un bienfait le bienfait récompense ?
Est-ce ainsi que la foi tient l'amour arresté ?
Plus de grâce à l'amour, moins il a de seurété.
O trop fresle espérance ! ô cruelle journée !
O trop légère Élise ! ô trop parjure Énée!

Je sortis du théâtre, pénétré d'impressions, si vives, si entraînantes, que je ne les oublierai de ma vie.

Je soupai de grand appétit, et en soupant, je récitai les vers admirables

de Jodelle. Je cherchai à prendre les inflexions de voix de l'actrice, qui avait entraîné tous les spectateurs. Madame Mortier était arrêtée devant moi, et m'écoutait avec ravissement. Tel est l'empire du vrai beau; il séduit, il subjugue jusqu'à ceux qui paraissent le moins faits pour le sentir. Oui, Jodelle est le plus grand poète qui ait paru, et qui paraîtra jamais.

Je me couchai, en répétant ces vers sublimes. Je m'endormis, en pensant à Colombe, à Cléopâtre, et à Didon.

En m'éveillant, je me trouvai assez tranquille pour récapituler les événemens de la veille. Grand saint Antoine, pardonnez-moi de ne vous avoir pas donné un moment dans la journée. Je suis tombé, comme un païen, aux pieds du duc de Guise; c'est devant votre image que je devais me pros-

terner; c'est à vous seul que je dois tout ce qui m'est arrivé d'heureux; c'est vous qui avez inspiré au duc de Guise l'idée de faire relever Colombe de ses vœux. Soyez béni à jamais.

On sent bien que je fus de la plus grande exactitude au rendez-vous que m'avait donné le duc de Guise. M. Péricard me fit lire l'ordre qui rendait Colombe à la liberté. La lettre de monseigneur à l'évêque de Limoges était déjà cachetée. Je pris les deux pièces, et je m'écriai, en sortant, que le duc de Guise était le plus grand homme qui eût jamais paru en France, et qu'il était digne de la couronne. Péricard sourit.

Je courus à la rue Saint-Antoine; je sautai sur mon cheval, et j'arrivai à Arpajon d'un temps de galop. Je ne trouvai chez nous que la jolie cuisi-

nière. André était à la tour, avec maître Dubois, et une douzaine d'ouvriers. Je poussai jusques-là.

« Mon ami, lui criai-je de loin, il » n'est plus question d'assiéger Limoges, » de forcer le couvent des filles de » Saint-Augustin, et d'enlever Co- » lombe. J'ai dans mon escarcelle la » bulle du légat, qui la relève de ses » vœux. — Monsieur, nous avons déjà » trouvé, entre les ruines de la plate- » forme de la tour et la voûte qui » termine le second étage.... — Il s'agit » bien de cela. — Du fer et un com- » mencement de conduits en plomb... » — Colombe ! Colombe ! — Qui me » donnent l'espérance que votre fief » ne vous coûtera pas cher. »

Je sautai à terre, et j'embrassai André avec une ardeur, une force !... Il ne cessait de me parler fer et plomb;

je ne me lassais pas de répéter le doux nom de Colombe. « Hé, que diable, » Monsieur, il me semble que vous » pouvez bien donner un quart-d'heure » à vos affaires. — Je n'en ai qu'une ; je » n'en peux plus avoir qu'une. — Tou- » jours dans les extrêmes ! Cette tête- » là ne mûrira donc jamais ! » Je consentis à l'écouter, pour qu'il m'écoutât à son tour.

Il avait fait des spéculations à perte de vue. Il comptait les quintaux de fer et de plomb, les toises de magnifiques pierres qu'on tirerait de la tour. Il calculait l'argent que tout cela produirait. Il voyait clairement que non-seulement les bâtimens qu'on allait élever ne coûteraient rien, mais qu'il entrerait dans ma caisse douze ou quinze mille livres. Je bâillais de temps en temps, et alors André fronçait le sourcil.

« Ne te fâche pas, mon ami. Tu sais » qu'il y a trois sortes de bâillemens, » et il y a long-temps que j'ai déjeûné. » — Retournez à Arpajon. Claire est » toujours en mesure, et elle ne vous » laissera manquer de rien. — Tu ne » viens pas avec moi. — Oh, moi, j'ai » tant de choses à faire ! Je compte, et » je fais ranger tous les matériaux qu'on » descend de là haut. Le seul moyen » de n'être pas trompé par ses ouvriers, » c'est de les suivre soi-même. Maître » Dubois m'a répondu de ceux-ci, et » ils voient que j'inscris jusqu'à un » clou ; mais cela ne me dispense pas » de les surveiller. Ils se reposeront de » deux à trois heures ; alors j'irai vous » retrouver. »

Claire est non-seulement une jolie fille, c'est une petite personne d'un ordre et d'une propreté, qu'on ren-

contre rarement dans une domestique. Notre maison, bornée et fort simple, avait l'air de quelque chose. Elle me servit un petit dîner, qui me confirma dans la haute opinion que j'avais de ses talens en cuisine.

Elle allait, venait, et était à tout. Elle semblait deviner ce qu'il me fallait. Je ne disais pas un mot, et j'étais servi à la minute. Claire, en revanche, parlait beaucoup. On devine aisément de quel objet j'étais occupé. Le caquet de Claire ne pouvait me donner de distractions, et l'accueil distingué que j'avais reçu du duc de Guise avait reproduit toutes mes idées de grandeur. Cependant je pensai qu'un gentilhomme ne déroge pas, en causant avec une femme, quelle qu'elle soit, surtout lorsqu'elle est jolie : un roi de France a bien daigné danser avec la belle-mère

d'André. Je voulus sauver à Claire le désagrément de parler seule. D'ailleurs, il n'a été donné qu'à Jodelle de faire d'excellens monologues.

Je commençai, selon l'usage, par lui parler de la pluie et du beau temps. Elle valait à elle seule, tous les astrologues de Catherine de Médicis. Elle raisonnait sur l'influence de la lune, comme si elle y fût née. Hé, mais, pensais-je, André lui ferait-il faire un cours d'astronomie?

Elle me raconta assez longuement, qu'elle était née à Paris, il y avait vingt ans, d'une marchande de poisson et d'un porte-faix; que son père battait sa mère, et que peu d'années après sa naissance, sa manie de battre s'étendit jusqu'à elle; qu'ayant jugé un jour que M. son père avait porté la correction trop loin, elle avait quitté le toit pa-

ternel; qu'elle avait trouvé ouverte la cuisine de Bussy-Leclerc, alors maître en fait d'armes, aujourd'hui procureur au parlement; qu'attirée par l'odeur agaçante d'un rôti, elle était allée s'asseoir auprès du foyer, et que la cuisinière l'avait chargée du soin de tourner la broche; que Bussy-Leclerc l'avait trouvée gentille, et l'avait reçue au nombre des commensaux de sa maison; qu'elle avait grandi sous les yeux de Jacqueline, qui lui apprit tous les secrets de la cuisine; que le vieux Bussy-Leclerc, qui avait des conférences continuelles avec le vieil Espagnol Sanchez, cabaretier d'une haute distinction, s'était grisé avec lui, il y avait trois jours, et s'avisa de dire, pour la première fois à Claire, qu'elle était charmante; qu'il se donna avec elle certaines licences, que Jacqueline prit

en mauvaise part ; qu'elle l'avait mise à la porte par les oreilles, lui avait jeté son paquet par la fenêtre, et lui avait crié que si elle la rencontrait dans Paris, elle lui casserait un bras ; qu'enfin elle avait marché au hasard, et s'était trouvée à Arpajon, où M. André l'avait prise à son service.

Pendant qu'elle racontait, je tournais et retournais, dans mes mains, la lettre du duc de Guise à l'évêque de Limoges... Au révérendissime de Mellac, évêque de Limoges. J'avais remarqué que le duc ne faisait rien, sans motifs personnels, et la réflexion me fit trouver, alors, un peu extraordinaires, les marques de bienveillance qu'il m'avait accordées. Je sentis, malgré l'opinion que j'avais de mon mérite, qu'elles avaient pu être l'effet de vues

particulières. Qu'attendait-il de moi? Qu'écrivait-il au révérendissime?

Les doigts me démangeaient d'une étrange manière. J'examinais cette lettre dans tous les sens; elle était si bien fermée qu'il était impossible de distinguer un mot de l'intérieur. Un énorme cachet, en cire, portait les armes de la maison de Lorraine, et je n'étais pas assez audacieux pour le rompre. Comment, d'ailleurs, remettre cette lettre à M. de Mellac, avec un sceau, dont l'altération attesterait mon infidélité.

Non, non, me dis-je, je ne trahirai pas la confiance d'un prince, qui m'a appelé son cher ami, et sa lettre arrivera intacte à Limoges.

Cependant mes yeux étaient constamment fixés sur ce cachet. Son épaisseur me donna une idée assez lumi-

neuse.... Cette lettre, pensais-je, ne parle que de moi, ne peut parler que de moi, et il est bien naturel, qu'avant de la présenter, j'en connaisse le contenu. Je fis chauffer légèrement la lame d'un couteau, et j'allais l'appliquer à la partie inférieure du sceau.... Ma main tremblait. J'étais agité par la curiosité, et la crainte de faire une mauvaise action.... La curiosité l'emporta.

J'enlevai le cachet avec une adresse digne de ces gens qu'on emploie à ouvrir des lettres interceptées, qu'on lit, qu'ils referment, qu'on fait parvenir ensuite à leur destination, ou qu'on supprime selon les circonstances.

Celle du duc de Guise est déployée; elle est là, devant moi. Je la parcours d'abord rapidement; je la lis ensuite avec réflexion; j'en pèse tous les mots.

« Mon cher Mellac, vous avez rendu » des services essentiels à la ligue, et je » n'ai pas encore trouvé l'occasion de » vous en récompenser. Je crois que je » ne l'attendrai pas long-temps.

» L'archevêque de Lyon, d'Espignac, » est un misérable, perdu de débauches » de toute espèce. La publicité de son » libertinage, sa gourmandise, nui- » raient essentiellement à nos affaires, » si le peuple pouvait voir autre chose » en lui qu'un prêtre. Il tombe à ge- » noux, pour recevoir la bénédiction » d'un drôle, qui sort du lit de sa sœur » ou de sa belle-sœur, et qui souvent » est gorgé de vin. Ses excès le conduisent » rapidement au tombeau.

» Personne n'est plus digne que vous, » mon cher Mellac, d'occuper le siége » de Lyon. Vous avez toutes les appa- » rences d'une austère piété, le genre

» d'éloquence propre à faire des fanatiques, et si vous aimez le plaisir, vous » vous renfermez dans le cercle que » vous tracent votre état et les bienséances. Vous pouvez compter sur » moi.

» Je vous renvoie un jeune homme » que vous avez cru fou, et qui ne l'est » que d'amour et de dévotion. C'est un » de ces êtres, aveugles et de bonne foi, » qui sont propres à souffler, dans les » basses classes, les fureurs de la ligue, » quand ils sont bien dirigés. Vous savez qu'il n'est pas de levier qu'on » doive dédaigner. J'emploierai celui-» ci à Paris.

» Il faut d'abord le guérir d'un amour » qui lui tourne la tête. Rendez-lui sa » Colombe: vous y êtes autorisé par le » légat. Dans peu de temps, la Mou-» che, la Moucherie, la Tour ne verra

» plus qu'une femme fort ordinaire dans
» la sienne, et il sera tout à nous.

» Adieu, Mellac, je vous embrasse. »

J'étais furieux, quand André rentra. « Poussanville avait bien raison, m'é- » criai-je! la Religion et le peuple ne » sont que des instrumens pour les » princes. — Tenez-vous à l'écart, et » vous ne serez l'instrument de per- » sonne. — André, si je n'étais idolâtre » de Colombe, je me ferais hermite. — » Nous serions deux, car il faut avoir » quelqu'un qui nous écoute et nous » réponde. — Nous nous retirerions » dans un bois, ou sur la cime d'une » roche escarpée. — Et nous y passe- » rions le reste de notre vie à dire le » chapelet...— Et à prier mon patron » pour la conversion du genre humain. » —Cependant, Monsieur, nous pour- » rions trouver ce genre de vie là un

» peu uniforme, et l'uniformité fatigue.
» Croyez-moi, faisons-nous hermites à
» la tour, et que votre Colombe anime
» notre hermitage. — Oh, ce que nous
» venons de dire ne se réalisera pas. —
» Je l'espère, Monsieur.

— Et ce duc de Guise, avec quel
» mépris il me traite! — Ses expres-
» sions sont offensantes ; mais c'est un
» très-grand seigneur. — Ne suis-je pas
» un homme? — Prouvez-le. — Et
» comment! — En suivant le conseil
» que vous donna M. de Poussanville,
» à la Rochelle : *prends les hommes comme*
» *ils sont*.

» — Je prouverai au duc de Guise
» que je ne suis pas un levrier aveugle.
» Je n'aurai plus rien de commun avec
» lui. — Et vous aurez raison. — Un
» homme qui ose calomnier mon cœur;
» qui présume que, dans quelque temps,

» Colombe ne sera plus pour moi qu'une
» femme fort ordinaire! Quelle indi-
» gnité! — Monsieur, plus d'une jolie
» femme a promptement cessé de l'être
» aux yeux de son mari. — Monsieur
» André, ces femmes-là n'étaient pas
» des Colombe.

» Pour rompre toute relation avec
» le duc de Guise, je vais lui renvoyer
» mon brevet de capitaine. — Gardez-
» vous-en bien. Il ne vous gêne pas dans
» votre escarcelle, et vous serez peut-
» être trop heureux de l'y retrouver plus
» tard: qui diable peut lire dans l'ave-
» nir? Et puis, si le duc de Guise, pi-
» qué de votre démarche, expédiait à
» M. de Mellac, un courrier qui arri-
» vât avant vous, et que le prélat fît
» continuer votre Colombe à chanter
» comme un petit ange, chez les filles

» de Saint-Augustin ; hem! — Tu me
» fais frémir!

» — Commencez par remettre le
» sceau du duc de Guise où il était.
» — Tu as raison. — Hé bien, que
» faites-vous donc? vous allez le noir-
» cir au feu de la cuisine? — Tu as rai-
» son, toujours raison. — Ma petite
» Claire, une tasse, de l'eau-de-vie de-
» dans, et un papier allumé. »

Le cachet fut replacé plus promptement, plus facilement qu'il n'avait été enlevé, et nous recommençâmes à faire les gens à projets. André était tout entier à ses bâtimens, et moi à Limoges. Je lui notifiai que nous partirions le lendemain matin, et que nous irions à marches forcées. « Monsieur, vous par-
» tirez seul. — Pourquoi cela, Mon-
» sieur? — D'après la tournure que
» prennent les choses, vous n'aurez pas

» d'extravagances à faire, et je ne vous
» serais bon à rien. — Et ta conversa-
» tion, toujours si attachante, et quel-
» quefois si instructive? — Ma conver-
» sation ne vaut pas quatre ou cinq
» mille livres, qu'on vous volera, si je
» m'absente, et que je vous conserverai
» pendant que vous ferez l'amour. »

Je me décidai à partir seul, avec ma voiture et mes deux mules. Ce moyen n'était pas très-expéditif; mais je voulais que Colombe voyageât commodément. Je m'endormis, en prononçant son nom; André en calculant ce que valaient les pierres, le fer et le plomb, qu'on avait déjà extraits de la vieille tour.

CHAPITRE V.

Second voyage à Limoges.

Je montai dans ma voiture, à la pointe du jour. J'avais de l'or, pour les frais de la route, et pour habiller Colombe en femme de condition; mon épée et deux pistolets pour ma défense, et l'image de la bien-aimée pour charmer la longueur du voyage.

Je m'arrêtai à Étampes, pour voir encore ma mère. Elle ne m'attendait

pas, et je lui procurai une nouvelle jouissance. J'avais les plus grandes obligations à M. Vernier, et je savais ce qui se tramait contre lui.

Je lui rendis une visite, et je lui répétai exactement ce que j'avais entendu dire au duc de Guise. « Je n'ai » aucun moyen de résistance, me dit-il, » et le chancelier ne voudra pas dé- » sobliger les princes Lorrains, en sou- » tenant le procureur du roi d'un petit » bailliage. Je serai sacrifié.

» Je serai remplacé par quelque fa- » natique qui appuiera la persécution » que les Franciscains renouvellent » contre votre mère. Vous avez voulu » me rendre un bon office ; je vous mar- » querai ma reconnaissance en faisant » transférer la sœur Madeleine dans le » couvent des filles du Sacré-Cœur de » Paris. Cet acte d'autorité accélérera

» ma chute. Mais puisqu'elle est inévi-
» table, il importe peu qu'elle arrive
» plutôt ou plus tard. »

Nous nous quittâmes, comme devaient le faire des hommes qui s'estiment et qui s'aiment. Je me félicitai de n'avoir pas perdu un mot de ce qu'avait dit le duc, et je me promis bien de ne jamais laisser échapper l'occasion de voir et d'écouter.

Je suivais la route qui m'avait conduit de Saint-Junien à Paris. Je retrouvai, dans chaque ville, le cabaretier qui m'avait reçu; j'étais partout libre comme chez moi, et je m'arrêtais peu aux privations que m'imposait la nécessité.

Pendant que je marchais, je répétais quelques-uns des cantiques de Colombe : je les savais tous par cœur. Je cherchais à prendre son ton, à imi-

ter les inflexions de sa voix, et je croyais l'entendre chanter. Je pensais, avec transport, au moment de notre réunion, et j'étais heureux.

Un autre jour, je m'occupais d'exercices de piété. Je composais, pour mon patron, des oraisons jaculatoires; je lui demandais la conservation de Colombe, et l'extermination des huguenots. Je formais des vœux ardens pour que les princes et le haut clergé revinssent aux véritables sentimens de piété, qu'ils jouaient avec impudeur, et qui devaient animer tous les Français.

Les journées ne se succédaient pas au gré de mon impatience. Cependant j'avançais vers cette ville, qui renfermait l'objet du plus tendre amour. J'entrai à Argenton. Le surlendemain je devais être à Limoges.

En longeant les rues d'Argenton, je remarquai un grand nombre de ligueurs armés, disséminés dans les différens quartiers de la ville. Que faisaient-ils là? Argenton n'est pas une place forte ; ils ne devaient donc qu'y passer. Où allaient-ils, lorsque rien ne paraissait encore devoir troubler la paix, dans ces cantons?

Je mis ma voiture et mes mules dans le cabaret où j'avais logé, en allant de Saint-Junien à Étampes, et je parcourus la ville. Les ligueurs étaient dans l'abondance; ainsi ils n'étaient redoutables pour personne. Le soldat qui vit bien est toujours gai, et il est facile de faire jaser des gens de bonne humeur.

Ils étaient trois mille. Ils venaient du camp qu'avait occupé le maréchal de Biron, près de Poitiers, et ils ne savaient où on les conduisait. Je conti-

nuai ma promenade, et je vis, sur une espèce de place, un officier supérieur qui paraissait donner des ordres. C'était bien le moment d'écouter, et je m'approchai.

Me trompé-je?... est-ce bien lui ?... mais non.... hé, oui, oui.... par mon patron, c'est lui-même. Je m'élançai, et je tombai dans les bras de Poussanville.

On juge aisément du plaisir que nous eûmes à nous revoir. Notre reconnaissance fut digne du pinceau de Jodelle ; mais son génie était enfermé dans la tombe. Poussanville me conduisit à son logement. On sait que jamais il ne manquait de rien : nous soupâmes tête-à-tête, et nous soupâmes bien. Nous nous racontâmes ce qui nous était arrivé, depuis notre séparation, en sablant d'excellent vin vieux de la Loire.

Quand j'eus terminé mon récit, il me félicita sur l'état actuel de ma fortune; mais il ajouta que je ne serais jamais un personnage marquant, parce que l'ambition n'est qu'une passion d'accès, quand elle est surbordonnée à l'amour. Il chercha à me prouver, par des exemples, qu'elle doit être dominante, exclusive, et que l'amour doit être simplement le délassement des grands travaux, qui conduisent à la célébrité. Je consentis, très-volontiers, à n'être que l'amant de Colombe, et le sort des héros qu'il me cita, me parut fort au-dessous du mien.

Il me raconta ensuite comment de Poitiers, il était venu à Argenton. Il recevait souvent des ordres du duc de Guise, qui tous tendaient à bien connaître les forces de la ligue, dans les provinces de l'Ouest, et à en rendre

un compte exact à ses émissaires. Il lui était expressément enjoint de sonder partout la disposition des esprits, relativement à Henri III, et de s'efforcer de le faire haïr, autant qu'il était méprisé. Ainsi Poussanville semblait tourner sur lui-même, et marcher au hasard. Il avait cependant un but déterminé.

La plupart des émissaires du duc étaient des hommes obscurs, de qui Poussanville ne pouvait rien apprendre sur la véritable position des affaires. Il était cependant dans son intérêt personnel d'en être instruit. Le capitaine Saint-Paul, un des officiers favoris du duc, fit un voyage à Bellac, pour ses affaires particulières, et il lui fut expressément recommandé de voir Poussanville en passant.

Saint-Paul était assez borné ; mais il était vain, très-vain, presqu'autant que

son maître. Il suffit à mon ami, pour le faire parler, de paraître douter qu'il fût, en effet, dans les bonnes grâces de M. de Guise. Saint-Paul, piqué, prouva la réalité de sa faveur, en racontant ce qu'il savait, et peut-être ce qu'il ne savait pas.

La Belgique et la Hollande étaient insurgées contre le roi d'Espagne. La noblesse belge se donna au duc d'Anjou, frère du roi, et le duc de Guise consentit à ce qu'il se rendît à Bruxelles à la tête de douze mille protestans : c'était affaiblir le parti calviniste en France. Il avait subjugué son souverain, au point de le contraindre à exiger, des huguenots, la restitution des places fortes qu'il leur avait abandonnées par le traité de Bergerac : c'était leur déclarer indirectement la guerre. Mais la paix ne convenait ni à Grégoire XIII,

ni à Philippe II, ni surtout au duc de Guise. Poussés tous trois par des intérêts différens, ils sentaient également que leurs projets ne pouvaient réussir qu'à l'aide de troubles, sans cesse renaissans.

La reine Louise de Vaudemont priait beaucoup, et ne se mêlait de rien; le roi dansait, ou se donnait la discipline; Catherine de Médicis connaissait seule la véritable situation des affaires, et voyait la couronne chanceler sur la tête de son fils.

Elle fit dire au roi de Navarre qu'il se gardât bien de rendre ses places de garantie, et que son parti n'avait de salut à attendre que de la force des armes.

Pendant que je causais avec Poussanville, un courrier lui apporta l'ordre de se rendre, à marches forcées, à Cahors, et de s'enfermer dans cette place, avec

ses troupes. Le brave Vérins y commandait; mais il manquait de forces.

L'actif et intrépide Poussanville me donna une dernière leçon, sur la manière dont je devais me conduire avec ceux dont la piété n'était qu'extérieure, et notamment avec l'évêque de Limoges. Ses observations étaient dictées par l'égoïsme, règle unique de sa conduite; mais je sentis qu'il fallait reconquérir Colombe, et je lui promis sincèrement de suivre ses conseils. Il m'embrassa, m'offrit son lit, et il sortit pour faire ses dispositions de départ.

Il était quatre heures du matin, quand il rentra. Il se jeta tout habillé, à côté de moi, dormit une heure, et alla faire battre la générale. Je me levai; je fis mettre mes mules à ma voiture, et nous sortîmes en même temps d'Argenton, lui pour acquérir de la

gloire, moi pour voler où m'appelait l'amour.

Je traversai Saint-Junien, et je ne trouvai pas à propos de m'y arrêter. J'étais entré à pied à Limoges, il y avait quelque temps, et j'en étais sorti en charrette. Je voulus y reparaître dans un équipage convenable. Une voiture aux armes du maréchal de Biron, deux mules et un cheval en avant, formant la flèche, placée sur une arbalète! quel effet j'allais produire sur les habitans de Limoges! la vanité imposa, pour un moment, silence à l'amour. Bientôt je chantai un des cantiques de ma précieuse Colombe, et je m'identifiai avec elle.

J'entrai à Limoges en chantant, et quelques personnes s'arrêtèrent. «Bon, » disait l'un, c'est ce fou qui voulait » nous enlever la sœur Sainte-Colombe.

» Il se sera échappé de Montmorillon, » disait un autre. — Il aura trouvé cet » équipage sur quelque chemin, ajou- » tait un troisième ; il sera sauté dedans, » et le voilà. »

Ces propos me blessaient vivement, et ils augmentaient à chaque instant le nombre des spectateurs. Ils me barraient le chemin. Dans un mouvement de colère, je fouettai mes bêtes de trait à grands coups, au risque d'écraser ceux qui étaient devant elles. On se rangea précipitamment, et j'arrivai au galop à la grille du palais épiscopal. Je sautai dans la cour, et dans moins d'une minute elle fut pleine de monde. Je me fis faire place l'épée d'une main, et de l'autre, je tenais en l'air le paquet du duc de Guise. Chacun se hâta de se coller contre les murs.

J'appelai le portier, et plus je criais,

plus il s'enfonçait dans sa loge. Il est fou, il est fou, criait-on de toutes parts. M. de Mellac parut à une croisée, et demanda la cause de ce tumulte. Il me reconnut, et ordonna qu'on se saisît de ma personne. Mon épée écarta les plus audacieux. Je montrai au révérendissime le paquet que je tenais à la main, et je lui dis que je lui étais envoyé par le duc de Guise. Il sourit de pitié, et leva les épaules. Il allait refermer sa croisée.

« Prenez garde, Monseigneur, à ce » que vous allez faire. Ce paquet est de » la plus haute importance. M. Péri- » card l'a écrit en ma présence, dans » le cabinet du duc de Guise. » Il est fou, il est fou, cria-t-on encore, dans tous les recoins de la cour. Une escouade d'archers y entra, et je respirai : j'étais certain que ceux-là ne me

craindraient pas, et que par conséquent ils m'écouteraient. Je remis l'épée dans le fourreau, et je m'avançai vers le chef de la troupe. Je m'expliquai avec lui, et il fit aussitôt porter mes dépêches à monseigneur.

« Vous ne voyez donc pas, comman-
» dant, qu'il n'y a rien dans ce paquet...
» — Que les chansons qu'il nous a fait
» entendre en entrant dans la ville.
» — Désarmez-le, Monsieur le com-
» mandant. » Je fis un saut en arrière, et je portai la main sur la garde de mon épée. « Point de vioenlce, dis-je, et je
» ne m'en permettrai aucune. Monsieur
» l'officier, ordonnez qu'on garde mon
» équipage, jusqu'à ce que je puisse le
» mettre en sûreté. — En sûreté ! c'est
» lui qu'on y mettra. — Il est fou, il
» est fou. — Désarmez-le donc, Mon-
» sieur le commandant. — Mes amis,

» il sera toujours temps d'employer la » force. Attendons ce que monseigneur » décidera. »

Ces clameurs m'avaient monté la tête. « Apprenez, canaille que vous » êtes, qu'on ne désarme pas un capi- » taine d'infanterie, seigneur du châ- » teau de la Tour. — Il est fou, il est » fou. »

Deux clercs descendirent l'escalier qui conduisait à l'appartement de monseigneur. Ils s'approchèrent de moi avec des marques de déférence, qui frappèrent les spectateurs d'étonnement. L'un d'eux s'adressa aux Limousins rassemblés. « *Omnis homo mendax*, » leur dit-il, ce qui signifie que tout » homme est menteur, et vous avez » menti en proclamant fou ce saint » jeune homme; mais vous avez menti » involontairement, et *errare humanum*

» *est*, ce qui veut dire qu'il est de l'es-
» sence de l'homme de se tromper. Ce
» pieux catholique a couru les rues de
» Limoges à plusieurs reprises ; mais
» les pères du désert ne couraient-ils
» pas, çà et là, en chantant des hymnes,
» et en se roulant sur les ronces?

» Ah, c'est un père du désert, dit
» un savant de la troupe! Nous ne sa-
» vions pas cela. Retirons-nous. » Et
tous les Limousins défilèrent devant
moi, en baisant le bas de mon man-
teau, et en répétant : *omnis homo men-
dax; errare humanum est.*

Je fus conduit, en cérémonie, au
cabinet du révérendissime. Il me reçut
dans son fauteuil à oreillettes, et il me
fit signe de prendre un pliant.

« Vous voulez donc absolument vous
» marier, mon cher frère? — Je l'étais,
» Monseigneur. — Ne parlons plus de

» cela. Le mariage n'est pas un état
» pur; mais on peut le sanctifier par
» de bonnes œuvres. Saint Paul l'a prou-
» vé, et il vous laisse un grand exemple
» à suivre. Le suivrez-vous? — Oui,
» Monseigneur. — Voilà qui est bien,
» mon enfant.

» Le souverain pontife m'ordonne,
» par l'organe de son légat, de relever
» sœur Colombe de ses vœux, et mon-
» seigneur le duc de Guise me prie de
» vous unir à elle. Consentez-vous à
» la prendre pour épouse? — Mais,
» Monseigneur, elle l'est déjà. — Ne
» parlons plus de cela, vous dis-je. Le
» mariage contracté à Benon ne l'a pas
» été selon les canons de l'Église. Il
» faut le renouveler ici. — Oh, de
» toute mon âme, Monseigneur. »

Je suis catholique zélé, ardent même; mais l'hypocrisie m'a toujours

révolté, et mon sang bouillait dans mes veines. Je me contins cependant.

« Parlons à présent d'autre chose.
» — Ne parlons que de cela, Monseigneur. — Je vois bien qu'il faut terminer cette affaire-ci, pour vous rendre capable de quelque attention.

» Je vais faire sonner à volée toutes les cloches de la ville. Les bedeaux la parcourront, en annonçant aux fidèles la grande cérémonie, qui aura lieu ce soir au couvent des filles de Saint-Augustin. Vous vous y rendrez.
» — Je n'y manquerai pas, Monseigneur. — Demain, dimanche, je ferai publier un ban, je donnerai dispense des deux autres, et lundi Colombe et vous serez unis en légitimes nœuds.
» — Lundi!.... mais c'est bien tard, Monseigneur! — N'oubliez pas,

» jeune homme, que la sensualité est » indigne du mariage, et que l'objet de » ce sacrement est seulement de don- » ner des âmes à Dieu. »

Et le duc de Guise lui écrivait : Si vous aimez le plaisir, vous vous renfermez dans le cercle que vous tracent votre état, et les bienséances. Quel empire il fallait que j'eusse acquis sur moi, pour ne pas éclater! Colombe ne m'était pas encore rendue.

M. de Mellac me congédia, en me donnant rendez-vous, pour quatre heures du soir, aux filles de Saint-Augustin, et en me répétant qu'il allait donner ses ordres.

J'avais mon or dans mon escarcelle; mais cela ne suffisait pas. Je voulais savoir ce qu'était devenu mon équipage. Le chercher, c'était m'occuper de Colombe.

Je parcourus les principales rues de Limoges. Le bas peuple se rangeait devant moi; répétait : c'est un père du désert, et me saluait avec respect.

J'appris enfin qu'un cabaretier avait retiré ma voiture et mon attelage. J'y courus, et je vis qu'ils étaient aussi bien que je pouvais le désirer. Je voulus convenir de prix avec Ambroise. Il me répondit que l'équipage d'un père du désert porterait bonheur à sa maison, et que décidément il ne recevrait rien.

Bientôt le son des cloches me fit connaître que l'évêque commençait à exécuter ses promesses; mais il n'était encore que deux heures, et je bouillais d'impatience.

Il me sembla qu'attendre dans l'église du couvent, c'était, en quelque

sorte, abréger le temps. Tout devait m'y parler de Colombe, jusqu'au rideau qui défendait, aux regards profanes, de pénétrer à travers la grande grille, qui leur dérobait les vierges du Seigneur. C'est là qu'elle est, me disais-je; c'est de là qu'elle paraîtra bientôt à mes yeux, avides de la revoir. J'étais seul dans l'église, et je la parcourais dans tous les sens.

Mon attention se fixa sur un tableau qui représentait sainte Cécile, et qui d'abord me parut assez mauvais. Bientôt je crus reconnaître dans les traits de la sainte ceux de ma Colombe, et l'ouvrage me parut médiocre. Je continuai à l'examiner... Oh, c'est elle... c'est bien elle, pensai-je, je ne peux plus m'y méprendre. Voilà ce jeu de physionomie enchanteur, auquel je ne conçois pas que personne puisse résis-

ter; voilà ses doigts effilés, qui s'étendent voluptueusement sur ce psaltérion. Dans la moyenne région de l'air paraissent des anges, qui vont placer une couronne sur sa tête. Oh, cette couronne est de myrte; ces anges sont des amours. Ce tableau est digne de Léonard de Vinci! .

Je tombai à genoux, et je suppliai mon patron de me pardonner les idées mondaines auxquelles je venais de m'abandonner dans une église. J'étais devant le portrait de sainte Cécile, et je la priais, plus vivement encore, d'intercéder pour moi. Est-ce bien elle que j'invoquais?

Le bruit des cloches se fit entendre de nouveau, et l'église s'emplit à l'instant. Le bedeau me conduisit près de la grille, et m'indiqua un prie-dieu, couvert en damas cramoisi, qu'il avait

placé pour moi. Je m'agenouillai une seconde fois.

L'orgue annonça que l'auguste cérémonie allait commencer. Le cœur me battait avec une extrême violence. Il était partagé entre l'amour divin, et celui que m'inspirait Colombe. Je m'efforçai de les concilier : cela était difficile. Je me recueillis cependant, et, pour un moment, j'appartins tout entier à mon patron.

Le grand rideau se tira enfin. Oh, toutes mes idées pieuses s'évanouirent. Je cherchai, je trouvai Colombe, et je tombai dans un ravissement, qui tenait de l'extase.

Elle était placée entre deux religieuses, et la supérieure était debout derrière elle. Elle avait les mains étendues sur la tête de celle qui allait lui échapper ; elle la bénissait. Toutes

quatre étaient tournées vers l'intérieur de l'église. Colombe m'aperçut, et me sourit.

Oh, quel sourire ! Son effet est impossible à peindre. Vous seul le concevez, vous qui, après des obstacles, qui paraissaient insurmontables, avez été unis à l'objet de l'amour le plus tendre, ou qui en avez été séparés, après huit jours d'une félicité, qui ne faisait que naître.

L'évêque parut, dans ses habits pontificaux, et entouré de son clergé. Il déclara, à haute voix, que la pleine puissance de notre saint père le pape remettait Colombe dans le monde, et qu'elle y était appelée pour la plus grande sanctification de son âme.

Un grand-vicaire lut la bulle du légat, et tous les assistans répondirent amen.

M. l'évêque nous adressa ensuite un discours, plein d'onction, sur les devoirs du mariage. Il peignit le ciel ou l'enfer ouvert pour les époux qui les pratiquent ou s'en écartent.

Je me rappelai le passage de la lettre du duc de Guise... Oh, pensai-je, combien la Religion est étrangère aux faiblesses de ses ministres! Colombe n'en peut faire la distinction : elle est plus heureuse que moi. Imitons sa ferveur, et revenons à la foi implicite.

Les deux religieuses la dépouillèrent, en cérémonie, des signes qui constataient son sacrifice, et sa captivité volontaire. Ses longs cheveux blonds tombèrent, par boucles, sur des épaules d'albâtre; la rougeur du plaisir, et peut-être de la pudeur couvrirent ses joues du plus vif incarnat.

On la revêtit de la robe qu'elle por-

tait, quand elle se présenta aux filles de Saint-Augustin. C'était la seule qu'elle eût, en fuyant Madame la maréchale. Cette robe était dans un triste état, et Colombe n'en était que plus belle : elle devait tout à la nature et à la jeunesse. La laideur seule a cherché à détourner d'elle une attention défavorable, en la fixant sur des habits somptueux.

Cependant je voulais que l'épouse d'un homme comme moi parût avec un état digne d'elle, et je me promis d'employer à cela la journée du lendemain.

L'évêque ordonna à Colombe de passer du côté de la grille où j'étais, et au directeur du couvent de nous fiancer. Nos mains se touchèrent.... Colombe laissa tomber sa tête charmante sur ma poitrine. J'y sentais un

volcan qui me dévorait.... On fut obligé de nous soutenir.

On reconduisit Colombe dans l'intérieur du couvent, et Monseigneur prononça qu'elle n'en sortirait que pour se présenter à l'autel.

Je me retirai, satisfait, heureux, autant qu'on peut l'être, quand on attend.

Ambroise était un gros réjoui, catholique zélé, prêt à tout faire pour la Religion, et faisant tout gaiement. Il convint que Colombe ne pouvait se marier sans avoir une robe belle et neuve. Mais il était six heures du soir, et le lendemain était dimanche. « Diable, diable, disait-il, en se grattant » l'oreille, il n'y a pas une minute à » perdre. »

Nous courons chez une, deux, trois couturières. Elles commencent par me

faire observer le peu de temps qu'elles ont à elles; je leur fais voir de l'or. Une d'elles se détache pour aller prendre la mesure de Colombe; la seconde court pour trouver des aides; la troisième nous conduit chez un marchand d'étoffes. Nous levons ce qu'il y a de plus riche et de plus élégant.

Une heure après, six ouvrières étaient établies chez Ambroise. Je fis apporter ce qu'il avait de légumes cuits : c'était samedi. Il les servit dans un coin de la chambre que nous avions érigée en laboratoire. Huit heures sonnèrent : nous n'en avions plus que quatre à nous.

Cependant il fallait souper. Nous perdîmes encore quinze minutes : je les comptais.

J'encourageais, je pressais mes ouvrières. Malgré mes soins, leurs pau-

pières s'appesantirent : c'était l'heure où les honnêtes gens se couchent partout. Il fallait les tenir éveillées, et je leurs fis apporter du vin chaud. Il produisit d'abord l'effet que j'en attendais, et l'ouvrage allait avec une rapidité qui m'enchantait. Bientôt les têtes s'échauffèrent; elles s'embrouillèrent ensuite, et la robe de Colombe tomba des mains des couturières sur leurs genoux. Je redoutai l'accident ordinaire en pareille circonstance; j'enlevai la robe, et je la mis en sûreté : il était temps. Ambroise riait; moi je me désolais.

Les fumées du vin se dissipèrent peu à peu, et à dix heures ces dames reprirent leur aiguille. Mais elles s'en servirent avec une nonchalance, une lenteur désespérante. Minuit sonna. Il est dimanche, s'écria l'une d'elles, et

toutes jetèrent leur ouvrage, avec effroi. J'enrageais ; mais je ne pouvais blâmer leur respect pour les lois de l'Église.

« Colombe se mariera donc sans » avoir une robe neuve, dis-je en sou» pirant. Pourquoi cela, me répondit » Ambroise ? minuit sonne le dimanche » comme le samedi, et nous les remet» trons à la besogne. Vous ne vous » marierez pas avant dix heures, et en » dix heures, six femmes font bien des » choses. Allons nous coucher, Mon» sieur. » C'est ce que je pouvais faire de mieux.

Ma pauvre tête était surchargée d'idées, souvent contradictoires, et le sommeil fuyait loin de moi. Je m'endormis enfin, et il était grand jour quand je m'éveillai.

Je m'habillai précipitamment. « Où

» allez-vous, Monsieur, me demanda
» Ambroise ? — Passer la journée dans
» l'église des filles de Saint-Augustin.
» — Monsieur, les pères du désert
» vivaient de racines; mais il man-
» geaient. Je ne souffrirai pas que vous
» sortiez sans avoir déjeuné. » Il fallut
me soumettre : c'est souvent le seul
moyen de se débarrasser d'un importun.

Je courus au couvent, et je me mis en prières devant le portrait de sainte Cécile. La messe sonna, deux grandes heures après, et à l'élévation le grand rideau s'ouvrit. Je volai à la grille; mes yeux et ceux de Colombe se rencontrèrent. Nous oubliâmes la sainteté du lieu, et celle des grands mystères qu'on y célébrait. Quand le rideau fut tiré, j'allai demander pardon à sainte Cécile de mes coupables distractions.

Une idée lumineuse, excellente, admirable me frappa. Colombe, me dis-je, ne doit sortir du couvent que pour se présenter à l'autel; c'est fort bien; mais on ne m'empêchera pas de voir ma fiancée et de lui parler.

Je ne savais plus marcher au pas Je courus à la porte d'entrée du couvent, je sonnai, et je demandai Colombe. La tourière me répondit que cela ne se pouvait pas. « Et la raison, » ma sœur? — Tout a été prévu, » Monsieur, et on a pensé que si » vous vous trouviez ensemble au » parloir, on ne pourrait plus vous » en arracher. » Il fallut me soumettre encore.

Je rentrai à l'église. Le bedeau vient me dire qu'il allait la fermer, jusqu'à l'heure des vêpres. Que de formalités, de lenteurs! Il y avait

de quoi devenir véritablement fou.

Je retournai chez Ambroise. Ses contes me rendirent un peu de tranquillité. « Savez-vous bien, Monsieur, » me dit-il, que vous avez beaucoup » perdu, auprès de moi, de la réputation de sainteté qu'on vous a faite » par la ville. Ce père du désert n'est » réellement qu'un beau jeune homme, » amoureux jusqu'à la frénésie. — » Ambroise, je confesse mon indignité; » mais je n'ai cherché à tromper personne. »

La curiosité est une passion dans les petites villes. On voulait voir de près ce jeune homme pour qui on déliait les religieuses de leurs voeux, et qui passait pour un saint. Des personnages notables de Limoges vinrent me rendre visite, et je leur parlai de Colombe. Quelques-uns m'engagèrent à

dîner, et le nom de Colombe était la seule réponse qu'ils tiraient de moi. Ils me quittèrent, en regardant Ambroise, et en lui souriant d'un air très-significatif.

Ils répandirent, par la ville, que le prétendu saint n'était qu'un homme fort ordinaire; le peuple se souleva contre eux. L'évêque et son clerc avaient parlé, c'était assez pour lui. Les gens raisonnables m'avaient bien jugé, sans doute; mais ils apprirent qu'il faut toujours paraître respecter les préjugés populaires. Nous entendîmes, Ambroise et moi, un grand bruit dans la rue. C'étaient les vitres des incrédules qu'on cassait; c'étaient les archers qui cherchaient à rétablir l'ordre.

Dès que je parus dans la rue, le commandant vint à moi, et me dit que

je pouvais seul ramener le calme dans les esprits. Des hommes du peuple me prirent dans leurs bras et me promenèrent comme une relique : j'étais destiné à jouer tous les rôles à Limoges, et j'avoue que je ne fus pas fâché d'y faire briller mon éloquence.

Du haut de l'espèce de pavois, sur lequel on m'avait élevé, je haranguai le peuple, avide de m'entendre, et je lui dis ce que je pensais sincèrement. Je déclarai que je n'étais qu'un misérable pécheur; mais que j'étais plein de religion et de foi, et que j'allais en donner la preuve. J'ajoutai que nos livres saints nous ordonnent d'aimer notre prochain, catholique, bien entendu, et de le plaindre quand il s'égare; que les lois divines et humaines nous défendent de nous faire justice nous-mêmes, et que les excès,

quels qu'en soient les motifs, sont toujours répréhensibles. Enfin je louai le zèle que ce bon peuple venait de marquer pour la Religion ; mais je le priai de réserver son courage pour combattre, et exterminer les huguenots.

Des acclamations universelles s'élevèrent. On me rapporta en triomphe à mon cabaret, en criant : Mort aux huguenots, gloire au père du désert!

Étrange peuple, qui voulait, deux mois auparavant, que je fusse fou, et qui voulait aujourd'hui que je fusse un saint! Il m'avait négligé, depuis que j'étais sorti de l'évêché, et il avait suffi de quelques mots pour ranimer son fol enthousiasme!

Deux cent cinquante d'entre eux coururent à la municipalité, et s'inscrivirent sur les rôles des ligueurs. D'autres mirent en œuvre tous les vi-

triers de la ville, et firent réparer le dégat qu'ils avaient fait. Quel instrument que le peuple, dans les mains de ceux qui savent s'en servir! Que la cour et les Guise le connaissent bien!

La maison d'Ambroise ne désemplissait pas. Le vin y coulait à flots. Les clameurs, les vociférations se succédaient sans relâche. On aiguisait des épées rouillées, de vieilles pertuisanes sur les tables du cabaret. On jurait, par ces mauvaises armes, de traiter les huguenots comme les Amalécites l'avaient été par les Hébreux.

M. de Mellac m'envoya dire de me rendre au palais épiscopal. Il me félicita sur ce que je venais de faire, sur les succès brillans que j'avais obtenus. Il m'assura que personne ne pouvait résister à la force des argumens religieux que j'avais développés à la mul-

titude, à l'éloquence entraînante avec laquelle je les avais présentés. « Vous » avez, ajouta-t-il, conquis deux cent » cinquante hommes de plus à la vraie » Religion. Le duc de Guise vous a bien » jugé.

» Parlez-moi maintenant des obser-» vations que vous avez faites, des ren-» seignemens que vous avez recueillis » sur la route de Paris à Limoges. » — Monseigneur, les vêpres sonnent » chez les filles de Saint-Augustin,» et je m'éloignai à grands pas. « Oh, quel » homme, disait-il en me regardant al-» ler! mardi il parlera. »

J'entrai le premier à l'église, et j'en sortis le dernier. Le grand rideau ne s'ouvrit pas. Je m'en consolai aux pieds de sainte Cécile.

Je rentrai chez Ambroise. Les Hébreux étaient dans un état d'ivresse

complet. L'intérieur de la maison offrait un tableau repoussant; mais le cabaretier avait vendu deux bariques de vin.

Je me fis servir à souper dans ma chambre. Je courus ensuite la ville pour rassembler mes couturières. Elles dansaient, clandestinement, dans un faubourg, en l'honneur de sainte Madeleine, qu'on fêtait ce jour-là. Je crus remarquer qu'elles avaient quelque rapports avec la sainte... avant sa conversion.

Elles répondirent à mes instances qu'il n'était que six heures, et qu'elles ne pouvaient commencer à reprendre l'aiguille qu'à minuit. Je répliquai qu'il n'y a pas plus de mal à coudre qu'à danser. Une d'elles, la plus savante, sans doute, me dit que son curé défendait la danse; mais que les commandemens de

l'Église n'en parlent pas; qu'au contraire, ils interdisent rigoureusement le travail les dimanches et les fêtes. Je n'avais rien à répliquer à cela.

J'avais encore six mortelles heures à attendre. Que faire pendant ce temps-là? Depuis long-temps ma tête était dans un état de contraction, qui augmentait, à mesure que le moment du bonheur approchait. Elle était pesante, embarrassée; je sentais un certain engourdissement dans tous mes membres. Je ne suis pas de fer, me dis-je, et je me marie demain. Allons nous reposer.

J'allai, en effet, me jeter sur mon lit, et je m'y endormis si profondément qu'Ambroise fut obligé de m'éveiller à minuit. Mes ouvrières avaient été de la plus grande exactitude au rendez-vous; mais elles me parurent

harassées, et je prévis encore quelque nouveau contre-temps.

Je chargeai Ambroise de se procurer quelque chose de léger, de la pâtisserie, ou autre chose semblable. J'interdis rigoureusement le vin; mais je permis le miel délayé dans de l'eau.

Elles reprirent leur ouvrage. J'avais dormi six heures; j'étais frais et dispos. Je ne les perdais pas de vue un moment; je les encourageais, par des promesses, et des paroles de bienveillance. La nature fut plus forte que la cupidité. Je ne cessais d'aller de l'une à l'autre. J'éveillais celles qui sommeillaient; je jurai, par mon patron, que Colombe aurait une robe neuve pour se marier; il était six heures, et il me paraissait difficile que celle-ci fût prête pour dix.

Je trépignais, en pensant à la foule qui se presserait à notre mariage, et

combien il serait humiliant, pour Colombe, et pour moi, qu'elle parût à l'autel dans un équipage digne tout au plus d'une servante. Je jurai même; mais j'en demandai aussitôt pardon à saint Antoine.

« Monsieur, me dit celle qui m'avait » porté la parole au bal, vous n'avez » qu'un moyen de nous éveiller complètement. — Eh, quel est-il? Parlez, parlez. — Permettez-nous de » danser une ronde. — Comment une » ronde! y pensez-vous? N'avez-vous » pas perdu assez de temps? — Monsieur, » reprit la plus jeune, toute espèce de » plaisir produit la lassitude, et il n'y » a qu'un moyen de la dissiper : c'est, » comme disent les bonnes gens, de » reprendre du poil de la bête. — Dansez donc votre ronde, et dépêchez-

»vous. » Je leur en aurais joué une, si j'avais eu là mon serpent.

Elles s'éveillèrent en effet, et si complètement que l'ouvrage marcha pendant une heure avec une rapidité surprenante. Elles se jetèrent, aussi vivement, sur les rafraîchissemens, que je leur avais fait servir. « Allons, me dis-» je, encore une demi-heure de per-» due! »

Bientôt une contestation s'engagea entre elles, et détruisit toutes mes espérances. L'une dit à celle qui avait coupé la robe, qu'elle s'était trompée, et qu'il manquait une pointe, je ne sais où. Celle-ci répondit que la pointe y était. « Elle n'y est pas. — Elle y est. — Je » vais vous faire voir que non. — Vous » ne toucherez pas à cela. » Elles tenaient la robe, chacune de leur côté ; elles tiraient avec force; il en resta

moitié dans les mains de Perette, et moitié dans celles de Margot.

Je ne me possédai plus. Je pris la cruche à l'eau miellée, et je la leur vidai sur la tête; un balai se trouva sous ma main, et je les jetai dans l'escalier. les unes sur les autres.

« Que diable avez-vous fait là, me » dit Ambroise? Le mal pouvait se ré» parer.... — Se réparer, et il est huit » heures! — Vous l'avez rendu irrépa» rable. En effet, la malheureuse robe » était tachée, et poissée partout.

» Que faire à présent, que vais-je de» venir? — C'est ce qu'il fallait vous de» mander, avant que de mettre la main » sur cette diable de cruche. — Co» lombe se mariera sans robe; mais » elle se mariera, dussé-je l'épouser en » chemise. — En chemise, en chemise! » Les jeunes gens sont bien extraordi-

» naires! Ils désespèrent sans raison, » et..... — Comment sans raison! et » quel remède trouvez-vous à cela? — » Moi, Monsieur, je n'en vois point; » mais ce n'est pas à moi à en trouver » un: ce n'est pas moi qui me marie... » Ah, ah, quel trait de lumière! Ah, » Monsieur, Monsieur! — Parlez donc, » au nom de Dieu.

» — Je connais une jeune fille, char- » gée de décorer l'image de la Vierge.... » Hé bien? — Hé bien, vous ne saisis- » sez pas mon idée! Nous prenons chez » les marchands de soieries une pièce » d'étoffe; chez la mercière un millier » d'épingles; chez la galantière des fleurs » pour garnir le chignon.... y êtes-vous » à présent? — Ambroise, vous devez » voir que je ne suis pas disposé à plai- » santer. — Marion drape madame » Colombe à la turque.... — M'y voilà,

» m'y voilà, à la grecque, à la romaine.
» Le costume sera noble, imposant et
» nouveau. Courons, mon cher Am-
» broise, courons. »

A neuf heures Marion était dans le couvent, avec tout ce qu'il lui fallait pour parer l'idole du jour. C'était un peu tard; mais on attache bien des épingles en une heure.

Ah, mon Dieu, j'ai oublié une chose de grande importance. Le contrat de mariage n'est pas fait : on ne saurait penser à tout. « Ambroise, allez me
» chercher un notaire; il écrira pen-
» dant que je m'habillerai. »

Le contrat ne se composa que d'une seule clause : tout à Colombe après moi; tout à moi après Colombe. Ambroise me servait de valet de chambre; le notaire et lui finirent en même temps.

Toutes les cloches sonnèrent à vo-

lée. L'heure fortunée était venue. Je pris le notaire sous le bras, et je le fis trotter, peut-être pour la première fois de sa vie. Il fallait que le contrat fût signé avant la célébration du mariage. On nous fit entrer dans la sacristie. Colombe y était déjà, belle comme Aspasie, et modeste comme l'innocence. Nous signâmes.

On vint nous avertir que monseigneur allait se rendre à l'autel. J'y présentai ma Colombe. Dès que nous parûmes, un murmure général d'approbation se fit entendre, et en effet, on ne voyait pas souvent un couple aussi remarquable. Les femmes examinaient le costume de Colombe, et le trouvaient aussi élégant qu'extraordinaire. Au reste, disaient-elles, tout devait être nouveau à un mariage comme celui-ci.

Monseigneur commença par nous adresser une exhortion pathétique, sur la sainteté et les devoirs du mariage. Je reconnus le lendemain qu'il ne pensait pas un mot de ce qu'il disait. Il nous fit jurer une haine irréconciliable aux huguenots : la conservation de ses revenus tenait à leur affaiblissement. Cette haine était sincère dans le cœur de Colombe et le mien ; nous jurâmes avec une véhémence, qui tira des larmes des yeux de l'auditoire. Enfin, monseigneur prononça les paroles sacramentelles.

Nous repassâmes à la sacristie. Le révérendissime nous y suivit. Il embrassa la mariée, ce qui ne me plut pas trop, et il m'invita à dîner pour le lendemain.

Ma prédication de la veille, et le rôle que monseigneur avait joué dans

cette affaire, avaient attiré sur nous la considération générale. On nous entoura, on nous déclara qu'on ne souffrirait pas que la charmante mariée logeât au cabaret. Quelle transition, nous disait-on, pour une très-jeune femme, que de passer d'une maison sainte dans un réceptacle d'ivrognes!

Je sentais la justesse de cette observation. Je sentais aussi que je ne pourrais causer librement avec Colombe que le soir... Toujours des difficultés, des obstacles : l'homme est-il né pour être soumis aux circonstances? Ne lui est il pas permis de vivre pour lui? Il me fut impossible de résister à des instances, qui se répétaient sans relâche. Un marguillier de la cathédrale demanda la préférence, en raison de ses rapports directs avec le prélat qui nous avait mariés. Je la lui accordai, parce qu'il était gar-

çon, qu'il avait soixante ans, et que vraisemblablement, il ne serait pas importun. On nous conduisit en triomphe jusqu'à sa porte.

CHAPITRE VI.

Un évêque ligueur démasqué.

M. Dupont fesait très-bien les honneurs de chez lui. Il nous mena d'abord à un logement écarté : je trouvai celà très-bien. Il nous invita ensuite à venir partager son dîner : il me semblait que cela ne pressait point. Il fallut encore nous soumettre.

Quel dîner! Le ciel prodigue ses biens à ceux qui se donnent à lui, même

indirectement. J'étais placé, comme de raison, à côté de Colombe, et la nappe était longue... Avec quelle tendresse, quel feu nous nous regardions! Je n'y pus tenir plus long-temps. Je l'embrassai... comme on embrasse une femme que l'on adore, qu'on a perdue, et qu'on vient de retrouver. J'en demandai ensuite la permission à monsieur le marguillier.

Je regardais Colombe, et ses draperies. J'étais effrayé du nombre des épingles qui les attachaient. Oh, pensais-je, il y en aura pour une heure... Nous dînions à travers tout cela. La satisfaction du cœur donne de l'appétit. A la fin du repas, je déclarai à M. Dupont que je ne m'étais pas couché la nuit précédente; Colombe ajouta qu'elle n'avait pas dormi, et nous lui demandâmes la permission de nous aller re-

poser. Il sourit; c'était répondre. Nous nous levâmes.

La tourière des Augustines entra. Elle apportait le paquet de Colombe; il était bien léger; mais ce qu'il contenait était d'une nécessité indispensable. Je le pris sous mon bras.

Mes couturières parurent ensuite. Elles venaient demander leur argent. Elles ne l'avaient pas gagné. Je les payai, pour m'en débarrasser, et je présentai la main à Colombe.

Tout à coup les deux battans des portes s'ouvrirent avec fracas. Les nobles de la ville, et leurs femmes venaient nous féliciter. Au diable les félicitations et les féliciteurs, grommelai-je entre mes dents. « Mon cher Antoine, » me dit tout bas Colombe, il faut être » poli. » Cette voix allait toujours à mon cœur. Je restai.

Après les premiers complimens, les dames s'approchèrent de Colombe, et son costume devint l'objet de la plus stricte attention. Elles en louaient la légèreté et la grâce; elles finirent par demander le nom de l'ouvrière qui drappait avec cette perfection. Je nommai Marion, d'un ton brusque, que je m'efforçais en vain d'adoucir.

« Mesdames, dit la baronne de Po-
» lainville, nous recevons les modes de
» Paris, quand elles y sont à peu près
» usées. Ayons la noble ambition de
» donner le ton à la capitale. Habillons-
» nous toutes à la Colombe. A la Co-
» lombe, à la Colombe, s'écrièrent-
» elles, toutes à la fois. » Elles sortirent aussi précipitamment qu'elles étaient entrées. Il ne me fut pas difficile de pénétrer le but essentiel de leur visite. Cependant je ne pus m'empêcher de

leur savoir bon gré de prendre Colombe pour modèle.

Les maris étaient restés. Que veulent-ils encore? Je ne vois pas ce qu'il leur reste à dire.

L'un d'eux s'avança d'un air doucereux, en faisant trois ou quatre révérences. « Je ne crois pas, dit-il à Colombe, que M. de la Tour fasse un » long séjour dans cette ville. N'au» rons-nous pas, Madame, l'extrême sa» tisfaction d'entendre, pour la dernière » fois, cette voix angélique, qui nous a » fait, si souvent, tressaillir de volupté? » — Hé, Messieurs, vous avez assez en» tendu Colombe au chœur, et il ne » s'agit plus de chansons. » Elle me tira à part. « On nous comble d'amitiés, » me dit-elle, et un peu de complaisance » coûte si peu! » Elle n'attendit pas ma réponse, et elle commença à chanter.

Elle chanta, elle enchanta. C'étaient un ravissement, des cris, des applaudissemens, qu'on n'avait pu se permettre dans l'église, et qui éclataient avec une telle force, que cent personnes se rassemblèrent devant les croisées. J'enrageais, oh, j'enrageais! Vingt fois je fus tenté de prendre ma Colombe par la main, et de souhaiter le bon soir à la compagnie. Je n'étais pas à la fin de mes tourmens.

Une table de cinquante couverts fut dressée. Monsieur Dupont nous avait permis de nous aller reposer après le dîner; mais il n'entendait pas perdre les apprêts d'un magnifique souper. Colombe lisait dans mes yeux. « Mon » bon ami, me dit-elle à l'oreille, veux- » tu que je marque un empressement, » qui donnerait de moi la plus mau- » vaise opinion? Possède-toi, mon cher

» Antoine. Si nous n'avions pu nous » marier que demain... — Oh, je ne » sais rien supposer. — Je t'en prie, je » t'en conjure. » Je m'efforçai de sourire, et je crois que je fis la grimace.

Les dames rentrèrent, en folâtrant, en sautillant, elles étaient au comble de la joie. Une mode créée à Limoges ! La boutique du marchand de soieries était vide; Marion était devenue un personnage de la plus haute importance. Elle avait rassemblé sous ses ordres, toutes les couturières de la ville. Le surlendemain, les premières draperies à la Colombe devaient paraître dans les rues de Limoges.

« Je vous engage, Mesdames, à re» commander à Marion de ne donner, » à ses ouvrières, ni vin chaud, ni eau » miellée. » On me demanda, avec empressement, ce que cela signifiait. Je

racontai les accidens de la nuit précédente, et je les racontai assez gaiement. On voit que je me résignais. Il le fallait bien : Colombe le voulait ainsi. Un regard, lancé à la dérobée, me témoigna sa satisfaction et son amour.

On rit, on rit beaucoup. Je finis par faire comme les autres : j'ai déjà remarqué que la gaieté se communique. On ne laissa échapper, ni l'occasion de nous adresser quelque chose de flatteur, ni celle de dire un bon mot; on trouve, par fois, en province quelques gens d'esprit.

« Ah, mon Dieu, mon Dieu! neuf » heures sonnent à la cathédrale, dit la » baronne. Ah, Mesdames, quel libertinage! M. Dupont, veuillez faire appeler nos gens. »

Aussitôt vingt cusinières se rangèrent en file dans l'allée de la maison.

Chacune d'elles portait à la main une lanterne, dont jaillissait la lumière à travers un carreau de corne, à demi-grillé. On nous adressa un bonsoir plein d'affection, à travers laquelle perçait un sourire sardonique, et on disparut.

M. Dupont s'occupa à faire ranger sa salle-basse, et nous fûmes seuls enfin. Je saisis un flambeau; nous montâmes l'escalier en quatre sauts, et nous nous enfermâmes à double tour dans notre chambre, bien résolus à n'ouvrir à personne, fût-ce même à mon patron.

Je commençai à détacher cette multitude d'épingles. La précipitation, l'impatience ont leurs inconvéniens: je ne cessais de me piquer les doigts, et j'allais toujours. Colombe m'arrêta. « Mon cher ami, me dit-elle, nous » avons tenu une conduite bien répré-

» hensible. Pendant les huit jours que » nous avons passés ensemble, nous » n'avons pas élevé une seule fois nos » pensées vers le Ciel. C'est à cet oubli » coupable que nous devons les dis- » grâces, que nous n'avons cessé d'é- » prouver. Depuis que le saint évêque » de Limoges nous a unis, nous nous » sommes exclusivement livrés à l'a- » mour, et ton patron t'en punit : tu » as tous les doigts en sang. Tombons à » genoux, mon ami, et louons le Sei- » gneur. »

Il ne fallait qu'un mot pour me rappeler à la piété, solide et fervente, que j'avais sucée avec le lait de ma mère.

Nous chantâmes, à haute voix, un *Te Deum*, un *Te Deum* tout entier. *Bravo*, *bravo*, nous cria M. Dupont, par le trou de la serrure, quand nous cessâmes de chanter.

Je reconnus bientôt combien était sage le conseil que m'avait donné Colombe : mon patron m'inspira qu'il est désagréable d'avoir les mains enveloppées de linges une première nuit de mariage, et je déshabillai ma Colombe avec circonspection.

Il m'inspira encore que la chasteté veut qu'on tire un voile épais sur des délices... Je n'en parlerai pas.

Le matin, nous nous trouvâmes assez calmes pour nous raconter ce qui nous était arrivé depuis notre séparation. Je ne répéterai pas ce que j'ai déjà écrit.

Colombe m'apprit qu'elle avait failli mourir de douleur, quand on m'arracha de la grille, à mon premier voyage de Limoges; qu'elle avait demandé son époux à grands cris; qu'elle avait protesté contre des voeux qui

étaient rompus, puisque je vivais encore; enfin qu'on n'avait pu modérer ses transports, qu'en parlant à sa conscience.

La supérieure lui représenta que son mariage de Benon était nul, et qu'ainsi elle avait pu contracter un engagement indissoluble avec le Ciel; qu'elle avait passé huit jours avec moi dans un état de concubinage, et qu'elle devait expier cet énorme péché, en sanctifiant le reste de sa vie. Toujours digne de son nom, Colombe s'était soumise.

Nous retombâmes dans un nouvel embarras. Nous avions vingt aunes d'une riche étoffe; mais je ne possédais pas les talens de Marion. Il fallait se lever, cependant, pour éviter le scandale et les caquets. Colombe fut trop heureuse de retrouver cette pe-

tite robe de voyage, que j'avais jugée indigne d'elle.

Je descendis. M. Dupont voulut m'adresser les quolibets d'usage : j'étais déjà dans la rue, j'entrai partout, et partout je demandai des couturières ; elles étaient rassemblées chez la baronne de Polainville. Là, sous les ordres de Marion, elles faisaient des robes à la Colombe, pour les dames les plus distinguées de la ville. On se tire de tout avec de l'imagination et de l'argent. Je retournai chez Ambroise; je fis mettre mes mules à ma voiture, et je les poussai ventre à terre jusqu'à Saint-Junien. J'y fis une levée de couturières, et je les ramenai du même train à Limoges. Je les établis chez Ambroise, pour ne pas abuser de la complaisance de M. Dupont. Les mesures prises, elles me déclarèrent qu'elles

n'avaient jamais drapé de statues, et qu'il fallait que madame se contentât d'être habillée comme les femmes de la cour. Nous bornâmes là notre ambition.

Je n'avais rien pris de la journée, et je devais à plusieurs causes un appétit dévorant. M. Dupont s'empressa de le satisfaire. Il était dix heures, et je devais dîner chez monseigneur à midi. Le besoin du moment l'emporta sur cette considération. Je passai avec Colombe les momens dont je pouvais disposer, et je me présentai à l'évêché, plus disposé à causer qu'à me mettre à table. Je ne pouvais me dispenser de m'y asseoir, et je satisfis à tout ce qu'exigeaient de moi les bienséances. Je feignis de manger. J'écoutais, et j'observais tout.

Au nombre des convives étaient

M. Dumoutier, receveur des revenus de l'évêché, et sa femme, jeune, brune, vive et agaçante. Monseigneur s'était placé entre elle et moi, et au bout d'un quart-d'heure j'étais au courant.

Certain auteur a écrit : Quand une intrigue commence à se lier, l'amant se trahit par des empressemens indiscrets; la dame, encore maîtresse d'elle-même, affecte une réserve qu'elle croit propre à éloigner le soupçon. Quand elle s'est rendue, la crainte de perdre son amant la porte sans cesse à de petites démarches inconsidérées, qui ne frappent pas ceux qui ne sont pas intéressés à bien voir, mais qui n'échappent jamais à l'observateur. L'amant, qui n'a plus rien à espérer, et à qui la vanité persuade qu'on ne peut lui être infidèle, devient impénétrable à son tour.

D'après cette donnée générale, je jugeai que le révérendissime et madame Dumoutier étaient au mieux. Cependant, je confesse, avec humilité, que je ne dûs pas cette découverte uniquement à ma pénétration. Cette phrase de la lettre du duc de Guise : *si vous aimez le plaisir*, *etc.*, en fut la cause première.

Quand on quitta la table, monseigneur me fit entrer dans son cabinet. Il m'y répéta les questions qu'il m'avait faites la veille de mon mariage, et auxquelles j'avais répondu en courant aux vêpres, chez les Augustines.

Je lui racontai tout ce que Poussanville m'avait appris, à Argenton, des affaires politiques, et je m'en attribuai tout l'honneur : ce mensonge-là était innocent, et peu d'hommes se fussent autrement conduits, en pareille cir-

constance. Monseigneur me marqua une vive satisfaction, et il s'écria pour la seconde fois, que le duc de Guise m'avait bien jugé.

Nous en étions là, quand on annonça à monseigneur un courrier qui lui était expédié de Paris. Il envoya prendre ses dépêches, et les lut avec la plus grande attention. « La Tour, » tout ce que vous m'avez dit est de la » plus exacte vérité. En voici les con» séquences :

« Châtillon, fils de Coligny, est » campé dans les Cévennes, d'où au» cune puissance ne peut le chasser; » Lesdiguières et ses huguenots se sont » rendus maîtres des Alpes, depuis » Briançon jusqu'à Grenoble; Condé » a surpris La Fère en Picardie; le roi » de Navarre a enlevé Cahors, après » s'être battu, en désespéré, pendant

» trois jours, dans les rues de cette » ville. Nous y avons perdu nos plus » braves soldats, entr'autres le général » Poussanville..... Que vois-je? des » larmes! Apprenez, Monsieur, qu'un » capitaine ne doit pas pleurer un gé- » néral mort, et qu'il doit se livrer à la » noble ambition de marcher sur ses » traces.

» Vous voyez que la cause de Dieu » est en danger, » l'hypocrite! « et que » vos services sont plus nécessaires que » jamais. Voici ce que me mande le duc » de Guise.

« Un nouveau parti se forme ici dans l'ombre et le silence. Il n'est pas dans mes intérêts, puisque ses chefs ne s'a-dressent pas à moi. Je veux les con-naître. Il me faut, pour cela, un homme qui puisse s'introduire dans de bonnes maisons, et qui ne soit pas d'un

rang assez élevé pour paraître suspect au peuple, quand il se mêlera avec lui. La Tour tient au genre mixte qui convient à mes vues, et je lui crois de l'adresse. Faites-le partir à l'instant, et qu'il se rende à Paris, à marches forcées. »

« Vous voyez, Monsieur, quelle est » la confiance qu'a en vous le duc de » Guise. Je doute fort que vous puissiez » la justifier; mais vous devez tout » tenter pour y parvenir. — Et pour- » quoi, Monseigneur, ne la justifierai- » je pas? — Je vous crois plus emporté » qu'adroit. — Je suis l'un et l'autre, » selon les circonstances. — Vous avez » de la vanité, jeune homme. — Mon- » seigneur, chacun a la sienne. — Dé- » couvrir des chefs de parti, inté- » ressés à se cacher, puisqu'ils ne se » mettent pas en évidence, est une

» tâche qui me paraît au-dessus de vos
» forces. — J'ai découvert ici, dans
» votre palais, des choses qu'on y croit
» très-secrètes, et il ne m'a fallu, pour
» cela, qu'un mot, un mouvement,
» un regard. — Expliquez-vous, Mon-
» sieur, je vous l'ordonne. — Un pied
» mignon, qui en cherche un autre, et
» qui foule maladroitement la pate
» d'un chien, qui est sous la table; des
» mains qui se rencontrent, à chaque
» instant, en prenant le pain, le cou-
» teau, la fourchette; un verre à demi-
» plein, changé, comme par inadver-
» tance; des regards furtifs, et qui n'en
» ont que plus d'expression..... — En
» voilà assez, en voilà assez. Il sied bien
» à un ver de terre d'épier la con-
» duite des grands. — Le ver de terre
» n'a pas tout dit encore, et ne craint
» personne : on ne lui enlèvera plus

» l'objet de ses vœux les plus chers. —
» Non ; mais on le dénoncera au duc de
» Guise. — Il sait qui il dénoncera à
» M. Dumoutier. »

Un silence de quelques minutes suivit cette explication. Le révérendissime approcha son siége du mien, et me prit la main. « Mon cher ami, vous
» partirez dans une heure, n'est-il pas
» vrai ? — Je ne partirai que dans trois
» jours. — Je vous en prie. — Prière
» inutile. — Tout homme est faible,
» vous le savez.... — Et une indiscré-
» tion compromettrait singulièrement
» deux êtres, qui couvrent leur faiblesse
» du manteau de l'hypocrisie. Je me
» tairai, soyez tranquille. » Encore un moment de silence.

« — Au reste, vous ne pourriez donner
» aucune preuve de ce que vous avan-
» ceriez, et vous avez passé pour être

» fou à Limoges. — Et ce papier, qu'on » a cru dans la main de celui à qui il » était destiné, que j'ai vu tomber, et » que j'ai ramassé en me levant de » table? — Vous me faites frémir. Ren» dez-le-moi. — C'est alors que vous » auriez raison de me croire un mala» droit. Engagez la dame à ne plus » écrire : elle a tant d'occasions d'expri» mer, verbalement, ses petits mouve» mens de jalousie! — Rendez-moi ce » papier, je vous en prie, je vous en » conjure. — Je vous promets, par » saint Antoine, de n'en faire aucun » usage, si vous ne m'y forcez, et je » vous crois trop prudent pour vous permettre un éclat. Cependant, je » garderai le papier ; il me répondra de » vous. »

Qu'un fourbe est bas, quand il est démasqué! Mellac s'épuisa en protes-

tations affectueuses, en promesses, en supplications à l'égard du dangereux billet. Il était presque à mes pieds. Je le quittai, bien vengé du mal qu'il m'avait fait à mon premier voyage à Limoges.

Je ne fus pas plutôt dans la rue, que je me rappelai ces paroles admirables : Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Pourquoi les réflexions sages et utiles ne se présentent-elles que lorsque nous avons satisfait nos passions?

Pourquoi, me dis-je, ne donne-t-on pas des évêchés à ce curé de Benon, si simple dans ses mœurs et dans sa conduite; à celui de Saurigny, dont le zèle charitable s'étend sur tout ce qui l'entoure? c'est que l'intrigue fait tout, et qu'elle repousse ceux qui n'ont en leur faveur que des vertus obscures.

Ce sont cependant celles que prescrit l'Évangile.

On pense bien que je ne résistai pas long-temps au désir de lire ce terrible billet. Je vis, avec une grande satisfaction, que j'en avais deviné le contenu en masse. Encore un mouvement d'orgueil! oh, l'homme, toujours l'homme!

Madame Dumoutier se plaignait, longuement et amèrement, de trois visites rendues dans le courant de la semaine dernière, à une dame qu'elle ne nommait pas, mais qu'elle désignait de manière à ce que je crusse reconnaître la baronne de Polainville. Elle finissait en disant que les momens où on pouvait se rencontrer étaient rares, et trop précieux, pour les passer en explications. Elle n'avait pas signé; mais j'étais certain qu'elle n'avait pas pris de secrétaire, et quelle arme pour moi, que

cette écriture, si des circonstances imprévues me contraignaient à m'en servir !

Je me sentais humilié d'être au service de ces fripons-là, car enfin le duc de Guise ne valait pas mieux que son évêque. Mais je leur devais Colombe, et un bienfait ne peut cesser d'en être un, quel que soit le caractère de ceux à qui on le doit. D'ailleurs, pensais-je, il se forme à Paris une faction dont les chefs ne sont pas du parti des Guise ; ils sont nécessairement de celui du roi. Les découvrir, c'est me conduire en homme reconnaissant à l'égard du duc; les encourager, me joindre à eux, c'est remplir les devoirs d'un sujet fidèle. J'irai à Paris.

Quelle machine inexplicable que l'homme! j'étais royaliste par inclination, et par principes religieux; l'a-

mour m'avait tourné tout entier du côté du duc de Guise. La lecture de la lettre dont il m'avait chargé pour Mellac, m'avait plus qu'indisposé contre lui, et je revenais à mes premiers sentimens pour le roi! Je ne pouvais m'empêcher de me comparer à une girouette, que je voyais tourner, à tout vent, sur le faîte d'une maison qui était devant moi.

J'entrai chez Ambroise. Mes couturières travaillaient avec activité, et elles avaient de l'intelligence : elles variaient les ornemens de chaque robe. Elles n'avaient que ce moyen-là pour qu'on reconnût qu'il en existait plusieurs. Je rentrai tard chez M. Dupont. Colombe et le bonheur m'y attendaient.

Je n'avais rien à faire de toute la journée suivante; je la consacrai à l'a-

mour. Le surlendemain devait faire époque dans les fastes de Limoges. La baronne de Polainville avait arrangé, pour elle, et les dames de sa connaissance, une marche triomphale, par les rues et les promenades de la ville. Les vêtemens à la Colombe allaient éblouir les Limousins stupéfaits.

Il était onze heures, et rien ne paraissait encore. Les amateurs prévenus garnissaient, depuis huit heures du matin, les magnifiques allées de la promenade publique. La patience a ses bornes, et déjà des murmures, très-peu galans, se faisaient entendre.

Hélas, bien des hommes n'ont fait qu'un chef-d'oeuvre en leur vie, et le reste de leurs œuvres s'est perdu dans l'obscurité des siècles. Ainsi, Marion avait eu, en drapant Colombe, des inspirations sublimes, qui ne devaient

plus se reproduire. Bientôt un bruit se répandit dans la ville, et la suite le confirma. Ces dames avaient trouvé qu'elles ressemblaient à des fagots, et elles n'avaient pû se regarder sans rire. Elles résolurent de garder les arrêts pendant deux jours, pour échapper aux quolibets; la pauvre Marion fut complètement disgrâciée, et alla cacher sa honte, on ne sut où, semblable à ces auteurs tombés, qui, dit-on, se dérobent à tous les regards.

La garde-robe de Colombe était terminée. Rien ne nous retenait plus à Limoges. Je payai mes ouvrières; Ambroise, qui avait cessé de voir en moi un père du désert, reçut sans difficulté la gratification que je lui offris, et que je lui devais à tant de titres. Nous montâmes en voiture, comblés des bontés de M. Dupont, et lui des témoignages

de la plus sincère reconnaissance.

Nous n'avions encore parlé que de notre amour, et de ce qui y tenait directement. Que de choses nous avions à nous dire! J'adressai les regrets les plus vifs à la mémoire de Poussanville; Colombe, qui l'avait connu, le pleura avec moi. Il vivrait encore, disions-nous, si l'égoïsme ne l'eût pas détaché de M. de Biron, son bienfaiteur : il n'est pas de faute qui ne porte sa peine. Je pensai ensuite à ce bon et fidèle André, que j'avais oublié depuis trop long-temps. Je le dépeignis à Colombe, sans flatter son portrait, et cependant je fis naître, dans le meilleur des cœurs, le désir de connaître son histoire.

Nous entrions à Saint-Junien, et je m'étais déjà apperçu qu'il est fort désagréable de conduire une voiture, quand on est assis à côté de la plus jolie et de

la plus aimée des femmes. Je ne voulus pas abuser de la générosité du bon bourgeois, qui nous avait reçus, André et moi, à mon premier voyage de Limoges. D'ailleurs, je ne comptais pas m'arrêter à Saint-Junien : c'eût été perdre une grande partie de la journée. Je me bornai à prier le brave homme de nous en trouver un, qui voulût nous conduire jusqu'à Arpajon.

Les questions commencèrent, dès qu'il apperçut Colombe dans le fond de la voiture. «Est-ce là cette dame, dont » la perte vous a si vivement affligé? est-» ce celle que vous avez tant cherchée, » pour qui vous avez bravé tant de fa-» tigues, et même de dangers! » Colombe lui répondit en me donnant un baiser d'amour et de reconnaissance. «Oh! Monsieur, qu'elle mérite bien

» tout ce que vous avez fait pour » elle ! »

Un bon paysan monta sur une de nos mules, et nous partîmes. Je racontai à Colombe l'histoire d'André. Elle est longue ; de temps en temps, je m'arrêtais, et... « Mon cher Antoine, » la décence est une qualité nécessaire » à une jeune femme ; quelle opinion » veux-tu donner de moi à cet homme ? » J'allais tirer les rideaux du devant de la voiture.... « Laissez cela, Monsieur, » j'aime le grand air. » Il fallut que je cédasse ; mais je me promis bien de me débarrasser promptement d'un témoin incommode. Je reprendrai les rênes. Un peu plus de peine ; mais aussi plus de bonheur.

J'appris à Colombe qu'elle était l'épouse d'un capitaine ; qu'elle avait un joli fief auprès d'Arpajon, et qu'ainsi

elle était femme de condition. « Ah !
» me dit-elle, soyons toujours toi An-
» toine, et moi Colombe. »

Le jour baissait ; il fallut arrêter à un mauvais cabaret de village. « Tu seras » mal, dis-je à Colombe, et j'en suis » affligé. — Ne serai-je pas partout, » avec toi, sur un lit de roses? »

Le lendemain matin je congédiai notre cocher, et je repris les rênes. Combien elle me donna lieu de m'en féliciter !

On jouit de la rosée bienfaisante, qui anime, qui vivifie tout; on ne se demande pas d'où elle vient. J'avais une femme charmante, et je ne la connaissais pas encore. Tout à l'amour, à ses plaisirs, à ses traverses, je n'avais vu, je n'avais pu voir que Colombe.

Elle avait déclaré au curé de Benon qu'elle était orpheline; mais qu'avaient

été ses parens ? voilà ce que je désirais savoir, et ce que je craignais de lui demander : il est cruel de faire rougir ce qu'on aime. Cependant... « Qu'as-tu, » mon Antoine ? tu me parais rêveur ? » Je ne pouvais mentir à Colombe, et je lui fis part des idées qui m'occupaient. Elle sourit. « Mon histoire n'est » pas longue. Je suis née au bourg de » Biron, sous les murs du château. Ton » père était chirurgien ; le mien était » médecin. Je ne me souviens pas de » l'avoir vu, et je n'avais que trois ans, » quand je perdis ma mère. Je n'avais » rien au monde; madame la maréchale » eut pitié de moi. Elle m'éleva, et je » n'avais jamais eu à me plaindre d'elle, » quand elle nous chassa à la Rochelle. » Tu sais le reste, mon Antoine.

» — N'oublie pas, mon ange, que » tu es madame de la Tour. — Ah !

» laisse-moi continuer à t'appeler An-
» toine! c'est sous ce nom-là que j'ai
» eu le bonheur de te connaître. »

Elle avait raison : partout nous trouvions un lit de roses, une chaumière et du pain, voilà tout ce qu'il nous fallait.

Nous apprîmes à Vierzon que la guerre se faisait avec activité. Le maréchal de Biron était entré en Guienne, avec une armée que le roi avait levée, on ne savait trop par quels moyens. Il avait arrêté, dans ses succès, l'émissaire du Démon, ce dangereux roi de Navarre. Le maréchal de Matignon venait de reprendre la Fère sur les huguenots, qui avaient défendu cette ville avec une opiniâtreté infernale. Nous priâmes mon patron de faire triompher partout les catholiques.

La guerre pouvait s'allumer sur tous les points de la France, et nous nous

félicitâmes d'approcher de Paris. Cette ville n'avait été encore le théâtre d'aucun trouble sérieux. Le duc de Guise, que je n'estimais pas, que je n'aimais pas, y était le maître, et donnerait à Colombe un asile sûr, si les circonstances l'exigeaient : il avait besoin de moi. Cette réflexion me fit abandonner le parti du roi, et je me dévouai, de nouveau, au duc de Guise.

On pense bien que je ne passai pas à Étampes, sans m'occuper de ma mère. Le procureur du roi Vernier n'y était plus. Il m'avait trompé en me disant que ma bonne Madeleine était transférée à Paris. Quel avait pu être son motif? Il était remplacé par un homme, qui ne connaissait que le pape, le clergé et les moines, sentimens très-louables, sans doute, mais qui pouvaient influer cruellement sur le sort de ma mère. J'appris que ce magistrat ne se permet-

tait de rigueurs salutaires que lorsqu'elles étaient indispensables. Il distinguait, il recommandait aux puissances ces prédicateurs zélés, qui soufflaient dans tous les cœurs la haine contre les huguenots. Mais les franciscains m'avaient rendu mon bien; il n'était pas possible de revenir là-dessus. Pourquoi tourmenter celle qui, dans cette affaire, n'avait été qu'un instrument à peu près passif? on lui rendait la vie assez douce, et on me permit de la voir sans aucune difficulté.

Je lui présentai Colombe. Elle frémit, en voyant, avec son fils, une femme de dix-huit ans, jolie comme tous les chérubins ensemble, et dont les yeux exprimaient la plus vive tendresse. Elle sourit, quand elle sut que Colombe était la fille d'un médecin, et que nous étions unis par le nœud le plus légitime

et le plus respectable. « Je n'avais
» qu'un enfant, nous dit-elle; mainte-
» nant j'en ai deux. J'aimerai ma fille
» avec la plus vive tendresse, et celle
» que j'ai vouée à mon Antoine n'en
» sera pas affaiblie. Le cœur d'une
» mère ressemble à une bougie, qui
» répand sa lumière sur ce qui l'en-
» toure, sans rien perdre de son inten-
» sité. »

Elle nous félicita sur l'état actuel de notre fortune. Elle nous conseilla de la sanctifier, en la partageant avec les pauvres. Elle nous fit une exhortation touchante sur les devoirs du mariage, et sur le genre d'éducation qu'il conviendrait de donner à nos enfans. « Qu'elle soit toute catholique, nous
» dit-elle; on est assez savant quand on
» combat l'hérésie, et qu'on contribue
» à l'extirper. » Cette visite se termina

par des caresses aussi tendres, que nous le permit la grille qui nous séparait.

Nous approchions du terme de notre voyage, et Colombe allait jouir de toutes les commodités de la vie. Déjà je distinguais le clocher d'Arpajon, et je piquai mes mules. Claire était sur le seuil de notre porte, et elle poussa un cri de joie, en me reconnaissant. Elle fit à Colombe une révérence, qui n'était pas sans quelque grâce; elle lui présenta une main, probablement un peu dure.... Ma charmante petite femme était déjà dans la maison. Je sautai à terre, et j'admirai de nouveau l'ordre et la propreté qui régnaient partout.

« Te voilà chez toi, mon ange, dis-
» je à Colombe en l'embrassant. Tu ne
» craindras plus les fatigues d'un long

» voyage, et les dangers auxquels on y
» est sans cesse exposé.

» Claire, où est mon ami André? » Claire n'était plus là. Je mis la tête à une croisée, et je la vis trottant du côté de la tour. Bientôt, je reconnus André, qui la laissait loin derrière lui, quoique ce ne fût pas l'heure où les ouvriers ont l'habitude de se livrer au repos.

Je revis ce bon André avec un extrême plaisir, et je le pressai longtemps dans mes bras. Il salua Colombe avec des marques de déférence, qu'elle méritait sans doute, et qui nous flattèrent tous deux. Je lus dans ses yeux que mon ami serait le sien.

Pendant que Claire s'occupait des besoins des voyageurs, André me gronda, mais très-sérieusement. D'après son calcul je devais être de retour

depuis quatre jours, et, d'heure en heure, ses inquiétudes augmentaient. Claire était en vedette sur la porte, autant que le lui permettaient les soins du ménage, et devait l'aller avertir, quand nous paraîtrions. On a vu avec quel zèle elle avait rempli sa mission.

Colombe prit la parole, et raconta ce qui nous était arrivé, avec cette naïveté, cette candeur inséparables de sa manière d'être et de sentir. Ce genre était nouveau pour André, et il en sentait tout le charme. Claire, assise dans un coin de la salle, ne perdait pas un mot. Je vis plusieurs fois ses mains s'approcher ; elle avait envie d'applaudir. Le respect la retint. « Ah, » mon Dieu, s'écria-t-elle lorsque Co- » lombe eut cessé de parler, mon rôti » brûle, » et elle disparut.

C'était une oie, la quatrième qu'elle

avait mise à la broche, depuis le jour où André nous avait attendus. Mon fermier Thomas avait eu le double plaisir d'en recevoir le prix, et de manger les trois premières, avec sa femme et ses marmots. Celle-ci parut sur la table, accompagnée d'un pâté, dont l'intérieur venait aussi de mon fief, et que séparait une soupe, digne d'être présentée à des connaisseurs.

Thomas avait été conduire notre voiture et nos mules à son écurie. Il entra, avec Catherine. Tous deux avaient pris leurs habits du dimanche; ils avaient chacun un bouquet gros comme un balai, et ils l'offrirent à madame de la Tour, en lui adressant un compliment, auquel elle ne comprit rien, ni eux non plus.

« Mon excellent ami, me dit Co-
» lombe, ce jour est un jour de fête.

» Elle serait incomplète, si ces braves » gens ne la partageaient pas. » J'étais fier, mais toujours empressé de complaire à Colombe. Je pris Catherine et Claire par la main, et je me plaçai entre elles deux.

Dubois, mon maître maçon, survint. Il voulait aussi me féliciter sur le succès de mon voyage. Colombe fit, pour lui et André, ce que je venais de faire pour Catherine et Claire. La joie brillait dans tous les yeux. Oh! pensai-je, qu'il est facile aux grands de se faire aimer! Ils n'ont qu'à le vouloir. Pourquoi ne le veulent-ils pas?

Je n'avais pas encore fait de dîner aussi gai, et je remarquai que nos inférieurs ne cherchent à s'élever que lorsque nous avons la ridicule prétention de vouloir les abaisser. Chacun se tint à sa place, et je n'entendis pas un mot

que la plus rigoureuse décence ne pût avouer.

André n'oubliait rien. Claire nous servit l'eau-de-vie brûlée : c'est le dessert des grands seigneurs. La gaîté augmenta, et Dubois nous chanta, sans en être prié, des couplets que depuis vingt ans il faisait entendre à toutes les noces où il était invité. André termina la fête par un épithalame, plein de verve et de goût.

Il voulait m'entretenir de ses travaux. Je le priai de remettre les affaires sérieuses au lendemain.

Qu'on est bien chez soi, indépendant, aimant, aimé ! Quelle fatalité porte les hommes à aller chercher au loin le bonheur qui est là, auprès d'eux? Je n'entrevoyais, dans l'avenir, que des jours heureux ; ils m'appartenaient, et une inquiétude vague me poussait à

Paris, chez le duc de Guise, dont je n'avais pas besoin. Colombe sommeillait encore; je la regardai, et tout disparut devant elle.

Claire vint frapper doucement à la porte de notre chambre. André nous attendait en bas avec la voiture. Il voulait conduire madame à son domaine, et me rendre compte, en chemin, de ce qu'il avait fait. On sait comment on éveille une femme qu'on adore. Je descendis, pendant que Colombe s'habillait.

André me mit au courant des moindres circonstances. Il attachait beaucoup d'importance à ce qu'il avait fait, et il avait raison. En s'occupant uniquement de mes intérêts, il avait développé une rare intelligence, et mon approbation devait être le prix de ses travaux. Je l'écoutai avec la plus gran-

de attention : il m'était beaucoup plus facile d'être attentif le matin que le soir. Je lui donnai les éloges qu'il attendait, et dont il était digne.

Nous montâmes en voiture. André nous conta qu'il avait vendu pour trois mille livres de fer et de plomb : on aurait pu avoir l'idée de les convertir en mousquets et en balles au nom du roi, ou en celui du duc de Guise. De grands noms imposent toujours au vulgaire. et couvrent souvent la rapine et le meurtre. André philosophait en dirigeant nos ouvriers.

Nous arrivâmes à la tour. Je fixai Colombe, et je surpris sur ses lèvres un sourire de satisfaction. Elle voyait, sur une hauteur, une jolie et spacieuse maison, qui s'élevait comme par enchantement ; la ferme, solidement rebâtie, à une distance convenable ; un

étang creusé au milieu d'un jardin qui déjà était tracé ; des allées, sinueuses et larges, ouvertes dans le bois ; le ruisseau qui sortait de l'étang pour aller se perdre dans un bosquet, qui promettait d'être délicieux, au retour du printemps. Le bras de Colombe était passé sous le mien ; je tenais sa main, je la caressais ; nos yeux se rencontraient à chaque objet nouveau qui se présentait à nous. J'interrogeais les siens ; ils répondaient amour et reconnaissance. « Ah, lui dis-je, tu ne me dois rien, » faire ton bonheur, c'est assurer le » mien. »

Maîtres, amis, ouvriers s'éloignèrent à l'heure du déjeûner. Le nôtre nous attendait à la maison. Là, je parlai de la nécessité de me rendre à Paris, et Colombe pleura ; de ma ferme volonté de ne me mêler de rien quand j'aurais

terminé l'affaire qui m'y appelait, et Colombe sourit.

Après le déjeûner, j'accompagnai André à la tour. Il voyait tout de sang-froid, et j'étais bien aise de le consulter sur la démarche que j'allais faire. « Je suis bien loin, me dit-il, de » partager l'admiration aveugle de cer» taines gens pour ce duc de Guise. On » le croit un grand homme; ses con» tinuelles irrésolutions prouvent qu'il » manque d'énergie, en beaucoup de » circonstances, et cette qualité est la » première que doit posséder un usur» pateur. »

« Il affecte de contredire le roi et de » le braver publiquement. Cette con» duite peut satisfaire sa vanité, et ne » le conduit à rien : elle le perdrait au » contraire, si Henri III n'était le plus » nul des hommes. Il est difficile de pré-

» voir le dénouement d'un drame qui
» dure depuis si long-temps; mais quel
» qu'il soit, il doit être très-dangereux,
» pour un particulier, de se faire un
» ennemi du duc de Guise. Je vous
» conseille de suivre votre projet. »

Nous parlâmes ensuite de cette faction nouvelle qui se formait dans Paris. André convint avec moi qu'elle devait être opposée au duc de Guise, puisque ce prince n'en connaissait pas les chefs. Il nous parut plus que douteux que ce parti fût dans les intérêts du roi. Il faut de l'or pour remuer le peuple, ou lui inspirer cet enthousiasme, qui le soumet aveuglément à ceux qui le dirigent. Or, le roi n'a pas d'argent, et il est méprisé. Quelle influence peut-il exercer par sa naissance, ou ses qualités personnelles? Quel est-il enfin? Le rebut de tous les partis. Qui donc pos-

sède des trésors dans Paris, et veut les sacrifier à son ambition? Toute la question était là; mais nous ne pûmes la résoudre.

Le duc de Guise devait m'attendre depuis plusieurs jours, et on ne l'indisposait pas impunément. Colombe me comblait de caresses, quand je parlais de monter à cheval, et je m'oubliais auprès d'elle. André entreprit de lui persuader que la continuité de notre bonheur tenait à l'exécution des ordres que j'avais reçus à Limoges. Ses raisonnemens étaient forts et serrés; mais l'amour ne sait bien entendre que ce qui le flatte. Colombe résista, pleura, pria, supplia. Pouvais-je lui résister?

Le reste de la journée s'écoula dans des scènes d'enchantement : on aime plus fortement encore, quand on se quitte pour la première fois.

CHAPITRE VII.

Faction des Seize. Second voyage à Paris.

Je dormis peu, et à la pointe du jour, je sortis du lit conjugal. Je m'habillai dans le plus grand silence, et à chaque instant mes yeux caressaient le doux objet, que le sommeil semblait embellir encore. Je brûlais de lui donner le baiser d'adieu : je l'aurais éveillée, et je ne serais pas parti. Je m'arrachai de cette chambre, temple de l'amour

heureux, où Colombe allait se trouver seule.

La porte de la rue était fermée, et j'entrai dans le cabinet de Claire, pour y prendre la clef. Elle n'était pas chez elle. André m'avait fait observer qu'une jolie figure récrée toujours la vue, ne coûte pas plus qu'une autre, et qu'il n'avait pas de Colombe. Il ne me fut pas difficile de deviner où je trouverais Claire; mais il est des choses qu'il faut avoir l'air de ne pas voir, lorsqu'elles ne nuisent à personne. La charité, d'ailleurs, nous ordonne d'éviter le scandale, et de laisser porter à chacun le poids de ses péchés. Eussais-je pensé ainsi, si le pécheur eût été tout autre qu'André? J'en doute un peu.

Comment faire?... Hé, sortir par une fenêtre du rez-de-chaussée.... Mais sera-t-il présumable que j'aie pris ce

parti, avant que d'avoir voulu me procurer la clef de la porte? J'appelai André, de la salle à manger, au risque d'éveiller Colombe. Le pis-aller était de passer encore cette journée auprès d'elle, et je m'y serais facilement résigné. On dort peu pendant la nuit qui précède une séparation, et l'heure du repos avait sonné pour ma Colombe. Elle n'entendit rien.

André ne se fit pas long-temps attendre. Il descendit à demi habillé. Je lui dis que je n'avais pas voulu partir sans lui dire adieu, et je le priai de m'ouvrir la porte. Il alla prendre la clef, chez lui, chez elle, n'importe, et je fus à la tour faire seller mon cheval.

Je m'arrêtai devant notre maison d'Arpajon. Rien n'était ouvert encore. Je fus tenté, vingt fois, de descendre, et de frapper à la porte. J'eus le bon

esprit de sentir que plutôt je partirais, plutôt je serais de retour. J'envoyai à Colombe un dernier baiser, et je piquai mon cheval, en m'écriant, comme César lorsqu'il passa le Rubicon: Le sort en est jeté.

J'allai loger chez Mortier, rue Saint-Antoine. Je m'étais trouvé bien chez lui, et je contracte facilement des habitudes.

Je suis très-communicatif, et c'est souvent un défaut. Il me fut utile dans cette circonstance. En m'habillant, je parlais à Mortier du parti qui se formait dans Paris. Il ne savait rien; mais il était partisan du duc de Guise, sans trop savoir pourquoi. Il n'avait que du bon sens, et quelquefois on fait plus avec cela qu'avec tout l'esprit des membres de la pléïade française.

« Je vais vous parler contre mes in-

» térêts, me dit-il; mais je m'estimerais » heureux d'être indirectement utile au » duc de Guise. Remontez à cheval. et » allez descendre au coin de la rue de » la Mortellerie, vis-à-vis Saint-Gervais. » Vous y trouverez un très-bon cabaret, » tenu par un nommé Sanchez, vieil » Espagnol, qui s'est établi là depuis » peu de temps. On assure que sa » maison est ouverte toute la nuit, et » qu'il s'y tient des assemblées secrètes » et nombreuses. Or, les créatures du » duc de Guise se montrent à visage » découvert, et celles du roi ne sont » pas encore réduites à se cacher. On » soupçonne à Philippe II des vues di- » rectes sur la couronne de France. Il » est possible que son ambassadeur » trame quelque chose dans Paris, et » que Sanchez soit un de ses agens su- » balternes.»

André, avec toute sa finesse, et moi avec ma pénétration, nous n'eussions pas été frappés en un mois de ce trait de lumière. Je payai Mortier généreusement; je cherchai, et je trouvai l'enseigne du grand Saint-Laurent.

Sanchez me regarda, quelque temps, avec de grands yeux, qu'ombrageaient de longs sourcils blancs. Il me demanda enfin ce que je voulais. Je lui répondis que j'arrivais de province, et je lui demandai, à mon tour, si on avait des nouvelles de Madrid. Il me regarda plus attentivement encore. Il réfléchit, et me dit qu'il n'avait de correspondant, en Espagne, qu'un parent, qui demeurait à Séville. Je le priai de me loger; il me répondit qu'il vendait du vin, de l'eau-de-vie, et qu'il ne logeait personne. Je retournai chez Mortier, persuadé que la maison de Sanchez

était le théâtre d'une intrigue espagnole.

Je n'étais pas disposé du tout à partager, avec Mortier, les avantages de cette découverte, et c'est à lui seul que je la devais! mais si une éternité de gloire et de félicité doit être l'unique objet de tous nos vœux, il ne nous est pas expressément défendu de cueillir quelques fleurs, pendant notre passage dans cette vallée de misère.

Je ne dis à Mortier que des choses tout-à-fait insignifiantes, et je me rendis chez le duc de Guise. Il avait ordonné qu'on m'introduisît dès que je paraîtrais.

Il me reçut avec hauteur, et de l'air le plus mécontent: je m'y attendais. Il me demanda, d'un ton sévère, ce que j'avais fait depuis que j'avais quitté M. de Mellac. Je lui répondis que j'étais

à Paris depuis quatre jours, et que je n'avais pas voulu me présenter, sans avoir quelque chose de satisfaisant à lui annoncer. Je priai, mentalement, mon patron de me pardonner un mensonge, que ma position avait rendu indispensable.

Il ne faut rien faire à demi avec les grands : on perd leur confiance en hésitant, sur quelque sujet que ce soit; on la fixe avec de l'audace. Je ne balançai pas à assurer le duc, que le roi d'Espagne intriguait à Paris; que Mendoza, son ambassadeur, était son agent principal, et le vieux Sanchez un intermédiaire entre l'ambassadeur et les factieux de classes inférieures. Je ne m'exposais pas en nommant Mendoza : il fallait bien qu'il jouât le premier rôle dans cette affaire.

A mesure que je parlais, la figure

du duc reprenait l'expression de la bienveillance, qui lui faisait tant de créatures, et qu'il croyait propre à m'encourager. Il avait écrit à Mellac que je serais l'instrument aveugle de ses volontés, et il n'avait plus une pensée qui m'échappât : je le tenais.

Je conclus, de plusieurs phrases assez obscures, qu'il avait chargé quelques seigneurs d'épier les démarches de Mendoza, et qu'ils n'avaient rien découvert. Cela était tout simple: l'ambassadeur voulait paraître oisif; il donnait des dîners et des bals pendant le jour; ces Messieurs ne pouvaient passer la nuit dans son palais. et leur rang ne leur permettait pas de surveiller les portes extérieures.

Le duc termina un discours qu'il crut très-flatteur pour moi, en me marquant sa satisfaction, et en me re-

commandant de ne pas perdre de vue le cabaret de Sanchez.

J'avais assez fait pour que le duc crût à mon activité, et je pouvais lui dire, plus tard, que je n'avais rien découvert. Cet aveu eût tout terminé entre nous. Il eût promptement oublié un jeune homme, qui ne lui était plus utile, et je n'attendais, je ne voulais rien de lui.

Je repassai devant la maison de Sanchez, et je n'y vis personne. Je n'étais pas disposé à perdre, sur le pavé de Paris, des nuits que je pouvais rendre délicieuses. Cependant j'étais Français. Il était certain que le roi n'aurait pas d'enfans, et Henri de Navarre, son héritier présomptif, était en horreur à tous les bons catholiques. Le duc de Guise était naturalisé Français, et, toutes réflexions faites, je crus ma

conscience engagée à lui donner les moyens de déjouer les projets d'un monarque étranger. Philippe II, ou sa fille Eugénie s'assoierait sur le trône de France ! Cette pensée me faisait frissonner ; mais Colombe était à Arpajon. Je remontai à cheval, et j'y retournai au galop.

Après les premiers épanchemens, je communiquai à André mes dernières réflexions sur le danger où était la France de subir le joug de l'Espagne. « Hé, Monsieur, me dit-il, que vous » importe tout cela? De quelque ma- » nière que les choses tournent, nous » aurons toujours un berger, et ce » berger-là aura des chiens pour nous » pincer les gras de jambes. Laissez » gronder le tonnerre; faites l'amour, » et vivez heureux. Il a raison, s'écria » Colombe! Par saint Antoine, je le

» crois, lui répondis-je, » et je ne pensai plus qu'à vivre, en homme opulent, auprès de ma charmante petite femme.

Le troisième jour, un homme se présenta chez nous. Il était porteur d'un billet qui ne contenait que ces mots : Que faites-vous à Arpajon? — Tremblez. Le porteur disparut.

André avait lu, avec moi, les dépêches dont le duc de Guise m'avait chargé pour Limoges. Nous reconnûmes son écriture. Comment, nous demandâmes-nous, a-t-il su que je vivais à Arpajon, étranger aux orages politiques?. Ah, il m'a chargé d'épier les habitués du cabaret de Sanchez, et un être obscur l'a été de suivre mes moindres démarches. Qui sait si un troisième n'a pas reçu l'ordre de s'assurer de la fidélité du second?

« Monsieur, me dit André, ce billet

» change tout-à-fait votre position. Il » ne suffit plus de renoncer aux faveurs » du duc de Guise ; il faut éviter la per- » sécution. Un torrent renverse tout » ce qui lui résiste ; il arrose l'ormeau » qui ombrage sa source. Retournez à » Paris. — Mais, André, les factieux » ne se rassemblent chez Sanchez que » la nuit, et qu'elles seront longues et » froides celles que je passerai à Paris ! » Colombe me serra dans ses bras, et couvrit mes joues de ses larmes.

« Madame, lui dit André, faire » quelques concessions, est souvent » l'unique moyen de ne pas tout perdre. » — Mon Antoine, Mortier peut-il » nous donner une chambre ? — Voici » la clef de la mienne. — Je la parta- » gerai avec toi. — Tu y seras gênée, » tu y manqueras de bien des choses. » — N'ai-je pas tout, quand je suis près

» de toi? Madame a raison, reprit André. L'amour trouve partout des autels. Partez ensemble ; Claire et moi » nous veillerons à vos intérêts. » Le coquin !

Mortier devina d'abord que la dame qui m'accompagnait, était cette Colombe dont je parlais seul, quand je ne trouvais personne qui voulût m'écouter. Je l'avais dépeinte à Mortier comme la plus belle des femmes, et il n'était pas possible qu'il se méprît.

Il joignit un cabinet à ma chambre ; il s'engagea à nous traiter comme des princes, et il attacha une de ses filles à Colombe.

Tout allait bien jusque-là ; mais je ne devais sortir que la nuit, et je n'étais ni infatigable, ni patient. Ma bien-aimée répondit à cette observation qu'elle se coucherait le matin. Elle se

prêta à tout, avec une résignation et une douceur angéliques.

Le duc de Guise ne voulait pas attendre, et je résolus de commencer mes courses le soir même. Colombe voulut que je me reposasse avant que d'entrer en campagne. J'étais toujours prêt à me rendre à cette invitation-là, depuis que je l'avais retrouvée, parce que tout nous était commun, fatigue, repos et plaisirs.

Ma mission était périlleuse. Sanchez m'avait vu et parlé, quelques jours auparavant. S'il s'apercevait que j'observasse sa maison, il pouvait me faire faire un mauvais parti. Je priai Mortier de me prêter un costume, qui pût me rendre méconnaissable. Je sortis à dix heures du soir, et j'entrai avec assurance au cabaret du grand Saint-Laurent. J'y demandai du vin.

On me servit dans une première pièce, où étaient quelques hommes qui me parurent être là, uniquement pour le plaisir de boire. Leur conversation était gaie, et roulait sur des objets indifférens. Mais, dans le fond, était une pièce, éclairée seulement par la faible lueur d'une lampe, et dont la porte s'ouvrait rarement. J'y remarquai cependant quelques personnages, qui paraissaient occupés d'affaires très-sérieuses. Il me parut que les bouteilles qu'ils avaient devant eux, ne leur avaient été apportées que pour leur servir de maintien.

« Vous ne buvez pas, me dit Sanchez. Mon vin est pourtant bon. Vous avez les yeux partout, et je n'aime pas cela. Qu'êtes-vous venu faire ici? — Boire au roi d'Espagne et à l'Infante, si quelqu'un veut trinquer

» avec moi. — Je suis votre homme. »

Il continua à me faire subir, le verre à la main, un interrogatoire, qui finit par m'embarrasser beaucoup. Il me demanda les motifs de l'intérêt que je portais au roi d'Espagne, et pourquoi j'avais préféré sa maison à une autre. Il fallait lui faire une histoire, et je n'y étais pas préparé. J'hésitai, je balbutiai....... Il frappa dans ses mains.

Trois des buveurs, qui étaient à côté de nous, se levèrent, en faisant des gestes, qui m'annoncèrent clairement leur dessein. J'étais sans armes; mais fort heureusement, je ne perdis pas la tête. Aussi prompt que mes assaillans, je leur jetai aux jambes quelques tables qui étaient autour de moi; je pris Sanchez par sa fraise, je le lançai sur ses sbires, et je sautai dans la rue.

Cette scène pouvait faire changer le lieu des réunions, et porter les factieux à prendre des mesures propres à déjouer les ruses des plus fins. Il fallait rétablir la confiance. Je courus chez Mortier, et je lui fis sa leçon. Il enviait la prospérité de Sanchez, et il suivit exactement mes instructions.

J'étais son porteur de marée, à qui un coup de pied de mulet, sur le crâne, avait dérangé le cerveau : j'étais destiné à passer pour fou, dans toutes les crises violentes auxquelles je m'exposais. Je conviens que le mérite de l'invention appartenait tout entier à André. Ma manie était d'entrer dans tous les cabarets, d'y demander du vin, et de ne pas le payer. Il est constant que Sanchez n'avait pas reçu la valeur de celui qu'il m'avait servi. Mortier, pour se débarrasser de moi, m'avait fait enfermer.

Je m'étais évadé vers le soir, et il m'avait cherché dans tous les cabarets du quartier.

Sanchez déclara qu'il m'avait vu ; qu'il paraissait que Mortier me considérait encore comme étant à son service, et que les maîtres, répondant civilement pour leurs domestiques, il voudrait bien payer le vin répandu, les bouteilles et les tables cassées. Mortier répondit que cela était trop juste ; il remit à Sanchez ce qu'il lui demanda, et il sortit en disant que s'il trouvait son homme, il le ferait serrer de si près qu'il ne lui échapperait plus.

La porte se ferma sur lui. Il s'en rapprocha quelques minutes après, et il écouta par le trou de la serrure. On remettait tout en ordre ; il entendit le son de quelques sacs qu'on changeait de place, et qui prouvaient que l'in-

demnité que lui avait demandée Sanchez n'était que de pure forme. Enfin personne ne sortit avant quatre heures du matin. On n'avait donc conçu aucun soupçon.

J'avais commencé cette entreprise, pour m'acquitter envers le duc de Guise, à qui je devais Colombe. J'avais failli à me faire assommer, et ce prince n'aurait eu aucun reproche à me faire, si je n'avais pas poussé les choses plus loin. Mais mon amour-propre était blessé: j'avais été contraint de fuir devant Sanchez, et quelques drôles que j'eusse fait pâlir, si j'avais eu mon épée. D'ailleurs, je ne pouvais oublier la lettre écrite par le duc de Guise à l'évêque de Limoges. J'étais, selon lui, un être aveugle; mais il n'est pas de levier qu'on doive dédaigner. Je voulus

lui faire connaître la force de ce levier-là.

Je recommandai à Mortier de ne rien dire à Colombe de la scène qui s'était passée chez Sanchez : elle m'eût aussitôt ramené à Arpajon. Je ne pouvais plus me présenter dans cette maison là. Il était clair que je devais changer ma marche, et il fallait imaginer un nouveau plan.

Je dis à ma séduisante compagne, que courir la nuit, et dormir le jour, était un genre de vie infiniment désagréable. Elle sourit, et m'embrassa. J'ajoutai que nous pouvions nous coucher de très-bonne heure, et que je me lèverais avant le jour, si elle approuvait ce nouveau plan. Elle s'en était formé un : c'était de souscrire à tout ce qui me conviendrait.

Je résolus de me rendre tous les

jours, à trois heures du matin, dans la rue de la Mortellerie, l'épée au côté, et mes pistolets dans ma poche; de suivre, les uns après les autres, tous les personnages marquans qui sortiraient de cette maison, de bien remarquer leur domicile, et d'aller, dans la journée, prendre, sur leur nom et leurs qualités, des renseignemens dans leur quartier. L'exécution de ces mesures devait prendre du temps, puisque je ne pouvais, chaque matin, suivre qu'un seul membre du comité espagnol. Mais j'étais décidé, et je m'armai de patience.

Il m'en fallut, en effet. Quelquefois je perdais de vue, au détour d'une rue, celui que j'observais depuis long-temps. Un autre jour, des charrettes qui commençaient à circuler dans Paris, m'en dérobaient un autre. J'enrageais; mais

enfin je recueillis le prix de ma persévérance.

Après quinze jours de courses, plus ou moins infructueuses, je connus La Roche Blond, bourgeois de Paris; Jean Prévôt, curé de Saint-Séverin; Jean Boucher, curé de Saint-Benoit; Guillaume Rose, évêque de Senlis, et Mathieu De l'Aunay, chanoine de Soissons. Tous les soirs, ils s'assemblaient chez Sanchez, travestis, tantôt d'une manière, tantôt d'une autre. Sans doute, ils y rédigeaient le plan de la conspiration, et peut-être, les statuts, dont ils voulaient faire jurer l'observation à ceux qu'ils affilieraient à leur coupable société.

Mortier avait entendu résonner des sacs d'argent, qu'on avait paru changer de place. C'était une suite du désordre que j'avais causé dans le cabaret, car

pendant mes quinze jours d'observation, je n'entendis rien de semblable. Mais le rapport de Mortier avait étendu mes idées; rien ne m'échappait, et j'avais remarqué que les conjurés portaient, en se retirant, quelque chose de volumineux sous leur manteau. Il est vraisemblable que c'étaient les doublons du roi d'Espagne, que Mendoza faisait tenir à Sanchez, et qu'il destinait à acheter des partisans à son maître.

Je me présentai devant le duc de Guise, avec mes conjectures, et ce que je savais de positif. « Vous vous êtes » très-mal conduit pendant quelques » jours, me dit-il; mais vous avez ré- » paré vos torts. Je vous prouverai ma » satisfaction, en vous accordant toute » ma bienveillance.» Je m'inclinai profondément devant monseigneur, et j'eus

l'imprudence de lui dire que le plus faible levier soulève quelquefois de pesans fardeaux.

Il réfléchit un moment : « Cette » comparaison-là n'est pas neuve, me » dit-il ; il me semble que je la connais. » Au reste, vous l'avez heureusement » appliquée.

» Vous avez fait tout ce que j'atten- » dais de vous, et tout ce que vous » pouviez faire. Le reste me regarde. » Vous pouvez retourner à Arpajon. »

Je ne restai pas une heure dans Paris. Colombe, rayonnante de joie, sauta avec moi dans notre voiture, et nous rentrâmes dans nos modestes foyers, séjour de la paix, de la modération et du bonheur.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS LE TROISIÈME VOLUME.

LA SAINTE LIGUE,

OU

LA MOUCHE.

TOME QUATRIÈME.

IMPRIMERIE DE A. BARBIER,
RUE DES MARAIS S.G. N. 17.

LA SAINTE LIGUE,

OU

LA MOUCHE,

POUR SERVIR DE SUITE AUX ANNALES DU FANATISME, DE LA SUPERSTITION ET DE L'HYPOCRISIE.

PAR PIGAULT-LEBRUN,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ PHILOTECHNIQUE.

TOME QUATRIÈME.

PARIS,

J.-N. BARBA, ÉDITEUR,

GALERIE DE CHARTRES, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS.

G.-E. BARBA FILS, ÉDITEUR,

RUE DE SEINE, N. 33.

1829.

LA SAINTE LIGUE,

OU

LA MOUCHE.

CHAPITRE PREMIER.

Réglement pour l'intérieur du ménage.

Le brillant duc de Guise n'était, en politique, qu'un homme ordinaire. Nous apprîmes, peu de jours après notre retour à Arpajon, qu'il avait engagé le vieux cardinal de Bourbon

à se déclarer premier prince du sang, et héritier présomptif de la couronne. Il était contre toute espèce de vraisemblance que le cardinal succédât jamais à un prince qui avait trente ans moins que lui. Le duc de Guise voulait donc détrôner Henri III, et renverser ensuite un vieux roi sans vices, sans caractère, et à qui la nation ne pouvait s'attacher. On peut arracher la couronne à son maître; en annoncer le projet est le moyen le plus sûr de ne pas réussir.

Les irrésolutions continuelles du duc de Guise permirent bientôt à la faction des Seize d'éclater. On la nomma ainsi parce qu'elle donna des chefs à chacun des seize quartiers qui partageaient Paris. Ces chefs, aidés de l'or de l'Espagne, firent, en peu de temps, de nombreux prosélytes à Philippe II.

L'impulsion était donnée. Il n'était plus au pouvoir du duc d'en arrêter les effets.

Les Seize lui offrirent vingt mille hommes pour lui aider à détrôner le roi. Il pouvait, à la tête de ses ligueurs, briser l'instrument qui l'eût placé sur le trône. Il crut que s'unir, pour un moment, aux Seize, ce serait servir les projets du roi d'Espagne, et il refusa le secours qui lui était offert. C'était commettre une faute irréparable.

Henri III connut alors les véritables projets des Guise, de la Ligue et de Philippe II. Il ne vit qu'un moyen d'échapper à des ennemis puissans, c'était de se jeter dans les bras du roi de Navarre. Il lui fit proposer d'embrasser la religion catholique, et, à cette condition, il s'engageait à le reconnaître pour son successeur.

Henri de Navarre pouvait, d'un mot, renverser les Guise, la Ligue, les Seize, et le parti huguenot. Son infernale opiniâtreté le fit persévérer dans ce qu'il appelait la religion de ses pères. Quelle religion que celle qui méconnaît l'autorité absolue du pape, et les saints dogmes que l'Église enseigne!

Nous gémissions, Colombe et moi, sur cet excès d'aveuglement. André prenait tout gaiement, et philosophiquement. Il prétendait que le roi de Navarre avait fait tout ce qu'on pouvait exiger de lui, en offrant à Henri III son épée et toutes ses forces, pour le soutenir contre la Ligue. Je le répète: André était entaché d'hérésie; mais il il avait su se rendre agréable à Colombe et à moi, et il nous avait rendu tolé-

rans tous les deux..... pour lui, bien entendu.

Le duc de Guise commit une nouvelle faute en sortant de Paris. Il voulut faire voir aux Français le cardinal de Bourbon, qui ne leur inspira d'autre sensation que celle de la curiosité. Le duc laissait en présence ses ligueurs, qu'il ne dirigeait plus, et les Seize, qui pouvaient tout entreprendre.

Il avait une armée à lui, qu'il payait avec l'or de l'Espagne, et à laquelle il ne faisait faire aucun mouvement. Elle menaçait également les huguenots et les catholiques, qui étaient restés attachés au roi. Henri III combattit ses ennemis par des proclamations; on les tourna en ridicule. Il se hâta de lever quelques troupes, et il n'avait pas de quoi les payer. Dix-huit mille Suisses, que lui envoyaient les cantons, sur de

simples promesses, furent arrêtés par les ligueurs, qui étaient maîtres de la Bourgogne et de la Champagne. Le roi demeura sans défense.

Catherine de Médicis, éperdue, désespérée, courut à Reims, où étaient le ridicule cardinal de Bourbon, et l'ambitieux, mais irrésolu, duc de Guise.

Il intima ses ordres au roi dans un écrit, qu'il intitula Requête de la Sainte Ligue. Il ordonnait à son maître de reprendre, de vive force, les places de sûreté, qu'il avait abandonnées aux huguenots, par le dernier traité de paix; de proscrire à jamais, par un édit, la religion réformée de la surface de la France, et de donner des gouvernemens aux princes de la maison de Lorraine, qui n'étaient déjà que trop puissans.

Catherine fut obligée de souscrire ces conditions au nom du roi. Si Guise eût exigé qu'il déposât sa couronne, il aurait fallu obéir.

J'avais tout fini avec le duc de Guise, et j'étais revenu à mes premiers sentimens pour Henri III. Nous déplorions, Colombe et moi, les malheurs d'un prince, à qui il était difficile d'accorder quelque estime, dans sa conduite politique; mais qui était catholique ardent, et qui régnait d'après des droits incontestables. Un événement heureux nous consola, au moins pendant quelques jours. Sixte-Quint fut porté sur la chaire de saint Pierre.

Quel homme que ce pape, qui, de l'état le plus vil, parvint, à force de vertus, à la première dignité de l'Église! Son premier soin fut d'attaquer les huguenots, dans les personnes de

leurs chefs. Il excommunia le roi de Navarre et le prince de Condé; il les nomma, dans sa bulle, *génération bâtarde et détestable de la maison de Bourbon*. Ce respectable pontife vécut trop peu pour le bien de la Religion, et l'édification des fidèles.

Le roi de Navarre crut voir toute l'Europe catholique soulevée contre lui. Son courage infernal ne fut pas abattu. Il rassembla ses huguenots de toutes parts. La fille de l'infâme monarque, qui avait sacrifié son salut et celui de ses sujets à de honteuses passions, Élisabeth d'Angleterre, donna à Henri de Navarre l'argent nécessaire pour payer ses troupes. Elle seule pouvait prêter son appui aux autels de Baal.

Cet hérétique se trouva bientôt à la tête d'une armée formidable. Guise

entra en campagne, et força bientôt l'ennemi de la foi à diviser ses forces. Il fit marcher contre lui le duc de Joyeuse, qui fut le chercher jusqu'en Guienne.

Les deux armées se trouvèrent en présence dans les plaines de Coutras. Les drapeaux de Joyeuse étaient consacrés par des mains saintes, et la bonne cause succomba. Les catholiques eurent sept mille hommes tués ou blessés. Ils perdirent leur général, ses lieutenans, leur artillerie et leurs bagages.

En apprenant cette affreuse nouvelle, nous tombâmes à genoux, Colombe et moi, et nous priâmes pour les martyrs, qui s'étaient sacrifiés dans cette déplorable journée. André prétendit que le roi de Navarre y avait déployé les talens d'un général con-

sommé, et la valeur du plus intrépide soldat. « Eh ! comment, m'écriai-je, » les catholiques pouvaient-ils gagner » cette bataille? les huguenots étaient » commandés par Satan en personne. » Mais, me répondit André, en sou- » riant, Satan commandait aussi à » Saint-Denis, à Dreux, à Montcon- » tour, et les réformés furent vaincus. » — Du moins ne se déshonorèrent-ils » pas en courant, du champ de bataille, » se livrer à des amours illicites, et c'est » ce qu'a fait votre roi de Navarre. — » Monsieur, quand on est vaincu, on » ne pense qu'à fuir. — Le Béarnais » et la comtesse de Grammont finiront » mal, je vous le prédis. — Je vous » crois, Monsieur. Comment résiste- » rais-je à un prophète de vingt-un ans, » beau comme Adonis, et qu'inspirent

» les Grâces? — On ne peut raisonner » avec cet homme-là. »

Je pris la main de Colombe, et je la conduisis dans nos bosquets. Nous y oubliâmes et ma prophétie, et le reste du monde.

Bientôt notre maison fut terminée, et nous nous empressâmes de nous y installer. André, homme unique en plus d'un genre, avait tout prévu, et nous trouvions, sous notre main, ce que nous pouvions désirer. Chaque objet avait, pour nous, un air d'élégance et de nouveauté : André avait fait venir tout de Paris.

Sa prévoyance s'était particulièrement exercée dans notre chambre à coucher. Nous y trouvâmes jusqu'à une glace de Venise, de deux pieds en carré, ma foi. Colombe s'y arrêta pendant quelques minutes. Elle exa-

minait la glace, disait-elle; elle n'en avait jamais vu de cette beauté..... Est-ce bien la glace qu'elle regardait?

Du haut de la nouvelle tour la vue était belle et variée. Une espèce de je ne sais quoi, nous y offrait un abri contre le soleil et la pluie. Des rideaux étaient destinés à nous garantir des regards indiscrets. C'est charmant! c'est charmant! s'écriait Colombe à chaque pas, et André jouissait! Le suffrage de Colombe était la récompense de ses travaux.

Il s'était logé modestement; mais il avait réuni dans sa chambre tout ce qui pouvait la rendre agréable. Il n'avait rien oublié : je remarquai une porte de dégagement, qui ouvrait sur un corridor, au bout duquel était la chambre de Claire. Je ne lui demandais rien; il se hâta de me faire voir un escalier

dérobé, qui était près de cette porte, et par lequel il monterait et descendrait, sans craindre de nous déranger.

Nous avions vu faire tout cela; mais le sentiment de la propriété nous était encore inconnu. Il commença à se faire sentir du moment où nous prîmes possession de notre domaine. Ce sentiment-là fait trouver une chaumière charmante, et notre maison était digne d'un plus grand seigneur que moi.

Nous trouvions, à chaque pas, des jouissances nouvelles; des remises, des écuries, une basse-cour, cachée par un mur, qui bientôt se déroberait lui-même sous le lierre et le chèvrefeuille qui commençaient à le couvrir; une avant-cour, dont le pourtour était garni de fleurs odoriférantes; un ruisseau, de l'eau la plus belle, qui serpentait sous nos pas, qui arrosait un jardin pota-

ger, déjà en plein rapport, qui formait un étang, prêt à recevoir la barque légère, où je promènerais Colombe, qui enfin était rendu à sa source, après avoir traversé dans tous les sens, des bosquets délicieux; tout se réunissait pour faire de notre domaine un séjour enchanteur.

Le bras de Colombe était encore passé sous le mien; je tenais sa main, je sentais battre son pouls. Son mouvement accéléré, la rougeur qui ajoutait quelque chose au coloris de la pêche, exprimaient la vive satisfaction qu'éprouvait la femme charmante, et son bonheur ajoutait au mien. Je voulus le faire partager à tout ce qui nous entourait.

« Mon ami André, Claire nous a » suffi pendant que nous habitions la » petite maison d'Arpajon. Notre nou-

» veau local exige des travaux, qui » sont au-dessus de ses forces. —Mon-» sieur, l'observation est très-juste ; » mais j'ai voulu vous laisser le plaisir » de la faire. — Il faut lui donner une » femme, qui sera chargée des gros » ouvrages de la maison, et qui lui » sera soumise. Tu mettras à la basse-» cour, une fille qui entende bien cette » partie-là, et tu ne choisiras pas de » ces jolies figures, qui récréent la vue, » et qui ne coûtent pas plus que d'au-» tres : nous en avons assez d'une. » André avait commencé par sourire en m'écoutant ; mes derniers mots lui donnèrent un air sérieux et réfléchi. Il se remit bientôt.

« Monsieur, me dit-il, ces deux » femmes-là ne suffiront pas. Il vous » faut un domestique, pour soigner vos » mules, votre cheval, la voiture, et

» vous conduire, quand vous voudrez
» aller à Paris ou ailleurs. Vous pouvez
» vous permettre cette dépense-là; vous
» avez deux mille livres de rente, et
» douze mille autres en caisse, tous
» les mémoires payés. — Tu as raison,
» mon ami, je ne peux me passer d'un
» domestique; je suis bien aise, d'ail-
» leurs, d'avoir quelqu'un qui porte
» ma livrée.—Hé! Monsieur, en avez-
» vous une?—Rien ne t'embarrasse;
» tu me la feras.—Y pensez-vous, Mon-
» sieur? —Je suis noble. — Vous n'êtes
» pas gentilhomme. Un corbeau en-
» tendit chanter le rossignol, et voulut
» chanter comme lui. Il croassa, et fut
» baffoué par les oiseaux de la forêt.
» —André, tu as plus de bon sens que
» moi.—Je ne dis pas cela, Monsieur.
» — Moi, je le sens. Allons, allons,
» pas de livrée. »

« Vas à Arpajon, et tâche de te pro-
» curer les trois sujets dont nous avons
» besoin. — Vous les aurez ce soir. —
» ... Ah ! dis-moi donc, André..... que
» ferons-nous des douze mille livres que
» tu as en caisse ? — Monsieur, vous ne
» tarderez pas à être atteint de la mala-
» die, qui attaque tous les propriétaires :
» vous voudrez vous agrandir. Quel-
» qu'un de vos voisins jouera à la prime,
» ou voudra avoir un équipage de
» chasse, ou acheter à Paris la fidélité
» d'une femme, qui n'est jamais fidèle,
» par la raison qu'on la paye. Nous
» profiterons des folies du voisin. A ce
» soir, Monsieur. »

En effet, il m'amena dans la journée, deux filles d'une figure fort ordinaire, et un valet qui ne pouvait donner de tentations à Claire. Voilà notre maison montée. Jouissons, sans ostentation,

de tous les avantages que mon patron m'a accordés.

Le malheur développe le jugement et forme la raison. Sous ces deux rapports, Colombe était très-avancée pour son âge. « Mon Antoine, me dit-elle » un jour, nous vivons à l'heure, à la » minute ; nous nous demandons sou- » vent ce que nous allons faire, et cette » manière d'être ne vaut rien. Il faut » régler invariablement l'emploi de nos » journées. Établissons, dans nos tra- » vaux et nos plaisirs, une variété qui » éloigne l'ennui, et on s'ennuie néces- » sairement, quand on se demande ce » qu'on fera. — Moi, Colombe, m'en- » nuyer auprès de toi ! — Oui, mon » ami, quand on passe sa vie en- » semble, on n'a pas toujours quelque » chose de nouveau à se dire. Que fait- » on, quand la conversation est tom-

» bée, et qu'on ne s'occupe pas? On bâille,
» répondit André. Madame a raison,
» Monsieur. L'homme qui sait établir
» l'ordre dans sa maison, peut gouverner
» un royaume; il y a la différence du
» petit au grand, je le sais; mais est-il
» impossible qu'un bon peintre en mi-
» niature, devienne un grand peintre
» d'histoire? si j'étais roi, et qu'on me
» proposât quelqu'un pour remplacer
» un ministre, comme il y en a tant,
» voilà les questions que je ferais : a-
» t-il de l'intelligence et de la probité?
» ces deux qualités sont indispensables
» dans un homme public. Si on me ré-
» pondait affirmativement, je deman-
» derais s'il a de l'ordre dans sa con-
» duite; si sa femme, ses enfans, rem-
» plissent exactement les devoirs que
» leur position leur impose. Comment
» un homme qui ne sait pas gouverner

» sa famille, maintiendrait-il une foule
» d'employés dans le devoir? je vou-
» drais savoir enfin, si ses valets sont
» affables envers les étrangers. Si per-
» sonne ne se plaignait d'eux, j'en con-
» cluerais que ses commis ne seraient
» pas arrogans.

» — Quels contes tu nous fais là,
» André! tu sais bien que je ne serai
» jamais ministre. — Conduisez-vous
» donc, comme si vous deviez l'être.

» Madame ne vous a pas proposé de
» régler l'emploi de vos journées, sans
» avoir arrêté un plan; priez-la de
» vous le communiquer. —Parle, ma
» Colombe. La sagesse perdra son aus-
» térité, en prenant, pour organe, cette
» bouche charmante.

» — Mon ami, nous consacrons à
» la prière, le moment de notre réveil.
» —Oh! c'est un devoir sacré. —Nous

» donnons une heure à la promenade,
» dans nos bosquets, ou sur notre
» étang, quand la nacelle y sera lancée.
» —Oui, l'air du matin est bienfaisant.
» —Nous rentrons, et nous déjeûnons
» gaîment. —On est toujours de bonne
» humeur, quand on est heureux. —
» Nous montons chez nous. Tu écris...
» —Oui, je compose un ouvrage qui
» prouve clairement que le Béarnais
» est un suppôt de l'enfer. —Moi, je
» fais de la tapisserie. —A merveille :
» c'est l'occupation des grandes dames,
» et même des princesses. —A midi,
» nous dînons. —Oh, c'est trop juste.
» —Nous faisons une seconde prome-
» nade, et nous la prolongeons un peu.
» —Oui, la balançoire, le jeu de ra-
» quettes font digérer facilement. —
» Nous rentrons. Je reprends mon ai-
» guille, et tu me fais une lecture pieuse.

» — L'Ange-Conducteur, le Guide du » Pécheur.... — Les Œuvres de Sainte-» Thérèse. Elle apprend à aimer Dieu, » et par conséquent l'objet auquel il » nous a unis. — Après, ma Colombe? » — Oh, alors, nous causons. — Oui, » nous causons vivement. — Ou avec » calme ; mais il me semble qu'après » une privation de quelques heures, on » a nécessairement quelque chose à se » dire. — Nous voilà arrivés à six heures » du soir. — Tu comptes avec André. » — Oh, je ne compterai jamais avec » lui. — Prenez garde, Monsieur. Vous » en rapporter aveuglément à moi, ce » serait manquer d'ordre dans votre » conduite, et il faut qu'un ministre en » ait. — Va te promener, avec tes plai-» santeries.

» Et puis, Monsieur, il faut pour » ma tranquillité, que mes mémoires

» soient arrêtés. — Je compterai tous
» les matins avec Claire..... — Je le
» crois. — Et tous les soirs avec vous. —
» Ma Colombe, il est six heures. — Tu
» me donnes une leçon d'écriture : j'en
» ai besoin, puisque je n'ai pas osé écrire
» les statuts que je te propose. Nous sou-
» pons ensuite, et nous allons prendre
» le frais, et contempler la lune, quand
» elle paraîtra : c'est l'astre des amans...
» — Et je serai toujours le tien. » Un
doux baiser, donné par Colombe, in-
terrompit pour un moment la conver-
sation.

« Colombe, il est sept heures. —
» Nous entrons dans l'oratoire du bos-
» quet, dédié à Saint-Antoine. Nous
» y remercions le ciel des jours heu-
» reux qu'il nous a dispensés, et nous
» le supplions de nous en accorder un
» grand nombre d'autres. — Mais, Ma-

» dame, ne se couchera-t-on pas à la » tour ? — A huit heures, mon ami. » — Pour se lever à six. Cet article peut » passer. »

André et moi, employâmes le reste de la soirée à faire des copies de ce réglement, dicté par la sagesse, et Colombe nous reprenait, quand nous nous trompions. Nous en attachâmes des copies partout, depuis la cave, jusqu'aux galetas où logeaient nos domestiques subalternes, prévoyance fort inutile, puisqu'ils ne savaient pas lire; mais Colombe l'ordonna ainsi.

André voulut être le législateur de l'écurie, de la basse-cour et de la cuisine. Il rédigea des statuts, qu'il mit en harmonie avec ceux de Colombe, en ce qui concernait les heures des repas. Les autres articles réglaient ce que chacun ferait provisoirement, pour qu'il

n'y eût jamais de retard dans le service.

Il rassembla, autour de lui, tout son monde; monta sur une chaise, et lut, deux fois, le code qu'il venait d'imaginer, avec un sérieux imperturbable.

Le lendemain, le réglement fut mis en vigueur. Les meilleures lois ne sont pas celles qui paraissent dictées par la sagesse; mais celles qui conviennent le mieux aux mœurs, aux goûts, aux habitudes du peuple qu'elles doivent gouverner. Notre promenade du matin fut prolongée au-delà du terme fixé. Nous folâtrions, nous courions, et quand la beauté fuit devant l'amour, c'est toujours pour se laisser prendre. La cloche nous avait appelés deux fois au déjeuner, et nous ne l'avions pas entendue. Il y avait un cadran solaire dans le jardin; mais je ne pouvais le

porter sous mon bras à la promenade.

Le déjeuner était froid. Claire fronçait le sourcil, André riait, Colombe réfléchissait, moi je me mis à table. C'est souvent là que viennent les bonnes idées. Colombe y trouva un article additionnel, dont l'expérience venait de démontrer la nécessité. Il fut arrêté, que mon valet viendrait, d'heure en heure, nous avertir de ce que nous devions faire.

Nous montâmes chez nous. Je commençai l'exorde de mon mémoire contre les huguenots et leur chef. Colombe devait faire de la tapisserie; il ne lui manquait qu'un métier, du canevas et de la laine. « Ma chère amie.
» lui dis-je, la nymphe Égérie dicta
» des lois à Numa-Pompilius; mais il
» fallut du temps pour les mettre à

» exécution. » Il fut décidé que celle de l'article IV serait remise au lendemain.

J'appelai André et je lui contai notre mésaventure. « Je n'ai pas été » plus chanceux que madame, nous » dit-il. Je me suis déjà trouvé en con- » tradiction avec moi-même. Il n'est » pas si aisé qu'on se l'imagine de faire » des lois, et tout le monde veut être » député aux états-généraux. »

Il monta à cheval, pour aller chercher à Paris les ustensiles propres à faire de la tapisserie. Il y a huit lieues d'Arpajon à Paris. Il ne pouvait être de retour que le lendemain. Colombe fut obligée d'ajourner, jusqu'au surlendemain, la mise en activité de son réglement, et je lui fis remarquer qu'on se passe facilement de lois, quand on est soumis à la nature et à l'amour.

En effet, cette journée et une partie de celle qui la suivit s'écoulèrent aussi doucement que celles qui les avaient précédées.

André entra dans la cour, à peu près à l'heure où nous l'attendions. Claire accourut pour lui tenir l'étrier. Mon valet que ce soin regardait particulièrement, arriva trop tard; mais il n'avait pas de raison de se presser. Il détacha les paquets qui surchargeaient le devant et le derrière de la selle. Que de choses André nous apportait ! il nous dit qu'il se plaisait à la tour, qu'il n'aimait pas à découcher, il avait de bonnes raisons pour cela, et qu'il avait tâché de tout prévoir.

Il remit un paquet à Claire, qui, le dimanche suivant, était parée d'un juste et d'une jupe que je ne lui avais pas vus encore. Il donna au valet un

sac rempli d'objets à l'usage de la cuisine, et il monta à notre chambre ce qui devait assurer l'exécution du réglement.

Il déroula, devant nous, un grand canevas, sur lequel était tracé le supplice de la reine Brunehaud. « Ah ! » mon cher André, quel sujet tu as » choisi ! — Vous auriez préféré les » amours de Mars et de Vénus; mais » Madame veut réellement travailler, » et j'ai dû éviter tout ce qui aurait pu » vous donner des distractions. C'est » très-bien vu, s'écria Colombe. La » reine Brunehaud t'éloignera de mon » métier. Que renferme ce paquet-là, » André ?

» Madame, vous avez décrété que » de deux à quatre heures, Monsieur » vous ferait une lecture pieuse, et » pour cela il faut des livres. — Étour-

» die ! j'ai oublié l'essentiel. — Vous
» avez cela de commun, Madame, avec
» beaucoup de législateurs. De là, tous
» ces amendemens qui ressassent nos
» lois, comme une ravaudeuse bouche
» des trous. Les fils paraissent; mais
» cela va toujours.

» Voilà l'Ange conducteur, le Guide
» du pécheur, et les Œuvres de sainte
» Thérèse, en cinq volumes, bien gros
» et bien larges. J'y ai jeté les yeux, et
» je crois que lorsque vous serez à la
» fin, vous recommencerez. Il y a de
» l'amour là dedans, il y en a ! ce livre-
» là deviendra votre bréviaire.

» Vous ne folâtrerez pas toujours
» pendant vos promenades, et je vous
» apporte de quoi charmer vos momens
» de repos. — Qu'est-ce? — Ronsard,
» Jodelle et Belleau. C'est ce que nous
» avons de plus distingué dans la litté-

» rature française. Il est charmant,
» m'écriai-je. Il est unique, répondit
» Colombe.

» Mon bon Antoine, demain nous
» exécuterons à la lettre ce que pres-
» crit le réglement. Tu le veux bien,
» mon ami? — Puis-je avoir d'autre
» volonté que la tienne? »

En effet, nous mîmes à l'exécution de nos lois, elle tout l'empressement d'un législateur, moi, la docilité d'un sujet soumis.

Tout alla à merveille jusqu'au moment où Colombe se mit à son métier. Je me plaçai auprès d'elle, un volume de sainte Thérèse à la main. C'est celui qui est intitulé : *le Chemin de la Perfection*.

L'auteur la trouve toute entière dans l'amour de Dieu. Mais cet amour est exprimé avec une chaleur qui tient du

délire, avec une éloquence, une pureté de style qui m'entraînaient. Je retrouvais mon cœur à chaque paragraphe, à chaque ligne, à chaque mot. Bientôt ma main, qui était libre, se trouva sur l'épaule de Colombe. « Otez votre main, » Monsieur ; vous m'empêchez de travailler. »

Je l'ôtais, je la replaçais.... Le livre tomba... Colombe, dépitée, fit un mouvement, et se piqua le doigt. Son sang coula ; je voulus l'étancher ; elle se dégagea et s'enfuit. Je courus sur ses pas ; elle était déjà loin.

Je la cherchai de tous les côtés. Je l'apperçus enfin dans la partie la plus épaisse de nos bosquets. Elle me fit signe de me taire, et de m'approcher sans bruit. Qu'a-t-elle vu, que veut-elle me faire voir? un nid d'oiseaux, peut-être.

C'était André, c'était Claire, qui nous croyaient fidèles aux statuts, et occupés dans notre chambre. Ils avaient, probablement, leur petit code à eux, et ils exécutaient, avec sécurité, l'article qui leur prescrivait la promenade, quand nous étions chez nous. Cet article permettait certaines libertés, qui n'avaient rien de scandaleux, mais qui annonçaient une union intime.

Nous découvrions tout à travers une touffe de lilas. Je prévis que la scène pourrait s'animer davantage, et je toussai, pour avertir mon bon André. Il enfila une allée, Claire une autre, et ils disparurent.

La physionomie de Colombe exprimait la colère. Je cherchai à la calmer; elle éclata. « Cela est affreux, abomi-» nable. — Un peu de charité, ma » bonne amie. Ne nous arrêtons pas à

» la paille, qui est dans l'œil du voisin.
» — C'est la poutre, Monsieur, que j'y
» vois. — Modère-toi, ma chère Co-
» lombe, et réfléchis. André ne peut
» reprendre sa femme, tu le sais, et il
» n'est pas de marbre. — Claire n'a pas
» d'excuse à donner. — Elle était,
» peut-être, sans expérience. — Je la
» soupçonne d'en avoir beaucoup. —
» On a pardonné à Madeleine. — Mais
» elle s'est convertie. — Elle était ma-
» jeure alors, et savons-nous ce que
» fera Claire, quand elle aura quarante
» ans. — Pas de mauvaise plaisanterie,
» Monsieur. Je vous déclare que je ne
» veux pas de ce désordre-là chez nous.
» — Tu pourrais exiger, Colombe,
» que je me séparasse d'André, qui m'a
» rendu les plus importans services,
» qui est mon véritable ami, et dont,
» hier encore, tu louais l'intelligence,

» l'activité, le zèle! — Il fut un temps, » Monsieur, où loin de combattre mes » désirs, vous vous empressiez de les » prévenir. — Tu me dis *vous*, Co- » lombe, pour la première fois ! Ah » quel mal tu me fais ! — Hé, croyez- » vous, Monsieur, que je ne souffre » pas de la résistance que vous m'op- » posez ?... Ah, tu n'es plus mon An- » toine.... les hommes sont inconstans, » perfides, cruels ! — Tu pleures, ma » Colombe !... ils partiront. »

Je la quittai, désolé, affligé de ce qu'elle exigeait de moi, et surtout de la froideur qu'elle m'avait marquée. J'allai chercher André, et jamais, je crois, aucun homme ne fut aussi embarrassé que moi. Je ne le trouvai point, et je revins auprès de Colombe, mécontent, et presqu'irrité. Je sentais qu'il n'eût fallu qu'un mot désobli-

geant, de sa part, pour me faire éclater.

Nous marchions l'un à côté de l'autre, sans nous parler. Peut-être en avions-nous une égale envie : le difficile était de commencer. Je me laissai aller sur un banc de gazon ; elle s'assit près de moi. Elle prit ma main ; je ne la retirai pas. Elle me regarda avec une douceur, un charme !... J'allais tomber à ses pieds. Je me levai ; elle me suivit. « Croyez-vous, me dit-elle, à demi-» voix, que j'aie la coupable préten-» tion de vouloir mener mon mari ? Je » n'ai rien pensé, je n'ai rien dit, je » n'ai rien voulu que pour venger la » Religion outragée. — Rappelez-vous, » Colombe, que trois fois nous avons » été bien près, à la Rochelle, de l'ou-» trager nous-mêmes, et que le ciel ne » nous a pas chargés du soin de sa ven-» geance. » Nous tournâmes nos pas

vers la maison, en gardant le plus profond silence. C'était l'heure du dîner.

Rien n'était préparé pour nous recevoir. La grosse servante nous servit des mets brûlés, ou à demi-cuits. Il fallut manger, cependant, pour avoir l'air de faire quelque chose, qui nous dispensât de parler. En sortant de table, un homme se présenta à moi. Il venait d'Arpajon, et il me remit une lettre. Je reconnus l'écriture d'André. Je la lus à voix basse, et je la passai à Colombe.

« Monsieur,

» Je suis revenu sur mes pas dans les bosquets, et j'ai entendu votre conversation avec madame. J'avoue que la conduite de Claire et la mienne sont répréhensibles; mais nous sommes jugés avec une rigueur qui m'a

étonné. La prudence avait dirigé nos démarches jusqu'alors. Notre secret n'est connu encore que de vous et de madame, et elle a oublié le précepte du Sauveur à l'égard de la femme adultère : Que celui de vous qui est sans péché lui jette la première pierre.» Que celui de vous, qui est sans péché, répéta Colombe. Elle se tut.

« J'ai emporté cent pistoles, pour me tenir lieu des gages qui n'ont pas été arrêtés entre nous, et sur lesquels je n'ai rien reçu. Si madame juge que ce soit trop, je lui renverrai ce qu'elle ordonnera.

» Nous sommes établis dans votre maison d'Arpajon, dont le bail n'est pas expiré. Nous en sortirons si madame l'exige. » — Pourquoi donc moi, toujours moi!

« Mon cœur est brisé ; mais j'ai

emporté la consolation de n'être pas un objet de discorde entre deux époux si bien assortis. Je désire que mes services ne leur soient jamais nécessaires. Si cela arrivait, qu'ils disent un mot, et je vole auprès d'eux. »

Colombe fondait en larmes. Elle me prit la main, me conduisit dans notre chambre, et me fit mettre à genoux auprès d'elle. « Mon ami, prions nos » patrons de nous éclairer. Que t'a dit » saint Antoine? — Que j'ai brisé le » cœur de mon pauvre André. Que t'a » dit sainte Colombe? — Elle m'a ré- » pété le précepte de l'Évangile : Que » celui de vous qui est sans péché..... » — Colombe, c'est nous ordonner » d'être indulgens. — Mon ami, prends » ta voiture, et va les chercher. »

Je m'élançai dans ses bras; elle me pressa contre son cœur. Notre raccom-

modement fut délicieux, complet. Je ne prévoyais pas le charme d'un raccommodement ; mais que les momens qui l'avaient précédé avaient été cruels ! « Colombe, je t'en supplie, n'ayons » plus à nous raccommoder. »

Je volai à Arpajon. J'embrassai André comme un frère chéri, qu'on croyait perdu, et qu'on vient de retrouver. Je crois que j'embrassai Claire aussi.

André voulut parler ; je ne l'écoutai pas. Je les poussai tous deux dans la voiture ; j'y montai après eux, et je les ramenai au galop à la tour. Colombe nous attendait.

Elle nous reçut avec un air solennel, et nous conduisit, en silence, à l'oratoire de saint Antoine. Elle en ferma la porte sur nous. Son teint et ses yeux s'animèrent. Je crus voir

une femme inspirée, une seconde sainte Thérèse.

« Pécheurs, tombez à genoux; priez » le Ciel d'oublier vos égaremens pas» sés, et puisse-t-il vous pardonner, » comme je vous pardonne. Jurez-lui, » mon cher André, de réparer l'hon» neur de cette fille, s'il lui plaît d'ap» peler votre femme à lui, et, qu'en at» tendant, votre amour sera chaste, » comme le fut le nôtre, avant que nous » fussions unis en légitimes nœuds. »

Le double serment fut prononcé à haute voix, et Colombe leur donna le baiser de paix. « Souvenez-vous tou» jours, leur dit-elle en sortant, que si » vous manquez à vos promesses, ce n'est » pas moi que vous tromperez. J'ai mis » ma conscience en repos; je ne peux » rien faire de plus. »

CHAPITRE II.

Journée des barricades, et autres évènemens plus gais.

L'ORDRE, la paix, la gaîté étaient rétablis dans la maison. Colombe et moi nous étions heureux. Je ne sais si André et Claire tinrent leurs sermens. Du moins, aucun nuage ne troubla la tranquillité de Colombe à cet égard.

Le réglement fut scrupuleusement observé pendant quelques jours; mais les meilleures lois tombent en désuétude :

celles de Solon et de Lycurgue sont, à peu près, perdues dans la nuit des temps.

Nous commençâmes par nous permettre certaines petites négligences, qui semblaient ne pas tirer à conséquence; mais qui amenèrent insensiblement des transpositions d'exercices, et par la suite des suppressions absolues. Une seule chose qui n'était pas portée dans les statuts, et qui tenait de très-près à la Religion, fut, par cela même, rigoureusement pratiquée.

André avait fourni l'étang de fort bon poisson. Le vendredi matin, Colombe et moi, nous nous levions de bonne heure, et nous allions pêcher la provision du jour et du lendemain. Quand la pêche n'était pas heureuse, André venait se joindre à nous, et bientôt la nasse était garnie.

Il y avait quelques écrevisses dans le

ruisseau. Mais, d'après les observations d'André, nous résolûmes de n'y pas toucher d'un an : c'était un moyen sûr d'en avoir à foison.

Le supplice de la reine Brunehaud attristait Colombe, et puis elle se piquait souvent les doigts, lors même que je n'étais pas auprès d'elle. Nous savions sainte Thérèse par cœur. Il y avait, de temps à autre, quelques momens de vide dans la journée.

Je trouvais que le murmure des ruisseaux flattait moins mon oreille ; Colombe eut un petit rhume, qu'elle attribua à l'humidité de nos bosquets. Nous trouvions toujours superbe la vue dont nous jouissions du haut de la tour ; mais il fallait y monter.

Nous découvrions, de là, le domaine de M. Richoux. Il était peu éloigné du nôtre ; mais la mauvaise saison

approchait, et les soirées sont longues l'hiver. Je proposai à Colombe de faire une visite à M. Richoux, « André, qui » sait tout, me dit-elle, prétend qu'il » est très-bon catholique, et que ce- » pendant il n'est pas ennemi des plai- » sirs. Sa femme joue très-bien à la » prime... — Et cela fait passer une » heure ou deux. — On se rassemble » tantôt chez eux, tantôt chez nous. — » La table de jeu est auprès du foyer... » — Moi, j'y fais cuire des marrons. — » André nous choisit une bouteille de » bon vin blanc... — Les grands jours » on soupe ensemble. — On peut même » danser le dimanche. — Oh, mon An- » toine, on dit que c'est un péché. — » Les filles de Sion ne dansaient-elles » pas devant l'Arche, au son de la » harpe du saint roi David? — Tu as

» raison, mon ami. Allons voir M. Ri-
» choux. — Partons. »

M. Richoux était un homme de cinquante ans, et sa femme une grosse réjouie de quarante. Ils avaient deux filles prêtes à être mariées, et un jeune garçon d'une assez jolie figure. Nous fûmes reçus, par ces braves gens-là, comme des voisins avec qui on désirait faire connaissance; mais les campagnards ont leur étiquette comme les habitans de la ville et de la cour : il était de rigueur que nous fissions la première visite à M. Richoux.

Nous reconnûmes bientôt que la politique était l'affaire essentielle du mari. C'est assez l'occupation des propriétaires, qui habitent leur manoir, et qui ne s'y mêlent que de compter avec leur fermier. Madame Richoux riait de tout, même d'une mouche, qui, d'un

coup d'aile, lui chatouillait le bout du nez. Ses deux grandes filles étaient assises, immobiles et droites, comme un cierge pascal. Le petit garçon attachait un morceau de papier au bout de la queue du chat.

Quand on a épuisé les premiers complimens, et qu'on ne se connaît pas encore, on ne sait que dire. Nous étions chez M. Richoux; c'était à lui à soutenir la conversation. Il le sentit.

Depuis long-temps je n'avais pensé ni au roi, ni au duc de Guise, ni au Béarnais. M. Richoux commença par nous apprendre qu'il avait à Paris un correspondant très-instruit, qui ne lui laissait rien ignorer de ce qui concernait les affaires d'État.

Il parlait avec facilité; il parla long-temps, et je l'écoutais avec intérêt: il

m'apprenait des choses toutes nouvelles pour moi. Madame Richoux savait qu'il ne voulait pas être interrompu, et dès que son mari eut ouvert la bouche, elle avait emmené, dans une chambre haute, Colombe, son fils et le chat. Là, elle pouvait rire à son aise. Les deux demoiselles étaient restées sur leurs chaises, dans la plus complète immobilité.

La Sorbonne avait publié un arrêté, qui déclarait déchus de la couronne les rois incapables de la porter. Les rues, les places publiques, les chaires des églises retentissaient des éloges du duc de Guise. Le décret de la Sorbonne paraissait rendu uniquement en faveur de ce prince. Les Seize s'en étaient saisis, et voulaient l'interpréter en faveur du roi d'Espagne. La Sorbonne, une assemblée de simples prêtres,

osait prononcer la déchéance d'un roi de France !

Les princes Lorrains s'étaient assemblés à Nancy. Forts de l'appui du haut et bas clergé, et de l'idolâtrie d'une grande partie de la nation, ils avaient adressé au roi, sous le titre de requête, des ordres, dont l'exécution devait mettre le royaume en feu. Ils exigeaient qu'il chassât de sa cour ceux dont le bras lui était le plus nécessaire; qu'il mît en vigueur les décrets du concile de Trente; qu'il rétablît l'inquisition; qu'il sanctionnât les entreprises de la sainte Ligue, pour *le passé, le présent et l'avenir;* enfin qu'il levât, sur les frontières de la Lorraine, une armée, dont le commandement serait dévolu au duc de Guise. Si le roi se fût soumis à ce que lui prescrivait cette requête, il eût signé son abdication.

Bientôt l'intrigue et l'audace n'avaient pas suffi au duc de Guise. Il avait fait assassiner Saint-Mégrin, un des mignons du roi. M. Richoux et moi convînmes qu'il n'y avait pas grand mal à cela.

Le Béarnais avait surpris, à Nérac, un zélé catholique, qui avait tenté de le poignarder. Il lui avait pardonné, et se l'était attaché, par les moyens de séduction, qui lui étaient familiers.

Nous regrettâmes sincèrement que cette entreprise n'eût pas réussi : les huguenots fussent tombés avec leur chef. Nous déplorâmes l'influence inconcevable qu'exerçait ce prince sur tous ceux qui l'approchaient, et qui m'avait entraîné moi-même. Nous y reconnûmes clairement l'œuvre du démon.

Enfin M. Richoux m'apprit que le

prince de Condé venait d'être empoisonné, et de mourir à Saint-Jean d'Angély. La voix publique accusait Charlotte de la Trémouille, son épouse.

Mon cœur se dilata à la pensée de la mort du second chef des huguenots, et je bénis la main qui avait servi la vraie Religion.

Le petit garçon vint, en sautant, avertir son père que le souper était servi. M. Richoux nous invita cordialement à le partager avec lui. Nous acceptâmes sa proposition; mais sous la condition expresse qu'il viendrait, avec sa famille, passer la journée du lendemain à la tour.

Nous raisonnâmes longuement, à table, sur les événemens que M. Richoux m'avait appris. Il prétendait qu'ils annonçaient une suite effrayante de calamités. Moi, je tirais, de la mort

du prince de Condé, un présage certain du triomphe de la bonne cause. Colombe étouffait des bâillemens; madame Richoux riait de tout, et quelquefois de rien. Ses deux filles ne disaient mot, et peut-être n'avaient pas une idée. Le petit garçon, qui n'avait plus besoin de rien, se roulait sous la table, et s'amusait à nous pincer les jambes.

« Ne trouves-tu pas cette maison ennuyeuse, me demanda Colombe,
» quand nous en fûmes sortis? — Ma
» chère amie, M. Richoux reçoit exac-
» tement de Paris la nouvelle du jour.
» — Oui, mais sa femme est une folle,
» ses filles des imbécilles, et son fils un
» polisson très-importun. J'ai seule ce
» fardeau-là sur les bras, pendant que
» tu jases avec le père. — Hé bien,
» ma Colombe, nous les recevrons de-

» main avec bienveillance, et nous ne » retournerons plus chez eux. — Nous » ne manquerons pas de prétextes pour » rester chez nous. »

Le lendemain je racontai à André ce qui s'était passé chez M. Richoux. « Voilà, me dit-il, de grandes nou- » velles; mais madame les a payées un » peu cher. Notre règlement est au » diable, et je peux, de temps en temps, » aller passer un jour à Paris. Tout le » monde s'y mêle des affaires publi- » ques, et je crois que je me lierai fa- » cilement avec quelqu'un qui ne soit » pas enthousiaste, et qui ait le sens » commun. — Et où trouveras-tu cet » homme-là? — Sur le pavé. On se jette » dans les groupes, on écoute, et quand » on a rencontré son homme, on le » mène au cabaret. — Tu iras à Paris, » André. Je compte beaucoup plus sur

» ton discernement que sur celui de
» M. Richoux. »

Les voisins arrivèrent juste au moment où la bienséance permet de se présenter dans une maison décente. Colombe était à peine préparée à les recevoir. André la tira d'embarras. Il conduisit la mère à la tour, et l'y laissa avec une lunette d'approche. Il mena ses filles dans le jardin, et les invita à faire des bouquets. Il mit une ligne à la main du petit garçon, et lui permit de pêcher dans l'étang.

M. Richoux m'avait abordé, une longue lettre à la main : il venait de la recevoir de Paris.

Les ligueurs et les Seize avaient inondé cette ville de libelles contre le roi, et le peuple demandait à grands cris qu'il fût arrêté et déposé. Le roi venait de faire entrer dans la ville toutes les

troupes, dont il avait pu disposer, et ses ennemis avaient dépêché au duc de Guise un courrier, qui lui portait le brevet de lieutenant-général du royaume, et une lettre qui le pressait de se rendre, sans délai, dans la capitale. Le roi en avait, au même instant, fait partir deux autres, chargés de la défense expresse, adressée au duc, d'entrer à Paris, à peine d'être poursuivi comme criminel de lèse-majesté.

Le duc avait perdu mon estime et mon attachement, depuis que j'avais acquis la preuve qu'il n'avait pas de religion, et qu'il n'était qu'un ambitieux, qui méditait un crime, qu'il n'avait pas le courage de consommer. Tous mes vœux étaient pour le roi, dans ce moment de crise.

M. Richoux ne partageait pas mes opinions. « Mon cher voisin, me dit-il,

» tout propriétaire doit tenir à la con-
» servation de ce qu'il a. Il est donc
» dans son intérêt de s'attacher au parti
» le plus fort, et celui du duc de Guise
» doit infailliblement triompher. »

Je le laissai parler tant qu'il le voulut : je ne voulais pas ouvrir avec lui de discussion politique. Presque toujours les parties s'échauffent, s'exaltent; elles s'injurient quelquefois, et se séparent, sans avoir rien gagné l'une sur l'autre.

La cloche nous appela pour dîner. J'introduisis M. Richoux. Je ne voyais pas nos autres convives. Il fallut les chercher. Colombe trouva madame Richoux, au haut de la tour, se tenant les côtés, et riant à perdre la respiration. Elle avait vu une aile de moulin enlever un âne, par son bât, et le faire tourner avec elle. Le meunier avait saisi

son âne par la queue, et tout cela tournait ensemble.

André rencontra les demoiselles endormies dans les bosquets. Il les éveilla, en effeuillant, sur leurs figures insignifiantes, les roses qu'elles avaient cueillies. Le petit garçon arriva, mouillé des pieds jusqu'aux hanches. Aucun poisson n'avait mordu à sa ligne, et selon l'usage des pêcheurs malheureux, il avait changé de place à chaque instant. Il avait vu une écrevisse en longeant le ruisseau, puis une seconde, une troisième. Il était sauté dans l'eau, avait tâtonné, dans tous les trous, avec le manche de sa ligne, et avait empli d'écrevisses le seau destiné à recevoir ses carpillons. J'étais furieux; mais je me gardai bien de le faire paraître. Je dis seulement à André, et je le lui dis bien

bas, d'aller remettre les écrevisses dans le ruisseau.

« Comment, Fifi, s'écria madame » Richoux, tu as pris tout cela! L'ai- » mable enfant! Il sait que j'aime les » écrevisses à la folie! » Il n'y eut plus moyen de reculer. Il fallut les envoyer à la cuisine. Il fallut ensuite qu'André déshabillât Fifi. Il le fourra tout entier dans un de ses hauts-de-chausses. Madame Richoux trouva le travestissement très-drôle, et en rit pendant un quart d'heure. Je bouillais d'impatience, et Colombe gardait un sérieux imperturbable. C'est tout ce que la politesse exigeait d'elle.

Comment n'avoir pas beaucoup d'humeur? Il était une heure, et le dîner avait été servi à midi. Tout était froid; on ne mangeait qu'en faisant la grimace, et cela n'égaie point un repas.

André se battit les flancs pour animer la conversation, et ses efforts furent vains. Madame Richoux elle-même cessa de rire, et on quitta la table, à peu de chose près, comme on s'y était mis.

Il est cruel pour une maîtresse de maison de voir son dîner gâté. Colombe si aimante, si communicative, allait et venait, sans objet déterminé. Je passais de monsieur à madame Richoux, et je ne trouvais rien à leur dire : je ne pensais qu'à mes pauvres écrevisses. Nos convives erraient, çà et là. Je crois que la soirée leur parut aussi longue qu'à nous. Je me gardai bien de les retenir à souper.

Ils prirent congé de nous à la chute du jour. Madame Richoux nous remercia, en riant aux éclats, des agrémens que nous leur avions procurés, et ils

nous quittèrent, aussi satisfaits, probablement, de se voir libres, que nous d'en être débarrassés.

« Mon ami, me dit Colombe, c'est » donc là ce qu'on appelle s'amuser, » se distraire? — Ma chère amie, j'ai » eu de l'humeur pendant toute la » journée. — Je le crois, reprit André. » La chauve-souris et l'hirondelle ne » sont pas faites pour se trouver ensemble. »

Je sentais que la société des Richoux ne nous convenait pas, et je me promis de ne me lier, désormais, qu'avec des gens que je connaîtrais bien. Cependant je regrettais les feuilles de M. Richoux. Tout annonçait des troubles prochains dans Paris. Nous n'en étions pas assez éloignés pour que je fusse tranquille sur l'avenir de Colombe, et sur nos propriétés. « Monsieur, me dit

» André, je monterai à cheval demain » matin; j'observerai tout, j'écouterai » tout, et je ne crois pas être plus mal- » adroit que le correspondant de M. » Richoux. »

Il était absent depuis trois jours, et nous ne savions que penser de ce retard, Colombe et moi. Je remarquai que Claire devenait rêveuse, pensive, et que vingt fois le jour elle montait à notre observatoire. Des paysans, qui passaient sur la grande route, nous dirent que tout était à feu et à sang dans Paris. Colombe et moi tremblions que l'empressement, qu'avait mis André à me complaire, ne lui eût coûté la vie. Claire ne pensait plus à nous cacher ses alarmes.

Le voilà, le voilà, nous cria-t-elle du haut de la tour. C'était lui, en effet. Il était couvert de poussière, et ses habits

étaient en lambeaux. Il avait le plus grand besoin de se reposer; mais il n'était pas un homme ordinaire. Il s'oublia, pour satisfaire notre impatience.

Malgré la défense du roi, Guise entra dans Paris, et tel était son mépris pour ce prince, qu'il ne s'était fait accompagner que de sept à huit hommes d'armes. Dès qu'il parut, une foule innombrable l'entoura, et le salua des acclamations les plus flatteuses. On le nommait le sauveur de la religion catholique. Ceux qui purent l'approcher baisaient ses vêtemens, et les harnais de son cheval. Les femmes, placées aux fenêtres, jonchaient de fleurs les rues par lesquelles il passait.

Le maréchal de Biron fit entrer six mille Suisses dans Paris et les conduisit au Louvre : le roi n'osait plus confier sa personne à des Français. Le

duc de Guise rassembla les ligueurs et les seize. En moins de six heures, cent mille hommes sont sous les armes.

Les marchés, les places, les ports, les principales rues sont fermés par des chaînes de fer, ou des barricades, élevées avec des madriers, des tonneaux, de la terre ou du fumier. Ces barricades sont poussées jusqu'à cinquante pas du Louvre; les troupes du roi sont cernées de toutes parts.

Le tocsin sonne dans toutes les églises. Les rues sont dépavées, et une immense quantité de grès va pleuvoir du haut des toits sur les troupes royales qui oseront s'éloigner du Louvre. Bientôt elles sont contraintes de s'enfermer dans ce palais.

Le roi terrifié fait proposer un accommodement au duc de Guise. Il exige que son titre de lieutenant-général du

royaume soit confirmé par le souverain ; que le prince rende un édit qui déclare les Bourbons, non engagés dans les ordres, incapables de succéder aux Valois; que cet édit soit enregistré, sans le moindre délai, au parlement de Paris; que les troupes de la maison du roi soient licenciées; que les Parisiens reçoivent des sûretés pour l'avenir, et que six places de guerre soient immédiatement livrées à la ligue.

Le roi eut la bassesse de se soumettre à ces conditions infamantes. Mais il sortit furtivement de Paris, et on ignore encore dans cette ville, où il s'est réfugié.

Le duc de Guise est maître, en ce moment, du Louvre, de la Bastille, de l'Arsenal, des deux Châtelets, du Temple, de l'Hôtel-de-Ville, de Charenton,

Saint-Cloud, Pontoise, Corbeil et du cours de la Seine.

« Hé quoi, m'écriai-je, il est tout-» puissant à Paris; il a réduit son sou-» verain à prendre la fuite, et il n'ose se » faire proclamer roi. J'ai bien jugé cet » homme : il n'a pas plus d'énergie que » de religion. Mais comment se fait-il, » André, que tes vêtemens soient dans » ce triste état, puisqu'on ne s'est pas » battu? — Cela pouvait arriver, Mon-» sieur, et vous savez que je n'aime ni » le fer, ni la poudre à canon. Quand » j'ai entendu sonner le tocsin, je me » suis blotti dans le grenier de Mor-» tier; je m'y suis caché sous de vieux » bois, et les cloux et la poussière » m'ont mis dans l'état où vous me » voyez.

» — Oh, ce duc de Guise, ce duc de » Guise! L'ambition, l'orgueil, l'au-

» dace et la pusillanimité percent dans » toutes ses actions ! — Monsieur, vous » vous êtes formé sur ce prince, une » opinion que beaucoup de gens parta- » geront avec vous ; mais qui, permet- » tez-moi de vous le dire, ne me paraît » pas fondée. — Pourquoi cela, An- » dré ?

» — Monsieur, je n'ai pas passé trois » jours dans le grenier de Mortier. J'ai » vu, j'ai écouté et j'ai réfléchi. Le duc » a nommé le cardinal de Bourbon pre- » mier prince du sang, et il en a fait » l'héritier de la couronne. Peut-il la » mettre sur sa tête avant la mort de » ce prélat, courbé sous le poids des » années ? Je crois, d'ailleurs, que ce » coup d'éclat, qui n'est prévu de per- » sonne, pourrait l'exposer aux plus » graves dangers. J'ai reconnu que le » cardinal est aimé des ligueurs. Mais

» les seize forment un parti très-puissant » dans la capitale, et vous savez mieux » que moi, Monsieur, qu'ils sont vendus au roi d'Espagne, dont les intérêts sont opposés à ceux du duc de » Guise. Enfin, le parlement de Paris » s'est prononcé hautement contre la » journée des barricades. Le duc a donc » les plus fortes raisons d'attendre, et il » attend. Mon cher Antoine, me dit Co- » lombe, on ne se battra donc que con- » tre les huguenots, et ils se tiennent » dans le midi de la France. Cette mai- » son, ces alentours si jolis, que tu t'es » complu à élever et à embellir pour » moi, continuera d'être l'asile du bon- » heur et de la paix. Mais plus de voisins, » mon tendre ami, Que nous faut-il à » tous deux? de l'amour, et dans notre in- » térieur des occupations que le moment » fera naître : on fait toujours avec plai-

» sir ce qui n'a pas été arrêté de la
» veille. Je reconnais, et j'avoue hum-
» blement que mes statuts étaient plu-
» tôt l'ouvrage de ma vanité que de ma
» raison. Pardonne-moi, mon cher ami,
» d'avoir voulu être législateur à dix-
» neuf ans. Je ne m'en souviendrai que
» pour être modeste à l'avenir, et me
» borner à répandre sur ta vie le bon-
» heur dont tu embellis la mienne.
» Prions sainte Colombe et saint An-
» toine d'éloigner de nous le théâtre de
» la guerre; de nous maintenir dans
» ce calme de l'âme, si préférable aux
» jouissances orageuses des passions;
» de veiller sur le fruit précieux que je
» crois porter dans mon sein; de nous
» faire la grâce de l'élever dans la reli-
» gion catholique, apostolique et ro-
» maine, et dans la haine des hugue-
» nots. »

J'étais muet d'étonnement; j'étais ivre de plaisir..... « Serait-il vrai, ma » Colombe? une nouvelle source de » jouissances s'ouvrirait pour nous! Ah, » parle, mon ange, confirme le bon» heur que tu viens de me laisser pres» sentir. »

Nous rassemblâmes, nous commentâmes les observations qu'elle avait faites. J'en conclus que je pouvais prétendre à l'honneur, à la félicité d'être père.

Nous avions chanté un *te Deum* le jour de notre mariage; nous en chantâmes un second pour en célébrer les suites heureuses. Colombe envoya notre valet acheter à Arpajon le plus gros cierge qu'il y trouverait; elle fit une couronne qu'elle orna de ce qu'elle avait de plus précieux; elle prit une jupe de velours, dont elle se parait aux

grands jours, et nous courûmes ensemble à l'oratoire du bosquet.

Nous décorâmes saint Antoine de la parure qui lui était destinée : jamais, de son vivant, il n'avait été si beau. Nous allumâmes le cierge qui venait d'arriver, et nous chantâmes des cantiques d'action de grâces, que nous adressâmes à mon patron : c'est à lui que je devais tout ce qui m'était arrivé d'heureux, depuis qu'il m'avait fait naître. C'est lui qui me donnera un fils qu'il conduira, par la main, à la béatitude éternelle. Ainsi soit-il.

André suivait tous nos mouvemens. Tantôt il souriait : tantôt il paraissait rêver. « Ah, dit-il, ce qui fait le » bonheur d'une femme en jette une » autre dans d'étranges embarras, et » une cérémonie de plus ou de moins » fait toute la différence que la société

» établit entre elles.—Une cérémonie, » André! dis un sacrement. — C'est » une terrible chose, Monsieur, que » la force des circonstances! Vous avez » été marié deux fois, et vous vous en » félicitez; je ne l'ai été qu'une, et j'ai » lieu de m'en repentir: une femme qui » fait des enfans avec monsieur Scara- » mouche!...

» Ah, quelle idée me frappe en ce » moment! .... Comment ne s'est-elle » pas présentée plutôt! J'ai épousé une » huguenote, et jesuis catholique. Un » ministre huguenot nous a mariés à la » Rochelle, et ce mariage-là est nul, » de toute nullité aux yeux de l'église » romaine. — Tu as raison, André. » Cette union-là n'était qu'un concubi- » nage. —Le légat qui a relevé mada- » me de ses vœux, peut, à plus forte » raison, me déclarer libre. »

Je voyais clairement où André en voulait venir. Mais le succès de ses démarches me paraissait fort incertain. Le duc de Guise avait eu besoin de moi, et il m'avait fait rendre Colombe. André ne pouvait lui être d'aucune utilité, et qu'est-ce qu'un homme inutile aux yeux d'un grand seigneur?

« Hé, Monsieur, je n'ai pas besoin du » duc de Guise. Vous savez que les obs- » tacles ne m'effraient pas, et que je » sais les surmonter. »

André concevait facilement, et il exécutait de même. « Vous avez terminé, » Monsieur, votre mémoire contre le » Béarnais. Il est écrit avec éloquence, » et fort en raisonnemens théologiques. » Je vais à Paris, je le présente à la Sor- » bonne, et je m'en déclare l'auteur. » La Sorbonne me proclame une co- » lonne de la Religion; elle me présente

» au légat, ou à l'archevêque, ou à un » de ses grands-vicaires, le reste va de » suite. — Mais, André, cette marche-» là ressemble singulièrement à de l'in-» trigue.

» — Hé, Monsieur, ne sommes-nous » pas tous, plus ou moins, des intrigans? » Tout homme a un but. Il faut bien » qu'il prenne un détour, quand il ne » peut pas y arriver en ligne droite. » Par où avez-vous passé, vous-même, » pour parvenir jusqu'à Madame?

» — Monsieur André, je fais une au-» tre réflexion. — Laquelle, Monsieur? » — Mon mémoire est un chef-d'œu-» vre. — Je le sais bien, Monsieur. — » Et vous voulez vous en attribuer » l'honneur! — Vous voyez, Mon-» sieur, que je ne peux pas faire autre-» ment. — Je ne le souffrirai pas. — » Ah, Monsieur! — J'ai fait d'excel-

» lens ouvrages : les franciscains et ma-
» dame la maréchale me l'ont dit. Ils
» sont tous perdus; celui-ci serait im-
» primé, et je n'y mettrais pas mon
» nom!—Monsieur, par grâce..... —
» Je ne vous sacrifierai pas ma réputa-
» tion. — Hé, Monsieur, souvenez-
» vous...... — Monsieur André, vous
» êtes trop exigeant. — Vous n'avez pas
» la moindre complaisance, et cepen-
» dant..—Quel ton vous prenez, Mon-
» sieur! — Le vôtre est celui d'un
» homme qui croit n'avoir plus besoin
» de mes services. — Vous osez m'ac-
» cuser d'ingratitude! — Jugez-vous,
» Monsieur. »

Colombe était présente, et elle n'était pas lettrée. Elle me représenta que je ne devais pas tenir aussi fortement à douze ou quinze pages d'écriture, et, qu'avec ma facilité, je réparerais facile-

ment cette perte. « Hé, croyez-vous,
» ma chère amie, qu'on puisse renon-
» cer à la satisfaction d'être imprimé
» pour la première fois, et qu'un au-
» teur soit toujours en verve? — Mon
» bon Antoine, fais de petits contes
» bien gais, bien moraux, bien catho-
» liques, pour amuser notre enfant,
» quand il saura lire. Tu les feras im-
» primer. Ton mémoire, contre le Béar-
» nais, ne sera recherché que par les
» théologiens; tes contes seront utiles
» aux Français de tous les partis, et il
» est beau d'être le précepteur de la gé-
» nération qui s'élève. Permets à André
» de prendre ton mémoire. Tu le veux
» bien, n'est-ce pas, mon Antoine?
» fais cela pour moi, mon bon ami. »

Je ne répondais rien. Colombe me caressa les joues, et me donna cinq à six baisers bien tendres. André conclut

de mon silence que, qui ne dit mot, consent. Il mit mon manuscrit sous son bras, et un moment après il était à cheval. Il partit au galop, il craignait sans doute que je le rappelasse. J'en avais bien envie; mais Colombe était-là, et elle a une manière de me regarder quand elle veut quelque chose!

Dès le lendemain, le plancher de notre chambre à coucher était chargé de toile. Colombe, une aune d'une main, et de grands ciseaux de l'autre, mesurait, taillait. Son grand sérieux annonçait une opération importante. « Que fais-tu donc là, ma Colombe? » — Une layette, mon bon Antoine. » Commence un conte. — Comment » l'intitulerai-je? — Je ne sais pas, mon » ami. — Ah, le premier pas de l'en» fance dans la voie du salut. — C'est » cela, c'est bien cela. »

Nous avions le temps de faire dix layettes, et autant de volumes de contes, avant que nous fussions trois. Mais, qui n'a pas cru hâter le moment désiré, en s'en occupant d'avance? quel amant n'a pas regardé vingt fois son cadran solaire, pendant la journée dont la fin lui promet le bonheur? quelle jeune fille n'a pas été tentée de se parer en se levant, pour un bal qui ne doit commencer qu'à trois heures après midi? quel ambitieux n'a pas étudié, pendant des jours entiers, les révérences qu'il doit faire au moment où il sera présenté à la cour? Tous accusent la lenteur du temps, et leur impatience, leurs murmures n'en accélèrent pas la marche.

J'écrivais, j'écrivais, et je ne faisais rien de bon. Je sentis bientôt qu'il faut se faire enfant, quand on écrit pour

l'enfance, et cela me parut difficile. Que d'auteurs consultent plutôt, en prenant la plume, leur vanité ou leur intérêt, que les dispositions qu'ils ont reçues de la nature? Au reste, je me rassurai, en pensant que je pourrais revoir, corriger, et même refaire mon ouvrage, avant qu'il pût être utile.

Claire avait des heures de loisir, depuis que nous lui avions donné des aides. Elle ne paraissait jamais devant nous, lorsqu'André était à la tour. Elle se trouvait désœuvrée, et elle vint, avec de petites grâces, qui lui étaient naturelles, demander à Colombe la permission de travailler avec elle.

Je la regardais, je l'examinais attentivement, et mon talent pour l'observation me fut utile encore dans cette

circonstance. Je la jugeai plus avancée que Colombe, et j'arrangeai un plan de conciliation, pour l'instant où la chose éclaterait. Il était évident qu'elle avait précédé le fameux serment prononcé devant l'image de mon patron; qu'André ne voulait se faire déclarer libre, que pour s'attacher plus étroitement à sa Claire; qu'ainsi la sainte colère de Colombe manquerait d'aliment, et que mes représentations éviteraient à mon ami des scènes, aussi fâcheuses pour moi que pour lui.

A la fin du huitième jour, André rentra dans mon château, triomphant et joyeux. Je vis, avec un plaisir inexprimable, qu'il joignait un bon cœur aux qualités que je lui connaissais déjà.

Après s'être reposé un moment, il commença l'histoire de son voyage.

Claire laissa tomber son aiguille, et porta la tête en avant, pour mieux entendre : elle craignait de perdre un mot.

« Mon premier soin, en arrivant » chez Mortier, fut de présenter à la » Sorbonne une requête, tendante à obtenir la permission de faire imprimer » un mémoire contre le Béarnais. Le » titre piqua la curiosité de Messieurs » les docteurs. Ils me répondirent, à » l'instant, que l'intention de l'auteur » était louable ; mais qu'ils ne pouvaient » approuver l'impression de l'ouvrage, » avant que de l'avoir entendu, et que » j'eusse à me rendre en Sorbonne le » lendemain à huit heures du matin.

» Je trouvai mes docteurs, en longue » robe fourrée, rangés circulairement » autour d'une table, devant laquelle » le doyen d'âge me fit signe de m'asseoir.

» On lit toujours avec confiance un
» ouvrage dont on est sûr, et je tenais
» votre chef-d'œuvre. » Je crus devoir
interrompre le narrateur, par une profonde inclination. « Je me sentais ani-
» mé, et par ce que je lisais, et par la
» satisfaction qu'exprimaient les vieilles
» figures de mes docteurs.

» Quand j'eus terminé ma lecture,
» on me fit passer dans un cabinet voi-
» sin, pour que mes théologiens pussent
» délibérer librement. Je m'ennuyai là
» pendant une heure au moins, et je
» fus appelé pour entendre l'arrêt de
» la docte assemblée.

» Le doyen me déclara qu'on n'avait
» trouvé, dans l'ouvrage, aucune pro-
» position mal sonnante et sentant l'hé-
» résie; qu'il était écrit avec pureté,
» élégance, et rédigé dans les vues les
» plus utiles à la Religion. Il me deman-

» da si j'en étais l'auteur. Je répondis » affirmativement. » Ici, je ne pus m'empêcher de froncer le sourcil.

« Je racontai ensuite mon histoire, » et celle de madame Scaramouche. Je » suppliai l'assemblée de vouloir bien » intervenir auprès des puissances ec- » clésiastiques, pour me faire débarras- » ser de cette femme-là.

» L'ouvrage que vous venez de nous » lire, me dit le doyen, d'un ton sé- » vère, est d'un théologien consommé. » Si vous en étiez l'auteur, vous sau- » riez que votre mariage est nul, ab- » solument nul. Vous avez trompé l'as- » semblée. Je crus mon affaire manquée. » Cependant, je ne désespérai pas de » désarmer mes juges par ma sincérité : » vous savez, Monsieur, que je ne dés- » espère jamais. Je nommai M. de la

» Tour. » Je sentis un sourire de satisfaction errer sur mes lèvres.

« On inscrivit au bas de votre mé» moire un permis d'imprimer et de » distribuer, conçu dans les termes les » plus flatteurs. C'était beaucoup pour » vous, Monsieur. Ce n'était pas assez » pour moi. Je rappelai madame Sca» ramouche en scène.

» Annonçons à tout l'univers catho» lique, dit gravement le doyen, ce » que pense l'auguste Sorbonne de ces » ministres de Baal, qui s'ingèrent d'u» nir des enfans d'Israël à des filles ma» dianites. Donnons à cet homme une » déclaration authentique et motivée » qui le déclare libre, entièrement libre. » Exhortons tous les prêtres catholiques » à le considérer comme tel; à le marier » selon les lois de l'Église, lorsqu'il se » présentera au pied des autels avec une

» femme élevée, comme lui, dans no» tre sainte Religion, et après qu'il se » sera préalablement purgé, par la con» fession, du crime de concubinage.

» Le vieux docteur m'exhorta en» suite à ne pas omettre, dans ma con» fession, le péché de mensonge que » j'avais commis devant la respectable » assemblée ; à ne jamais oublier que » ce péché est une indignité dans la » bouche d'un bon catholique, qui doit, » s'il le faut, mourir pour la foi, plu» tôt que de la trahir par un mensonge.

» Après ces réflexions, recomman» dations et exhortations, dont je me » serais fort bien passé, j'emportai gaî» ment toutes mes pièces, et je courus » dans les ateliers des imprimeurs. L'un » tenait, sous presse, un manifeste du roi » contre Calvin et ses suppôts, et un » écrit politique et anti-catholique de

» Duplessis-Mornay; un autre tirait
» l'histoire de vingt ou trente miracles
» nouveaux, faits exprès pour confon-
» dre les mécréans, et les poésies de
» l'hérétique Buchanan; un troisième
» imprimait le mandement de monsei-
» gneur l'archevêque, qui défend de
» manger du beurre et des œufs pen-
» dant le carême prochain : moyen cer-
» tain, pour les catholiques, de battre
» les huguenots. A côté de la presse qui
» gémissait sous le mandement, j'en vis
» une autre qui criait sous une édition
» nouvelle des œuvres de Théodore de
» Bèze. Je conclus de tout cela, que
» l'autorisation de la Sorbonne n'était
» qu'une chose de forme, qui tenait
» uniquement à maintenir des droits,
» dont l'origine se perd dans la nuit des
» temps, et que peut être elle n'a ja-
» mais exercés, sans opposition, que

» sous François premier. J'en conclus » encore que les imprimeurs sont des » fripons, toujours prêts à souffler le » froid et le chaud..... pour de l'ar- » gent.

» Je tombai enfin chez un pauvre » diable, qui avait une femme malade » et quatre enfans. Il manquait d'ou- » vrage, quoiqu'il n'y ait que sept im- » primeurs dans Paris. Les catholiques » lui reprochaient d'avoir réimprimé » les psaumes de Marot, il y a dix ans, » et les huguenots, de perdre son temps » à soigner sa femme. L'esprit de parti » se fait des armes de tout.

» Il me demanda si je voulais cor- » riger les épreuves. Je lui répondis » que je n'étais pas expert en cette ma- » tière, et que, d'ailleurs, c'était son » métier. J'avais remarqué, chez ses » confrères, que les protes se mêlent

» particulièrement du travail matériel, » et de régler *la banque*, à la fin de la » semaine. J'avais compris de quelques » mots, échappés à ces messieurs, qu'ils » *tiraient* souvent, pendant que les » épreuves étaient chez les auteurs. » J'inférai de là, qu'il était fort inutile » que je me fatiguasse à faire un métier » que je n'entends pas.

» Hier matin, j'ai reçu mon édition » complète. Le ballot est là; mais j'en » ai tiré un exemplaire que j'ai voulu » avoir le plaisir de vous présenter moi- » même.

» Voyez, Monsieur : Mémoire contre » le Béarnais, par M. de Mouchy de la » Tour. »

Je ne tins pas à ce dernier trait-là. Je pressai André dans mes bras, et je l'embrassai du fond du cœur.

Claire le regardait du coin de l'œil.

Elle semblait attendre encore quelque chose. Il la comprit.

« Vous savez, Monsieur, que je connais le prix du temps, et que je n'en » perds jamais. En revenant de Paris, » je me suis arrêté chez le curé d'Arpajon, et je lui ai présenté la cédule » de la Sorbonne. Il en a approuvé » hautement le contenu, et il m'a solennellement promis de publier, dimanche prochain, mon premier ban » de mariage avec Claire. »

Claire sourit; Colombe fit un mouvement de surprise et de joie. «Madame » n'a pas oublié que nous avons juré, » entre ses mains, de nous unir aussitôt » que les circonstances le permettraient. Je n'ai violé de mes sermens » que celui de fidélité que j'ai prêté à » madame Scaramouche; mais il n'était pas tenable. »

Colombe voulait chanter un *Te Deum* encore. Je lui représentai que la journée était fort avancée, et que cela pouvait se remettre au lendemain. La gaîté brillait dans tous les yeux, et nous soupâmes tous ensemble. Colombe permit à la future madame André de se mettre à table avec nous, mais sans que cela tirât à conséquence. Tel mari est souvent caressé par les grands, chez qui sa femme n'est pas admise. Qu'est-ce que cela prouve? Que les grands sont quelquefois bien petits. Mais comment nommer la condescendance du mari?... — Bassesse.

CHAPITRE III.

Détails de ménage. M. de la Tour est député aux Etats-Généraux.

Ce jour était un grand jour pour André, pour Claire, et même pour nous. Claire était mise avec une élégante simplicité; André avait soigné sa toilette; Colombe était dans tous ses atours; je m'étais paré, avec une recherche toute particulière : j'étais bien aise qu'on demandât autour de moi

qui j'étais, et d'entendre répondre : C'est le seigneur de la Tour.

Nous nous rendîmes à Arpajon, avec la plus grande pompe. Nous et les futurs époux étions dans ma voiture ; nos domestiques, mon fermier et sa famille s'étaient arrangés, très-proprement vêtus, dans la charrette couverte de la ferme. Deux ménétriers d'Arpajon marchaient en tête du cortége. Le son de leurs instrumens invitait les amateurs des belles choses à se grouper autour de nous.

L'église était décorée de guirlandes de fleurs, et le célébrant nous attendait à l'autel, revêtu de la belle chasuble de damas, galonnée en cuivre.

Certains mariés seraient fort embarrassés de produire leur père et leur mère : il leur en faut cependant, au moins ce jour là. Je représentai le papa

de Claire, et ma charmante Colombe, la maman d'André.

Le curé prononça, selon l'usage, un discours sur les devoirs des époux. Il n'hésita pas un moment, par une raison très-simple : il le répétait peut-être pour la millième fois. On n'a pas d'esprit tous les jours ; quelquefois, même, on n'en a jamais, et quand on a trouvé ce qu'on peut dire de mieux, on fait bien de s'en tenir là.

J'examinais les physionomies des mariés. Je n'y trouvais rien du délire qui annonce cet amour violent, qui fait tant de bien et tant de mal. Il y a tant de motifs qui poussent au mariage, depuis le grand seigneur jusqu'au sabotier ! c'est l'ambition, la nécessité d'appaiser des créanciers, le désir de remonter sa maison pour les uns; un bout de pré, une vache de plus, pour les

autres; quelquefois, un besoin naturel détermine. Mais cette sensation s'use promptement, quand elle n'est pas soutenue par un sentiment exclusif, enivrant, qu'on ne peut comparer à aucun de ceux qu'on a éprouvés pendant le cours de sa vie. Tel fut celui qui m'unit à Colombe. Je ne vois dans presque tous les autres mariés, que des gens qui ne se conviennent pas, qui se gênent, qui s'évitent, qui cherchent ailleurs des jouissances qu'ils ne trouvent pas chez eux, et à qui leur existence paraîtrait insupportable, s'ils ne pensaient souvent, le mari, à l'emploi qui fut le prix de sa main, la femme, au rang que lui a donné le mariage.

Une salve de mousqueterie nous attendait à la sortie de l'église. C'est une manière obligée de témoigner aux mariés,

la part qu'on prend à leur bonheur, supposé, au moins, et de leur tirer de l'argent. André se comporta noblement dans cette circonstance; mais un maladroit creva un œil à mon plus beau mulet. Il est convenu qu'on ne calcule pas, un jour de mariage; le lendemain c'est tout différent. Je n'étais pas le marié; mais le seigneur de la Tour ne devait pas s'arrêter à un œil de plus ou de moins. Cependant il fallut dételer la pauvre bête. Les petits payent toujours les plaisirs des grands.

Un maréchal d'Arpajon s'empara de mon mulet, et mon cheval était à la tour; il n'y en avait qu'un à la charette du fermier ; il fallut que les mariés, le seigneur et la dame châtelaine s'en retournassent à pied, ce qui blessait directement un usage consacré par le temps : il faut aller à l'église en voiture,

et en revenir de même, dussent les nouveaux époux n'avoir pas de pain le lendemain.

C'est peu de chose que les frais de voiture; mais le dîner de noce! C'est-là ce qui épuise la bourse du pauvre; mais, dans toutes les classes de la société, on veut représenter.

Le seigneur et madame, marchaient avec la gravité convenable à leur rang; les mariés sautillaient au bruit des deux violons; les gens du village formaient des rondes autour d'eux. Je prévis que la cave de M. de la Tonr allait recevoir un échec; mais je pensai que probablement André ne se marierait plus.

Il était midi, quand nous rentrâmes à mon château. A propos de dîner de noce, nous remarquons que rien n'est préparé. Personne de nous n'y avait même pensé. Ne pas dîner un jour de

noce ! cela est dur, Claire mumurait que son père, le porte-faix, et sa mère, la poissarde, avaient fait, le jour de leur mariage, un repas somptueux, dont ils parlaient avec enthousiasme, les jours où ils ne se battaient pas, et madame André n'avait pas seulement un poulet rôti à offrir à M. et madame de la Tour ! Le seigneur et la dame châtelaine lui répondirent qu'ils avaient pris leur parti la-dessus.

Mais une trentaine de personnes, et les ménétriers attendaient le banquet nuptial. André avait toujours un expédient à son service. Il prit quatre des plus vigoureux de la bande, leur fit monter une pièce de vin de la cave ; leur aida à la rouler dans les bosquets, et à la mettre debout. Il la défonce d'un coup de masse, fait venir des pots pour les élèves de Sylène, et des tasses pour

les plus modérés. « Dansez et buvez un
» coup, leur dit-il, pendant qu'on ap-
» prêtera le dîner. Il sera, je crois, deux
» heures quand on se mettra à table ;
» vous en aurez meilleur appétit. A
» deux heures, me dit-il, ils seront
» ivres, et qui dort, dîne. Nous voilà
» débarrassés de ceux-là.»

Je m'étais marié à Limoges, d'une manière extraordinaire. M. Dupont nous avait donné un asile, et toute la ville ne pouvait tomber chez lui ; d'ailleurs, nous avions été unis par monseigneur, et un évêque n'est pas un coureur de dîners. Il existait un usage antique que je ne soupçonnais pas, ni André non plus. Le prêtre, qui prononce le *ego vos conjungo*, assiste de droit au banquet, à la suite duquel il bénit le lit nuptial. Ici, sa bénédiction était inutile, puisque la mariée, coiffée

du chapeau virginal, était grosse de trois mois.

M. le curé d'Arpajon parut au moment où nous pensions le moins à lui. C'est le diable, me dit André. Il nous trouva tous quatre, mangeant une copieuse omelette et une salade. Il fit une mine, mais une mine ! compter sur un festin, et ne trouver que des œufs ! « Monsieur, lui dit André, quand une » cuisinière se marie, elle n'a pas le » loisir de se mêler du dîner; d'ailleurs, » nous profitons, comme vous le voyez, » de l'instruction pastorale que vous » nous avez débitée avec tant d'onction. » Nous commençons à sanctifier le ma- » riage, en faisant maigre aujourd'hui; » mais il n'est pas juste que l'Église » perde ses droits : veuillez accepter ce » doublon d'Espagne. Demain, le repas » de noce serait digéré, et avec cette

» pièce d'or, un homme sobre, comme
» vous, vivra le reste de la semaine.
» — Vous avez parbleu raison, M. An-
» dré. A l'avenir, je percevrai de l'ar-
» gent, selon la fortune des conjoints.
» et la pompe qu'ils voudront mettre à
» la cérémonie. Ce n'est pas que je
» prétende vendre un sacrement; je
» recevrai le prix convenu à titre d'ho-
» noraires. Quel dommage que M. de
» la Tour soit marié! ce jour-là m'eût
» valu au moins vingt livres. »

M. le curé se retira très-satisfait. Je le reconduisis jusqu'à la porte, où il me combla de politesses et de révérences. « Je crains bien, nous dit An-
» dré, d'avoir ouvert au clergé une nou-
» velle branche d'industrie. » En effet, l'exemple de M. le curé d'Arpajon fut promptement suivi par messieurs ses confrères des environs. Bientôt, la ré-

tribution pécuniaire fut perçue dans toute la France, et au moment où j'écris, on marchande à la sacristie, un mariage ou un enterrement, comme une poularde au marché.

« — André? — Monsieur? — Vous » nous chercherez une nouvelle cui- » sinière. — Pourquoi cela, Monsieur? » Parce que vous avez mal dîné hier? » — Non, André. C'est parce que la » femme de mon ami, de mon homme » de confiance, ne doit paraître désor- » mais à la cuisine que pour y donner des » ordres. — Monsieur, personne n'ira y » chercher ma femme, et, à cet égard, vo- » tre amour-propre n'a rien à craindre. » — Mais les personnes de notre con- » naissance sauront.... — J'aime mieux » leur entendre dire que madame An- » dré est une bonne cuisinière, qu'une » bourgeoise gauche, et par conséquent

» ridicule. — Mais sa vanité...—La fille » d'un porte-faix doit se trouver satis» faite de jouer le premier rôle subal» terne au château de la Tour. — Mais, » toi-même... — Moi, Monsieur, je ne » connais que deux classes de femmes : » celles qui sont jolies, et celles qui ne » le sont pas. Or, madame André est » incontestablement de la première » classe. Que m'importe, à moi, que » ses jolies formes soient cachées sous » la soie, ou sous le lin ?

» Tenez, Monsieur, on ne ren» contre, dans le monde, tant de gens » tourmentés ou malheureux, que parce » que chacun veut s'élever au-dessus » de son état. Si cette manie pouvait » réussir, tous les hommes monteraient » indéfiniment, et ne laisseraient der» rière eux ni boulangers, ni vignerons. » Les Chinois sont bien plus sages que

» nous : ils ne permettent pas aux » enfans de quitter la profession de leur » père. Il résulte de là que chacun fait » bien son métier, et alors, comme » dit un vieux proverbe, les vaches » sont bien gardées. Claire restera cui- » sinière.

» — Mais André, d'après ton sys- » tème, que deviendrait l'émulation? »

» — L'émulation, Monsieur? dites la » vanité, l'orgueil, l'ambition. Voilà » les leviers qui, malheureusement au- » jourd'hui, soulèvent tous les hommes. » Un savetier veut que son fils soit bot- » tier; un paysan, que le sien soit » moine; le moine prétend à la crosse; » le marquis vise à un duché; le duc » de Guise à un trône. Personne n'est » content, excepté nous, peut-être, » qui sommes réellement heureux, par » la seule raison que nous avons cessé

» de vivre dans l'avenir, et que nous
» jouissons paisiblement de ce que le
» sort a placé sous notre main. Claire
» restera cuisinière. Ma foi, mon cher
» André, je crois que tu as encore rai-
» son.

» A propos, que sont devenus les
» buveurs et les danseurs d'hier? —
» Ils n'ont été satisfaits de leur posi-
» tion qu'après être tombés dans l'i-
» vresse. Il est résulté de là qu'ils sont
» retournés chez eux ce matin, malades
» et transis de froid. »

Nos journées s'écoulaient paisiblement. Notre félicité ne pouvait plus s'accroître, puisque nous n'avions plus rien à espérer. Je n'osai demander à André si espérer, même ce qu'on sait ne pouvoir obtenir, n'est pas déjà une jouissance.

Colombe avait abandonné la reine

Brunehaud, pour s'occuper exclusivement de sa layette. Que fera-t-elle quand elle sera terminée? Claire travaillait à la sienne, à côté de Colombe, quand elle en avait le temps. André avait la direction générale de mes affaires, et des détails de la maison. Il était toujours occupé, et par conséquent il ne s'ennuyait presque jamais. Moi, je faisais un conte à mon fils, je le déchirais, je le recommençais, et j'éprouvais, par fois, un vide fatigant.

Je trouvai un jour André s'efforçant de déchiffrer un des brouillons que j'avais jetés dans un coin. « Monsieur, » me dit-il, l'homme, dans la force de » l'âge, ne peut s'occuper, avec succès, » que de ce qu'on est convenu d'ap» peler de grandes choses. L'esprit hu» main a une tendance naturelle à se

» porter en avant ; il ne rétrograde ja-
» mais. L'ouvrage que vous méditez
» ne peut être bien fait que par un
» adulte de quinze à seize ans, heureuse-
» ment organisé : à cet âge on est encore
» plein des souvenirs de l'enfance, et
» on n'a perdu aucune des expressions
» qui lui sont propres. L'enfant qui n'en-
» tend pas bien ce qu'il lit, jette bientôt
» son livre, et court à sa balle ou à
» son cerceau. Croyez-moi, Monsieur,
» cessez de ressembler à cet homme
» qui sautait à la lune, et qui voulait
» la prendre avec les dents. Ne tentez
» pas l'impossible.—Que ferai-je donc,
» André, car enfin il faut bien que je
» fasse quelque chose ? » Le coquin
sourit. « Monsieur, me dit-il, vous ne
» me faisiez pas cette question à Li-
» moges. » Le maladroit ! Je lui tour-
nai le dos.

J'étais quelquefois tenté de retourner chez Richoux. Bah, pensais-je, je m'ennuyerais là. Un homme qui ne peut parler que de la politique; une femme qui rit de tout ce qu'on lui dit, et même de ce qu'on ne lui dit pas; deux grandes filles, bêtes comme des oisons..... Non, je n'irai pas chez Richoux.

Je passais une heure auprès de Colombe; elle ne me parlait plus que de sa layette et de son fils. Ingrat! t'entretenir de ces objets-là, n'est-ce pas te parler amour? Je l'embrassais tendrement, et j'allais à la pêche.

J'entrai un jour dans l'oratoire de saint Antoine. Ma ferveur pour ce grand personnage était singulièrement diminuée, depuis que je n'attendais plus rien de lui.

Je remarquai, avec étonnement,

quelques araignées qui avaient tendu leurs filets au haut de la voûte. Je courus faire une scène à la grosse fille de cuisine ; cela fait passer un moment. Elle prit un grand balai, et me suivit en pleurant. « Tu pleures, mon en» fant. Je me suis emporté, et j'ai eu » le plus grand tort : la colère est un » des sept péchés capitaux. Prends cet » écu, et pardonne-moi » Je sentis que j'avais fait une bonne action, et je me trouvai mieux. Je crois que l'homme est naturellement porté au bien, et que ses passions seules l'en éloignent.

Quand Javotte fut sortie de l'oratoire, je priai. Je ne savais que demander à mon patron, et quand on n'a pas d'objet déterminé, on est sujet aux distractions. Je regardais machinalement le compagnon du grand saint Antoine. Le maître vivait dans

un désert, me dis-je. Il est vraisemblable qu'un sanglier, qu'il avait apprivoisé, s'était attaché à lui..... Un sanglier !.... Les grands trouvent tant de plaisir à chasser cette espèce de gibier ! Pourquoi ne chasserais-je pas aussi ?

Il est incontestable que toute pensée heureuse nous vient d'en haut, et je remerciai mon patron de celle qu'il venait de me suggérer. Je courus auprès de Colombe. « Ma chère amie, » on a besoin, dans ta position, de » mets substantiels, mais légers ; une » perdix, une caille, mettraient de la » diversité dans les alimens qu'on te » sert ; je veux chasser. — Tu feras » bien, mon ami. » Elle voulut à son tour que j'admirasse un petit bonnet qu'elle venait de terminer. Il était vraiment fort joli.

Il ne me restait plus, pour mettre à exécution mon projet du moment, qu'à savoir s'il y avait du gibier sur ma terre.

J'interrogeai Thomas. « Monsieur, » me dit-il, il y aurait ici de la perdrix » et du lapin en abondance, si les gens » d'Arpajon n'y venaient braconner » dans la saison. — De misérables pay- » sans osent méconnaître ce qui reste » du régime féodal, gouvernement ad- » mirable, qu'on devrait rétablir dans » toute sa splendeur ! Je ferai de mon » valet d'écurie un garde-chasse, et je » lui ordonnerai de traîner en prison » le premier qui osera paraître sur mes » terres, un mousquet à la main. — Hé, » Monsieur, ces braconniers n'ont pas » tiré un coup sur votre terre, depuis » que vous y êtes établi ; d'ailleurs, ce » sont des malheureux qui viennent

» tuer ici quelques pièces, et qui vont les » vendre au marché, pour donner du » pain à leurs femmes et à leurs enfans. » — Voilà qui change singulièrement » la face de l'affaire. Je suis fier, Tho- » mas; mais je ne suis pas insensible » aux devoirs que m'impose l'huma- » nité. Les pauvres chasseront sur mes » terres; mais ils me présenteront un » certificat d'indigence, signé, non du » bailly, mais du curé. Les curés con- » naissent l'intérieur des consciences, » et ils devraient seuls gouverner leurs » communes. Cela viendra peut-être. » Ainsi soit-il. »

Bon, pensai-je, je serai le premier seigneur qui aura renoncé à ses droits. Cela me fera bien voir du peuple. Je donnerai quelques dîners au curé. Je le crois déjà mon ami, et je lui ferai faire ce que je voudrai. Le duc de Guise

force le roi à rassembler, une seconde fois, les États-Généraux à Blois; il n'y a pas de raisons pour que je ne sois point élu. Le duc composera cette assemblée de ses créatures. Je lui ai rendu des services, qui peuvent le faire croire à mon dévouement, et il ne mettra pas d'obstacles à mon élection. Je serai député. Chassons, en attendant.

« André, va à Paris. Achètes-y ce » qui est nécessaire pour monter un » modeste équipage de chasse. Nous » nous amuserons ensemble. — Je vous » préviens, Monsieur, que je tirerai les » yeux fermés. — Hé bien, tu ne tueras » rien. — Ni vous, peut-être, avec » les yeux ouverts. — Nous nous for- » merons ensemble. L'homme fait tou- » jours bien ce qu'il veut fortement » faire. C'est ainsi que je serai député » aux États-Généraux. — Vous, Mon-

» sieur! — Oui, Monsieur, moi-même.
» — Et que ferez-vous là? — Ma foi,
» je n'en sais rien. Je ferai comme tant
» d'autres, qui veulent être nommés,
» et qui s'inquiètent peu du reste. —
» Il est constant que le titre de député
» donne de l'éclat, et souvent de la for-
» tune; mais il faut savoir choisir le parti
» pour lequel on votera. — Je n'aime,
» je n'estime pas le duc de Guise, et je
» voterai pour le roi. — Ce sera très-
» bien fait, si le duc succombe. —
» Allons, va acheter des mousquets
» de chasse »

Je me présentai devant Colombe, avec la démarche que je crus convenable à la dignité que j'ambitionnais, et je lui fis part de ce grand projet. Elle avait consenti à ce que je chassasse: elle ne devait presque pas me perdre de vue; mais aller à Blois, lorsque son

état actuel ne lui permettait pas de m'y suivre ! « Il fut un temps, me dit-elle, » où tu ne pouvais t'éloigner de moi » un moment. Cet heureux temps n'est » plus, » et elle fondit en larmes.

Claire pleura aussi. Je me sentais prêt à pleurer avec elles. Je me possédai cependant. Je représentai à Colombe le nouvel éclat que jetterait sur elle la qualité de femme d'un député. « Ah, me répondit-elle, je ne veux être » que la femme d'Antoine. » Je l'engageai à éloigner d'elle ces idées bourgeoises ; à penser que j'allais ouvrir à son fils la route des grandeurs et de l'opulence. Je parlais avec chaleur, et je parlais bien. Elle souriait à son bambin, traîné dans une superbe coche, entouré de valets de toutes les couleurs, et se caressant la pointe de la barbe, en regardant l'humble piéton avec dé-

dain. Un bonheur obscur suffisait à Colombe; au nom de son fils, des pensées plus nobles l'occupèrent. C'est l'histoire de toutes les mères.

Elle me demanda comment je m'y prendrais pour me faire nommer. Je lui détaillai mon plan, dans toutes ses circonstances. J'écrivis, sous ses yeux, un billet d'invitation à M. le curé, au bailly, aux propriétaires d'Arpajon. Je n'oubliai pas même Richoux : il n'est pas de mince levier, avait écrit le duc de Guise, qui ne puisse être utile.

André arriva avec un attirail, dont l'aspect seul m'embarrassa. Ce que j'y trouvai de mieux, fut un joli chien de chasse, dont on avait garanti à André l'excellente éducation. Nous endossâmes le harnais, et précédés de Castor, nous nous enfonçâmes dans mes bois. Castor chassa ventre à terre; dans une

demi-heure, il parcourut tous les recoins de ma petite forêt, et ne fit pas lever une perdrix. « Oh, oh, dis-je à
» André, je ne m'étonne plus que les
» braconniers aient cessé de venir ici.
» Les coquins n'y ont rien laissé. —
» Cependant, Monsieur, on persiffle
» les chasseurs, qui rentrent chez eux
» sans gibier. Il faut que vous tuiez
» quelque chose.... Tenez, voyez-vous
» ce geai, perché au haut de ce syco-
» more? — Tire-le, André. — Non,
» Monsieur ; à vous l'honneur. »

Je regardai fixement le geai, et non le bout de mon mousquet. Je tirai, et je tuai Castor, qui fatigué de courir, s'était couché à mes pieds. André éclata de rire. « L'homme fait toujours bien
» ce qu'il veut fortement faire, me ré-
» péta-t-il, et vous avez fortement
» voulu être un grand chasseur. Puis-

» siez-vous être meilleur député. »

J'étais piqué ; mais je ne répondis pas un mot : André n'eût pas cessé de me plaisanter. Je rentrai au château, l'oreille basse, très-basse. Colombe me demanda où étaient les alimens substantiels, mais légers, qu'on devait lui servir. Claire me demanda ce qu'était devenu Castor. « André, fais mettre » notre équipage de chasse au grenier, » et qu'il n'en soit plus question. »

Colombe voulut des détails, et je m'exécutai de bonne grâce. Elle se moqua de moi ; Claire se moqua de son mari. On rit beaucoup, et cela vaut mieux que bâiller.

Nous apprîmes, le soir, qu'une nuée de missionnaires était partie de la capitale, avec l'ordre de se répandre sur toute la France. Ceux, qui s'étaient arrêtés à Arpajon, devaient prêcher le

lendemain. J'ai toujours beaucoup aimé les sermons, et ceux-ci devaient me rappeler aux idées de piété, dont je m'écartais trop souvent.

Nous nous rendîmes à Arpajon, Colombe et moi, dans toute la pompe que nous pûmes étaler : il faut se faire remarquer dans les églises, quand le parti du clergé est le dominant. Avec quel zèle, quelle chaleur, quelle haine des huguenots, quel mépris pour le roi s'exprimèrent les révérends pères! J'étais de leur avis sur tous les articles, à l'exception du dernier. Je dissimulai ma façon de penser : se taire n'est pas mentir.

Je les invitai à augmenter la nombreuse et brillante compagnie que j'attendais à midi : quand on veut être député, il faut caresser tout le monde. Le père Polycarpe me demanda si j'é-

tais ce monsieur de la Tour, que le duc de Guise avait chargé de missions importantes. Je conclus, de cette question, que les révérends pères avaient une liste des sujets qu'ils devaient présenter aux électeurs, chacun dans son département, et j'en augurai bien.

Claire se surpassa ce jour-là. Elle nous donna un dîner aussi somptueux que délicat. André avait déterré, je ne sais où, des vins fins, qui produisirent le meilleur effet. Je remarquai que mes missionnaires, malgré leurs yeux baissés, et leur croix de bois passée dans leur cordon, faisaient fête à tout. Cela était bien naturel : ils s'étaient fatigués le matin, et le bon vin entretient le velouté de l'estomac, la force des poumons, si nécessaires à un prédicateur.

De temps en temps, le père Polycarpe levait un œil furtif jusqu'à Co-

lombe. Il n'est pas défendu d'admirer le père commun, dans la plus belle de ses créatures.

A la fin du repas, je portai, à plein verre, la santé du duc de Guise. Il faut bien se permettre ce qu'on ne doit pas se dispenser de faire, et puis, je n'avais pas de raisons de désirer que le duc de Guise fût malade. D'ailleurs, j'avais ma restriction mentale : je bus mon verre, d'un trait, au roi, très-zélé catholique. C'est une chose admirable qu'une restriction mentale. Elle arrange tout.

A la fin du repas, les missionnaires assurèrent nos autres convives que j'étais une des colonnes de la sainte ligue, et qu'ils ne pouvaient se dispenser de me donner leurs voix. Tous le jurèrent, en prenant le petit verre d'eau-de-vie brûlée.

Les missionnaires devaient prêcher,

le soir, sur l'abomination de certains hommes, qui s'unissent à des filles huguenotes, et qui croient leur mariage valide. Il fallut se séparer; mais mes convives promirent de se réunir chez moi, quatre jours après. Je m'étais aperçu que c'est avec des dîners qu'on gouverne les hommes.

« Vous serez député, me dit André, » quand nous fûmes seuls. N'allez pas » tuer le roi, en voulant le servir contre » le duc de Guise. Souvenez-vous de » Castor. » Cette plaisanterie me parut du plus mauvais goût, et je tournai encore le dos au pédagogue. Cela dispense de répondre.

Cependant André m'était nécessaire, dans mes momens de loisir, et j'en avais beaucoup. Je me rapprochai de lui. On sent bien que nos conversations roulaient toujours sur l'objet dont j'é-

tais exclusivement occupé. André prévoyait une grande catastrophe. « Au » reste, dit-il, il n'est pas étonnant que » des révolutions politiques agitent, » tourmentent les hommes, puisque la » terre, dont ils émanent, est sujette à » des bouleversemens épouvantables. » — Les hommes émaner de la terre! » Monsieur André, cette opinion est » matérialiste au premier chef. — Il est » bien étonnant que ceux qui se piquent » de pratiquer rigoureusement leur re» ligion, en oublient les premiers élé» mens. Souvenez-vous, Monsieur, que » le premier homme fut fait de terre et » de salive. — Fort bien ergoté, fort » bien. Tu aurais été, si tu l'avais voulu, » un père Polycarpe, ou un Théodore » de Bèze. Mais quelles sont ces grandes » catastrophes de la terre, que les

» hommes imitent en petit, quand il » leur plaît de s'égorger?

» — Vous savez, Monsieur, que les » grandes masses de pierre ne se for- » ment jamais à la surface du globe. La » terre les élabore dans ses entrailles, » et cependant nous avons vu, dans nos » voyages, d'énormes roches calcinées, » qui semblent avoir été jetées au ha- » sard les unes sur les autres. Or, le » mot hasard est vide de sens. Le » feu central, comprimé, gêné dans » son action, s'est fait jour avec une » extrême violence, et a lancé, dans » l'espace, tout ce qui lui opposait de » la résistance. Ainsi, nous avons vu » des traces de violens tremblemens, » qui ont agité la terre jusqu'en ses » fondemens; ainsi les révolutions po- » litiques précipitent les hommes les » uns sur les autres.

» On peut reconnaître partout des » marques de volcans éteints ; ainsi le » noyau du feu central a subi de fortes » diminutions. La chaleur est l'unique » principe de la vie. D'après cela, toutes » les espèces d'animaux doivent dégé- » nérer, et dégénèreront jusqu'à ce que » le globe soit refroidi au point de ne » pouvoir plus rien produire. La cha- » leur du soleil, que rien n'attirera » plus, sera sans puissance sur une » masse inerte, et ce qui restera d'hom- » mes périra. — Ce sera la fin du monde, » annoncée dans les écritures.

» — Les vérités, que je viens de vous » exposer, sont faciles à vérifier. Des- » cendez dans un puits, pendant les » chaleurs de la canicule. Vous y éprou- » verez une fraîcheur, qui bientôt vous » sera insupportable. Parcourez les » côtes qui bordent la mer glaciale.

» Vous y trouverez, presque partout,
» une nature stérile, ou morte. Le pe
» tit nombre d'hommes que vous ren-
» contrerez épars, çà et là, sont d'une
» petite stature, et leurs facultés intel-
» lectuelles sont bornées comme leur
» individu.

» Après avoir examiné, en passant,
» les ravages qu'a faits le feu, arrêtons-
» nous, un moment, aux désastres oc-
» casionés par l'eau. Le feu central lui-
» même a pu en être la cause principale.
» Il est très-vraisemblable que l'Europe
» a été unie à l'Afrique, par un isthme
» que le temps a brisé, et qui est au-
» jourd'hui le détroit de Gibraltar. Cette
» langue de terre a été, pendant des
» siècles, minée par les flots, et un
» tremblement de terre a achevé de la
» précipiter au fond de la mer. Alors
» l'océan furieux s'est roulé dans des

» régions plus basses que son lit. Il a » englouti des villages, des villes, des » provinces, des royaumes ; il a formé » ce qu'on appelle, improprement, la » mer Méditerranée. Ce n'est que le » plus grand des lacs, qui, comme les » autres, de moindre étendue, n'a ni » flux ni reflux.

» Quelle désolation, quelle terreur » a dû répandre, dans le reste du monde, » une catastrophe terrible, dont le sou- » venir s'est perdu dans la nuit des siè- » cles qui se sont écoulés ! L'isolement » de la Sicile, produite par le Vésuve » ou l'Etna ; celui de l'Angleterre, oc- » casionné peut-être par la même cause, » ont ajouté aux terreurs qui tourmen- » taient l'espèce humaine. L'homme, » rongé d'inquiétudes, en proie à des » alarmes continuelles, ne portait plus » le pied qu'en tremblant sur cette terre,

» qui lui avait donné la vie, et qui
» le menaçait sans cesse de la lui ra-
» vir.

» Que de traditions terrifiantes ont
» passé de génération en génération !
» Que de fables l'imagination humaine
» a dû ajouter à des horreurs trop
» réelles ! une catastrophe nouvelle a
» fait oublier celle-là, et l'a été à son
» tour.

» Et nous marchons avec confiance
» sur des ruines! des hochets, des places,
» des cordons, des amourettes nous
» occupent exclusivement, et demain,
» ce soir, notre dernière heure peut
» sonner. — Tâchons donc, mon cher
» André, d'être toujours en état de
» grâce.

» Mais sais-tu que c'est de la très-haute
» philosophie que tu viens de faire là ?
» — Monsieur, je pense rarement, parce

» que cela fatigue; mais savez-vous quel » est le résultat de mes réflexions ? c'est » que les passions des hommes boule- » versent le dessus, comme les volcans, » le dessous, et que, tout bien calculé, » ce n'est pas la peine de naître.

» Éloignons de nous ces tristes idées : » il n'y a pas tous les jours des trem- » blemens de terre, ni des révolutions » politiques. Caressons nos femmes, et » nos enfans, quand nous en aurons; sâ- » blons votre bon vin; il entretient la » gaîté, et laissons aller la terre et les » hommes comme ils le pourront. »

Mon second dîner fut aussi brillant que le premier; même affection, même dévouement de la part de mes convives; même gaîté, mêmes éloges prodigués à ma cave et à ma cuisine. Les particuliers vivaient encore sobrement, et je donnais des repas de prince. Pendant

deux jours, on ne parla dans le canton que de ma magnificence.

Je me croyais sûr d'être élu. Cependant je jugeai à propos de redevenir la Mouche. J'observai ce qui se passait autour de moi, et à Arpajon. Richoux et le curé faisaient des visites secrètes aux électeurs, et on ne se cache que lorsqu'on a des vues auxquelles la publicité peut nuire. On sait que la modestie n'est pas ma vertu d'habitude ; cependant je crus devoir faire des démarches de mon côté. Je fis aussi des visites. C'est ainsi que, lorsqu'il y a une place vacante à la pléïade française, les aspirans courent de tous les côtés, pour s'assurer des suffrages.

J'avais remarqué que les femmes mènent leurs maris, et que les enfans mènent leurs mères. Je ne perdis pas mon temps, à dire des choses flat-

teuses à des lourdauds, dont la plupart n'étaient capables que de juger mon vin ; j'adressais des douceurs aux dames ; je vantais les attraits, même de celles qui n'en avaient pas, et qui voulaient bien me croire sur ma parole. Je trouvais charmans des marmots dont les criailleries me rompaient la tête ; je leur distribuais l'ample provision de joujoux, qu'André avait fait venir de Paris ; je caressais jusqu'au petit chien qui était en faveur.

Je démêlai les désirs secrets de ces dames. Je promis à l'une une place auprès de la reine ; à l'autre, un emploi chez la duchesse de Guise ; je changeais de parti d'après l'opinion qui dominait dans la maison où j'entrais. Toutes ces dames me proclamèrent un homme charmant. Quelques-unes me parurent pénétrées de ce qu'elles me

disaient de flatteur ; mais mon amour pour Colombe ; mais la sainteté du mariage; mais la crainte de mon patron...

Je rendais compte de mes démarches à André. « Savez-vous, Monsieur, » comment cela s'appelle, en bon fran- » çais ? — De la sagacité. — De l'espion- » nage, et par conséquent de la bassesse. » Vous redevenez la Mouche. — J'en » conviens; mais vous avez, André, des » expressions bien déplacées. — Réflé- » chissez, Monsieur, et jugez-vous. — » Je juge, je juge.... que tout est per- » mis à qui veut être député. »

Oh, cette fois, je fus dupe de ma sagacité. Les femmes se confient volontiers ce qui flatte leur amour-propre: c'est une espèce de triomphe pour celle qui parle, et celle qui écoute ne laisse pas échapper l'occasion de prendre une revanche. Madame de la Motte fut ja-

louse de la place que j'avais promise à madame Desmarais; madame Lefort envia le joujou que j'avais donné à la petite Tournier. Les mécontentes se rassemblèrent, et se promirent de déterminer leurs maris en faveur de Richoux. Une petite servante à qui j'avais donné un joli collet montant, vint me dévoiler le complot.

« Donnez donc des dîners, me dit » André; des dîners à trente personnes, » dont le dernier vous a coûté plus de » quarante livres! voilà de l'argent bien » placé! — Aux grands maux, les grands » remèdes. Je pars pour Paris. — Qu'y » allez-vous faire? — Tu le sauras à » mon retour. »

Je montai à cheval aussitôt. J'eus de la peine à parvenir jusqu'à M. Péricard; mais enfin, j'entrai dans son cabinet. On n'a pas oublié que M. Pé-

ricard était le secrétaire intime, le premier ministre du duc de Guise. Je lui fis part des intrigues qui agitaient Arpajon. Il manda le sieur de Maineville. « Avez-vous envoyé des missionnaires » à Arpajon ? — Oui, Monsieur. — Capitaine la Tour, ont-ils fait leur de» voir? — Oui, Monsieur. — Et qui sont » les insolens qui oseraient voter pour » un candidat que l'autorité ne leur a » pas désigné ! Maineville, que cent » ligueurs, bien armés, se rendent à » Arpajon, pour y maintenir la liberté » des suffrages : vous m'entendez. Qu'ils » soient logés chez les bourgeois, et » qu'ils y vivent à discrétion. Qu'on » me laisse seul. »

La veille du grand jour, cent ligueurs, cent enragés, cent diables, entrèrent à Arpajon, le mousquet sur l'épaule, tambour battant, et le drapeau déployé.

Je crus qu'il était dans les convenances que j'invitasse le capitaine à prendre son logement chez moi. Je me nommai, et il accepta ma proposition; mais il me fit observer qu'il fallait qu'il s'occupât d'abord de ses hommes. « Hé, » où les mettrez-vous? — Oh, je ne suis » pas embarrassé; vous allez voir. »

Il fit faire un roulement à son tambour. « La cause du Roi, dit-il aux » curieux, est dans un triste état; mais » il y a ici de bons royalistes qui m'ai- » deront à rétablir ses affaires. Je forme » l'avant-garde d'une armée de dix » mille hommes, commandée par le » maréchal de Biron. Que le duc de » Guise soit le maître dans Paris, à la » bonne heure; mais les troupes qui » s'avancent conserveront la banlieue » au souverain. Allons, mes amis, vive » le Roi! »

Vive le Roi ! crièrent vingt ou trente individus, qui annonçaient de l'aisance, et qui attendaient du maréchal, qui était dans le Périgord, la conservation de leurs propriétés.

« Ah ! canailles, vous êtes royalistes, » s'écria le capitaine ! je vous corri- » gerai de ce défaut-là. »

Aussitôt, huit à dix soldats s'emparent de chacun des crieurs, les font rentrer chez eux, et s'établissent les maîtres de la maison. Je souffrais beaucoup de voir les sujets fidèles du Roi reconnus, maltraités et pillés ; mais que pouvais-je faire à cela ? Je me tus.

Le capitaine n'avait pas oublié mon invitation. Il me suivit, accompagné de deux de ses soldats qui, dit-il, lui tenaient lieu de domestiques. « Ne vous » gênez pas pour me bien loger : je dors » partout ; mais je tiens à la bonne

» chère et au bon vin. Voyons d'abord » le garde-manger.... Oh! oh, il paraît » que vous vivez bien, M. de la Tour. » Je serai à merveille chez vous...... » Diable, vous avez une jolie cuisi- » nière!.... » et il appliqua à Claire, cinq à six baisers sur les joues, et où il put l'attraper. « Monsieur le capi- » taine, madame est ma femme. — Je » vous en fais mon compliment, mon » ami, » et il embrassa Claire avec une nouvelle vivacité. Son chignon lui tomba sur les reins, et son collet montant sur les épaules. « Ce n'est rien, ce n'est » rien, la belle. Allons, la main à l'œu- » vre. Cette éclanche de veau à la » broche; ces côtelettes de porc frais » sur le gril; cette carpe à la poêle, et » demain nous verrons. J'espère, mon » cher la Tour, que vous et Madame » me ferez l'honneur de souper avec

» moi. Vous voyez que j'en use sans » façon avec vous ; mais je suis ici » pour protéger la liberté des suffrages, » et demain, je vous fais député. » Oh, pensai-je, si je ne visais à l'honneur d'être un des représentans du peuple français, il y a long-temps que je t'aurais mis à la porte, ou que tu aurais tiré l'épée avec moi.

« A propos, ami la Tour, M. de Mai- » neville m'a dit que vous avez une très- » jolie femme. Je vais lui faire ma cour, » pendant que cette belle enfant-ci s'oc- » cupera de nous, » et il partit, comme un trait. Je courus sur ses pas ; je le suivis, de chambre en chambre, et enfin, nous trouvâmes ma pauvre Colombe, roulée dans un petit arrière-cabinet, bien sombre, où elle devait se croire en sûreté.

Il allait la traiter comme Claire, et

peut-être plus mal. Je l'arrêtai par son manteau. «Capitaine, je me suis marié » pour moi. —Sans doute ; mais entre » amis tout est commun. —Je ne veux » plus être député. —Tu le seras malgré toi. —Si vous portez la main sur » Madame, je vous passe mon épée » au travers du corps. — Ah ! tu es » ferrailleur ! je suis ton homme. En » garde. »

Colombe jeta les hauts cris; mais avant qu'elle fût sortie de sa cachette, le capitaine avait reçu un coup d'épée, qui lui perça la cuisse de part en part. Il fut forcé de s'asseoir sur le carreau, par la raison qu'il n'y avait pas de siége derrière lui. « Diable, me dit-il, tu es » brave. Tu mérites d'appartenir à la » sainte ligue. »

J'enlevai Colombe, je la portai dans la chambre la plus reculée de la mai-

son. J'en fermai la porte à double tour, et je mis la clef dans ma bourse. Je descendis à la cuisine : Claire et André avaient disparu. Les soldats, valets du capitaine, tournaient la broche, et faisaient marcher la grosse fille de cuisine, une houssine à la main. Javote jurait ; les chenapans juraient plus haut qu'elle. Mon valet d'écurie, qui avait voulu rétablir l'ordre, avait un œil poché, et le nez cassé. Le pavé était couvert des débris de ma vaisselle; je ne reconnaissais plus ma maison. Je saisis un chenet au fond de la cheminée ; Bertrand, encouragé par ma présence, empoigna l'autre ; nous tombâmes sur nos deux coquins, et nous les renvoyâmes à Arpajon, joindre leurs camarades, dont, sans doute, les royalistes n'avaient pas à se louer.

Je remontai, suivi de Bertrand : il

ne me quittait plus. « Tu m'as blessé, » me dit le capitaine, c'est fort bien; » mais ce n'est pas assez : il faut me » panser maintenant. » Mon premier mouvement fut de le prendre, avec Bertrand, et de le jeter par la fenêtre. L'humanité l'emporta sur le ressentiment. Nous le mîmes sur un fauteuil, qui se trouva là.

Je ne savais où prendre ce qu'il fallait pour faire un pansement : André et Claire avaient les clefs de tout. Bertrand, il faut trouver André. Cherche, appelle, crie. Il s'était réfugié, avec sa femme, sur la plate-forme, au plus haut de la maison, et ils avaient fermé la trape sur eux. Ils parlementèrent avec Bertrand, à travers les planches. Quand ils surent que le capitaine était hors d'état de se remuer, et que ses valets étaient éreintés, ils descendirent.

« Poltron, m'écriai-je, vois dans quel
» embarras tu m'as laissé ! —Monsieur,
» je vous ai prévenu, vingt fois, que,
» vous pouviez compter sur moi dans
» toutes les circonstances, bataille ex-
» cepté.

» Sacreudié, finirez-vous de bavar-
» der? Qu'on me panse, et toi, petite,
» va soigner le souper. — On ne soupe
» pas quand on est blessé. — Tu m'as
» donné un coup d'épée, et tu veux
» encore me mettre à la diète! Je sou-
» perai, ou le diable emportera la
» maison. »

Claire retourna à la cuisine; André mit des compresses d'eau-de-vie sur la blessure du capitaine; nous le portâmes ensuite dans un assez bon lit. « A
» souper, à souper!... Ah, j'ai demain
» une mission importante à remplir,
» et M. Péricard n'est pas plaisant du

» tout. Monsieur le factotum, vas à Ar-
» pajon; fais-moi faire deux béquilles,
» et que demain, à la pointe du jour,
» elles soient au chevet de mon lit.
» Informe-toi, dans le village, si mes
» gens ne font pas trop de dégat. Je
» tiens à la discipline, et je sais la main-
» tenir. A souper, à souper! »

André partit, et le capitaine dévora ce qu'on lui servit de bon ou de mauvais. Il but comme une éponge, et deux heures après, il eut une fièvre de cheval. Je laissai Bertrand auprès de lui, et je fus retrouver Colombe, qui était à peine remise des alarmes que lui avait causées cette mémorable soirée.

André revint, et nous dit que tout était dans le plus grand désordre à Arpajon. « Savez-vous, Monsieur, ce qui
» arrivera de tout ceci? quand ces en-

» ragés-là seront partis, les Arpajonais
» mettront le feu à votre château. »
Cela n'était pas impossible, et on ne dort pas, quand on est fortement préoccupé. Nous ne fermâmes pas l'œil.

Vers le milieu de la nuit, Bertrand vint me crier, par le trou de la serrure, que le capitaine se mourait. Je me levai, j'appelai Javotte, et je lui fis mettre un chaudron plein d'eau sur le feu. Le capitaine avait, pour l'eau, une adversion insurmontable; il refusa d'en boire. Bertrand et Javotte lui tinrent la tête, et je l'emplis d'eau chaude, à l'aide d'un entonnoir. La nature chercha bientôt une issue. L'eau chaude et le souper partirent ensemble, et la fièvre se calma.

Oh, que j'étais las de mes grandeurs à venir! combien je regrettai les douceurs de la vie que j'avais menée jus-

qu'alors! Je ne savais quel parti je devais prendre.

Au point du jour, le capitaine se fit habiller par Bertrand; à huit heures, il lui ordonna de m'appeler. Je le trouvai, appuyé sur ses deux béquilles, faisant des grimaces dignes d'un possédé; mais ayant toute sa tête. Je fis mettre les mules à la voiture; nous l'y juchâmes, et je me plaçai à côté de lui.

Je lui parlai, en route, du triste pronostic d'André. « Brûler ton châteàu, » un château où j'ai été traité comme » un prince, à un coup d'épée près! » Corbleu, je les en empêcherai bien. »

Nous descendîmes sur la place d'Arpajon. Il reprit ses béquilles; sa physionomie parut calme et imposante, et il souffrait beaucoup. Il faut avouer qu'il était doué d'un grand caractère.

Il y avait deux hommes dans ce vaurien-là.

Il fit battre la générale. Quand sa troupe fut rassemblée, il demanda si quelqu'un avait à se plaindre de ses hôtes. Un cri général s'éleva contre eux.

« Oh, oh, dit-il, je vois que les sol-
» dats de la sainte ligue se sont conduits
» comme des brigands. Ils sont indignes
» de servir une si belle cause, et j'en
» ferai une justice éclatante, quand nous
» serons rentrés à Paris. Rendons-nous,
» Messieurs, au lieu choisi pour l'élec-
» tion. »

Nous entrâmes à l'Hôtel-de-Ville. Les électeurs commençaient à s'y rassembler. Le capitaine plaça ses soldats dans toutes les avenues. Il entra ensuite dans la salle avec un air de dignité qui n'avait rien de gauche. « Vous vous

» demandez à l'oreille, Messieurs, pour-
» quoi je suis boîteux aujourd'hui, moi,
» qui ne l'étais pas hier. En montant
» un escalier, assez sombre, chez M. de
» la Tour, je me suis donné une en-
» torse ; voilà tout. Occupons-nous
» de notre affaire. » Il prit le fauteuil,
et le scrutateur monta au bureau.

La plupart des électeurs ne savaient ni lire ni écrire. On avait remédié à cet inconvénient, en faisant faire un grand nombre de petites boules, sur chacune desquelles était gravée une lettre de l'alphabet. Chacun des électeurs s'approcha du scrutateur, lui dit à l'oreille le nom du candidat qu'il voulait élire, et reçut une boule en conséquence.

Je m'attendais à être nommé. Le dépouillement du scrutin donna à Richoux dix ou douze voix de plus qu'à moi. Je remarquai que les électeurs

promettent beaucoup, le verre à la main, et oublient bientôt leurs promesses.

Le scrutateur allait proclamer Richoux. « Un moment, s'écria le capi-
» taine. Sergent, faites entrer vingt-
» cinq hommes dans la salle. Messieurs,
» je représente ici monseigneur le duc
» de Guise. J'y suis pour maintenir la
» liberté des votes ; mais aussi pour
» prévenir toute espèce de fraude. Je
» veux vérifier le scrutin..... Scruta-
» teur, je vous soupçonne fortement
» d'être un fripon, et je devrais vous
» faire pendre ; mais monseigneur le
» duc de Guise, dont je suis manda-
» taire, m'a recommandé de mettre
» beaucoup de douceur dans l'exercice
» de mes fonctions. Rassurez-vous,
» scrutateur ; vous ne serez pas pendu.
» Voyons, examinons les boules. Je

» n'y trouve que des R et des T. Élec- » teurs, avez-vous voté seulement pour » MM. Richoux et la Tour? — Moi, » j'ai donné ma voix au curé; moi à » M. de la Motte; moi à M. Desma- » rais; nous à M. le Fort; nous à..... » — En voilà assez. Scrutateur, vous » êtes convaincu de friponnerie, et je » déclare le scrutin nul. J'ajoute ces » vingt voix à celles qu'a obtenues M. de » la Tour, et je le proclame député. »

Quelques murmures se firent entendre. « Sergent, qu'on arrête ceux » qui troublent le bon ordre. » Le plus profond silence régna dans la salle, et la séance fut levée.

Le capitaine fit faire un nouveau roulement sur la place. « Arpajonnais, » vous vous êtes montrés les amis de » la bonne cause, en nommant libre- » ment M. de la Tour pour votre dé-

» puté. Mais il y a partout des pertur-
» bateurs de l'ordre public. Epiez-les
» soigneusement, et dénoncez-les ; car
» si, pendant l'absence de son mari,
» madame de la Tour ou ses propriétés
» éprouvaient le moindre dommage,
» monseigneur le duc de Guise ne lais-
» serait pas pierre sur pierre dans Ar-
» pajon ; il tient autant à la rigoureuse
» justice qu'à la liberté des votes. »

Et voilà comment se faisaient les élections.

CHAPITRE IV.

Seconds États de Blois. Assassinat du duc de Guise.

Le capitaine ne pouvait ni marcher ni se tenir à cheval. J'allais lui offrir ma voiture; il me la demanda. Je lui donnai, pour le conduire, Bertrand, grand et fort garçon, qui avait toutes les qualités requises pour faire un bon ligueur. Je croyais ne plus le revoir, et je pensai que le capitaine trouverait

ma voiture très-commode, pour entrer en campagne.

Le lendemain, Bertrand et mon équipage revinrent au château. Le capitaine ne pensa pas à venger la discipline militaire, violée à Arpajon ; mais il chargea mon valet de choses fort obligeantes pour moi et madame de la Tour. C'était un homme très-singulier que ce capitaine. Au reste, combien ne rencontre-t-on pas d'individus, qui réunissent tous les extrêmes ?

Bertrand nous apprit que le plus grand mouvement régnait dans Paris. La cour, le duc de Guise, et les députés de la capitale se préparaient à partir pour Blois. Le duc avait fait toutes ses dispositions, pour y étaler la plus grande magnificence.

D'après cela, je me préparai à me mettre en route. Colombe voulait que

je prisse André avec moi. Il était le seul avec qui elle pût s'entretenir agréablement, pendant mon absence, et je résolus de partir seul. Nous nous séparions pour la première fois; nos adieux furent déchirans. André prononça que les états-généraux ne dureraient pas quinze jours, parce que le duc de Guise avait sans doute pris des mesures certaines pour écraser le roi. On croit facilement ce qu'on désire, et nous nous consolâmes, Colombe et moi, en pensant à mon retour.

Je trouvai Bertrand monté sur une de mes mules : c'était une attention de Colombe. Je sentis de quelle utilité il me serait en route, et je lui permis de m'accompagner.

Je me rappelai les dernières paroles d'André. Non, me dis-je, le duc n'écrasera pas le roi. Je vais à Blois pour

le sauver, et il n'est pas de mince levier qui ne puisse être utile.

Il ne m'arriva rien de remarquable de Paris à Blois. Je revis avec une sorte de plaisir cette ville où j'avais joué du serpent, à la procession des bilboquets. Depuis cette époque, j'étais devenu un personnage,

Je trouvai difficilement à me loger. Toutes les maisons étaient surchargées de monde, et Bertrand n'avait pas l'adresse d'André. M'adresser à Zampini, c'était dévoiler mes opinions et mes vues, et peut-être ne m'eût-il pas reçu. Je me contentai du premier coin que je trouvai.

J'arrêtai le plan de conduite que je devais suivre. Il fallait d'abord me rendre impénétrable, tout voir, tout écouter, ensuite continuer d'être la Mou-

che, et tâcher enfin de tirer parti des circonstances.

J'allai saluer M. Péricard. Je devais commencer mes observations, en écoutant attentivement l'écho du duc de Guise. Je fus reçu avec une bienveillance, qui annonçait clairement qu'on avait besoin de moi. Plusieurs députés se présentèrent, et furent accueillis aussi favorablement. Je fus persuadé qu'on se préparait à frapper un grand coup.

Péricard prit nos adresses, et il me chargea d'aller, de maison en maison, prendre celle des autres députés, et de les lui faire passer. C'était ce que je pouvais désirer de plus avantageux. L'agent de Péricard ne pouvait pas être suspect aux créatures du duc de Guise, et on ne prend pas l'adresse d'un homme, sans lui parler, et sans qu'il

réponde. Or, je savais entendre à demi-mot.

Péricard nous prévint que nous recevrions, tous les soirs, une note qui nous indiquerait l'objet qui serait mis en délibération le lendemain, et la conduite que nous devrions tenir. Il nous congédia, en m'invitant à le voir souvent. Comme cet homme-là me servait!

J'employai deux jours à remplir la mission dont j'étais chargé. Avant la fin de la seconde journée, je savais que l'assemblée serait très-incomplète; qu'on n'y avait pas admis un seul huguenot, ce qui annonçait le louable projet d'écarter à jamais les Bourbons du trône; que les députés élus l'avaient été comme moi, à quelques circonstances près; enfin que le roi n'avait, parmi eux, personne sur qui il pût compter.

La veille du jour fixé pour l'ouverture des États-Généraux, le roi ordonna une procession générale, où il donna des marques de la plus sincère dévotion. Quelques-uns de mes collègues me firent remarquer qu'il invoquait le Saint-Esprit, entouré des compagnons de ses débauches. Cet aspect m'indigna ; mais je pensai que je n'étais pas son juge, et qu'il était assez jeune encore pour pouvoir se corriger. Je priai mentalement mon patron d'opérer ce prodige.

A côté du roi, marchait le duc de Guise, la tête haute, l'œil fier et menaçant. Il couvrait encore du nom de Dieu ses sinistres projets. Je soupçonnai que l'exécution n'en serait pas long-temps différée.

Le roi prononça, selon l'usage, un discours d'ouverture, dont je fus assez

content. Je sentais que je l'aurais fait mieux; mais la rédaction de ces sortes de pièces appartient de droit au chancelier.

Le duc se fit remettre le manuscrit, et il y fit les changemens qu'il crut nécessaires à ses vues, avant que de l'envoyer à l'impression. Il n'était plus permis à Henri de dire à ses sujets ce que lui dictait son cœur, et ce qui pouvait contribuer au bien public.

Les états commencèrent par rendre des décrets, qui permettaient de pénétrer dans l'avenir. Ils forcèrent le roi à proscrire les Bourbons huguenots, et tous les Français de cette secte, sans exception; à défendre toute association, la sainte ligue exceptée, sous peine de mort.

La première partie de ce décret me parut conforme aux principes sa-

crés de l'église catholique. Mais comment le roi pouvait-il se défendre, si ses ennemis seuls pouvaient se rassembler? Je vis le piége, et je ne pensai plus qu'aux moyens de le lui faire éviter.

Il sentit que son sort était dans les mains du duc de Guise, et la terreur s'empara de toutes ses facultés. Il jura, sur l'Eucharistie, une amitié inaltérable à la maison de Lorraine. Il ajouta qu'il voulait remettre les rênes de l'état à sa mère et au duc de Guise, et qu'il finirait sa carrière dans la retraite, et les exercices de la religion.

Il était impossible que le roi aimât les Guise. Son serment n'était donc qu'un sacrilège, et cette pensée me révoltait. Je m'attachai à une idée qui me parut assez simple : une restriction mentale pouvait tout concilier. Je crus

que ces paroles signifiaient qu'il ferait tout ce qui serait en lui pour aimer sincèrement les Guise.

Le Béarnais nous adressa une protestation contre l'illégalité de notre composition, et le décret qui le déclarait déchu de ses droits : les droits d'un huguenot ! L'ordre du clergé délibéra seul sur cette protestation. Quelques-uns de nos collègues trouvèrent cette mesure arbitraire. Je l'approuvai sincèrement. N'est-ce pas à l'église seule qu'il appartient de statuer sur les affaires politiques qui se rattachent à la religion ? Le clergé déclara le Béarnais *opiniâtre* et *relaps*.

Le moment de la grande crise approchait. Déjà on comparait, dans l'assemblée, Henri III aux derniers princes Mérovingiens, et le duc de Guise à Pépin. Le duc de Savoie s'empara du

marquisat de Saluces. Il nous adressa des dépêches, par lesquelles il protestait n'avoir pris les armes que pour soutenir la sainte ligue, de concert avec le pape, l'empereur et le roi d'Espagne. On devait donc s'attendre à une irruption générale.

Les esprits fermentèrent dans toute la France, et jusqu'au sein des états généraux. Nous nous divisâmes en deux partis. L'un voulait que le roi fît immédiatement la guerre au duc de Savoie; l'autre, qu'on dissimulât l'injure faite à la France par ce petit souverain, jusqu'à ce que les huguenots fussent exterminés. J'étais du second parti. En effet, comment le roi pouvait-il faire la guerre, puisque nous avions reçu l'ordre positif de lui refuser des subsides.

Il me parut évident que le duc de

Guise voulait charger le roi du double fardeau de la guerre civile et d'une guerre étrangère; que, privé de toute espèce de ressources, il succomberait infailliblement; qu'alors le duc prendrait la couronne, lèverait des troupes avec l'or de l'Espagne même, contiendrait les étrangers, et serait proclamé le libérateur de la France.

Le danger était imminent; je le voyais dans toute son étendue; mais pouvais-je conjurer l'orage, moi, qui n'avais que ma voix, et qui, hors l'enceinte de l'assemblée, n'étais qu'un simple particulier? Cependant je ne désespérai de rien. Une circonstance imprévue pouvait naître; je l'épiais, et je me sentais les qualités propres à en profiter.

J'allais souvent chez Péricard. Il me comptait au nombre des ennemis du

roi, et se contraignait peu en ma présence. La fermentation croissait sans cesse, et quelques habitans de Blois crurent devoir s'éloigner d'une ville, où bientôt, peut-être, personne ne serait en sûreté. Le roi n'était plus rien, et ils vinrent demander des passe-ports à Péricard. J'étais chez lui alors. « Attendez quelques jours, leur dit-il, » *bientôt nous changerons de qualité.* » Je vis, dans ces mots, l'arrêt de la déposition du roi, et peut-être de sa mort.

Éperdu, hors de moi, je cherchai, pendant le reste de la journée, les moyens de le soustraire au coup fatal. Je ne pouvais m'adresser directement à lui, sans dévoiler mes véritables dispositions. Je me déterminai à lui écrire. Il fallait que je prévisse tout. Mon billet pouvait tomber au moment où j'es-

saierais de le lui remettre. Il était donc nécessaire qu'il fût conçu d'une manière obscure, et écrit dans une langue étrangère. On parle généralement latin en Pologne, et le roi devait y avoir appris cette langue. Je traçai les mots suivans sur un très-petit morceau de papier : *Mors Coradini, vita Caroli; mors Caroli, vita Coradini* (1).

Comment remettrai-je ce billet au roi ? Ma mort peut être la suite de la moindre imprudence. Dans deux mois je devais être père, et je tenais à la vie plus que jamais. Cependant, je montai au château, résolu de sauver le roi, si une occasion favorable se présentait.

---

(1) Cayet assure, tome 1er, qu'un billet, ainsi conçu, fut remis au roi, par une main inconnue, deux jours avant l'assassinat du duc de Guise.

Ce prince sortit de ses appartemens pour aller entendre la messe. Il marchait entre messieurs de Villeroi et de Villequier, secrétaires d'état. Je m'approchai en tremblant. M. de Villeroi me reconnut, me sourit et m'adressa quelques mots. Le roi s'arrêta, et me reconnut aussi. Il se souvint que je lui avais apporté des dépêches du maréchal de Biron, aux premiers États de Blois. Il me présenta sa main à baiser, et j'y glissai mon papier.

Je me retirais, en regardant autour de moi, et je ne vis personne qui pût me compromettre. Je descendis rapidement les marches du château, et je rencontrai M. de Maineville qui montait. Il me demanda brusquement ce que je faisais là. « Ce que vraisem» blablement vous venez y faire vous» même. J'étais bien aise de voir ce qui

» se passe ici. — M, Péricard vous a-
» t-il chargé de cette mission? — Non,
» Monsieur; mais mon zèle.... — Ap-
» prenez, la Tour, que nous ne vou-
» lons pas qu'on nous devine, et que,
» dans les grandes occasions, nous ne
» nous servons pas d'agens subalternes.
» Et, qu'avez-vous remarqué? — Le
» roi m'a paru être dans la plus entière
» sécurité. — Retirez-vous, et ne pa-
» raissez plus ici sans ordres positifs..»

Je courus me renfermer chez moi, et j'y passai le reste de la journée à méditer sur les conséquences qui pouvaient résulter, pour moi, de ce que j'avais fait le matin. J'étais dévoré d'inquiétudes, et ma position actuelle me rappela, avec un charme tout puissant, les jours heureux que j'avais passés auprès de Colombe. Je brûlais de retourner à la Tour, et je m'étais, mal-

heureusement, jeté dans les affaires publiques. On ne s'en éloigne pas, quand on le veut.

Le lendemain, 22 décembre 1588, le duc de Guise trouva, sous son couvert, un billet qui l'avertit que le roi voulait attenter à sa vie. Il écrivit au bas du billet : *Il n'oserait*. Telle était sa sécurité, qu'il laissa ce billet ouvert sur sa table.

Le même jour, le roi se rendit au conseil, et dit qu'il voulait qu'on expédiât, le lendemain, quelques affaires urgentes, pour qu'il pût se livrer exclusivement aux pratiques de l'Église, pendant les fêtes de Noël. Ainsi le masque de la religion couvrit encore un dessein, qui était irrévocablement arrêté, et dont, peut-être, j'avais été la première cause.

Le 23, à huit heures du matin,

Guise et le cardinal, son frère, entrèrent dans la salle du conseil. A l'instant, un huissier de la chambre vint avertir le duc que le roi avait une affaire importante à lui communiquer. Guise se lève, salue les membres du conseil, traverse la salle sans crainte, et entre dans le cabinet du roi. Sa chambre à coucher s'ouvre; neuf satellites en sortent précipitamment, s'élancent sur le duc, saisissent son épée et le percent de coups. Il se débat; il crie. Le cardinal accourt : il est trop tard, il trouve son frère sans vie.

Le maréchal d'Aumont arrête le cardinal de Lorraine, et l'enferme dans un grenier du château. On s'assure de la duchesse de Guise, du prince de Joinville, son fils, et de plusieurs seigneurs, ouvertement attachés à la maison de Guise. Mayenne s'enfuit. Il ne

pouvait être dangereux que par l'affection de la Ligue, et il était fort douteux qu'elle reportât sur lui l'amour que lui avait inspiré son frère.

A la première nouvelle de la mort du duc, tous les députés se rendirent à la salle de leurs assemblées. Richelieu, prévôt de l'hôtel, y entra, et fit arrêter, une liste à la main, un certain nombre de députés. Ma figure rayonnait de joie, et cependant je fus confondu avec les coupables du crime de lèse-majesté. Je fus traîné en prison.

Je voulus m'expliquer avec Richelieu. Il me dit qu'on avait remarqué mes assiduités auprès de Péricard, et il refusa de m'entendre.

J'étais sur les épines. La nécessité est souvent mère de l'industrie. J'écrivis à M. de Villeroi, et j'entrai, avec lui, dans les plus grands détails. Je

n'étais pas au secret, et moyennant une pièce d'or, le geolier se chargea de ma lettre. Dans quelles angoisses je passai l'heure que dura ma détention ! Le présent me paraissait insupportable, et l'avenir affreux. Misérable ambitieux, me disais-je, quelle fureur t'a poussé à quitter tes foyers ? La lassitude d'un bonheur paisible, dont tu n'étais pas digne. Oh, Colombe, combien tu es vengée ! Et l'amour se rallumait dans mon cœur, tel qu'il était, quand je partis avec elle de la Rochelle. Peut-être ne devais-je plus la revoir!

Au bout d'une heure des plus cruelles anxiétés, Richelieu vint faire ouvrir les portes de ma prison, et me remit une lettre de M. de Villeroi. Ce ministre me disait que le roi n'oublierait jamais le service que je lui avais rendu, et que Sa Majesté était disposée

à m'accorder la récompense que je lui demanderais.

Je n'en voyais pas qui fût au-dessus de moi. Les fumées de l'orgueil reprirent sur moi leur premier empire, et je ne pensais plus à retourner à la tour. Triste et déplorable composition qu'un cerveau humain !

En examinant les prérogatives et les émolumens attachés aux grandes places, je pensais au duc de Guise, dont la fin tragique devait me porter à celle que j'ambitionnerais. Ce prince était l'ennemi déclaré et irréconciliable du roi. Tous les Français, les huguenots exceptés, étaient de son parti. Il fallait donc que le roi ou lui succombât. Mais Henri devait-il se défaire de son rival par un assassinat ? Le maréchal d'Aumont lui avait conseillé de faire arrêter le duc et le cardinal, et de les traduire

devant la cour des Pairs. Mais le plus grand nombre de ces seigneurs et des membres du Parlement était composé de ligueurs furieux : ces deux corps eussent absous les princes Lorrains. D'ailleurs, il n'y avait pas un huguenot dans Blois; qui eût-on chargé de les arrêter?

Je jugeai devoir débuter modestement dans la nouvelle carrière qui s'ouvrait devant moi. Je me bornais à une place de sous-secrétaire d'État. Cet emploi me permettrait de voir le roi tous les jours, et m'offrait la perspective de la plus haute fortune. Je résolus d'aller saluer, le lendemain, M. de Villeroi, et de lui faire part de mes vues.

Le lendemain, tout changea pour moi, et pour le souverain. J'appris, en me rendant à la cour, que le cardinal

de Lorraine venait d'être assassiné au château de Blois. Lognac, Saint-Capautet, Alfrenas, Herbelade, pauvres gentilshommes gascons, avaient trempé leurs mains, sans scrupule, dans le sang du duc. Ils frissonnèrent à la proposition de verser celui d'un prêtre. L'infâme Henri III lui fit ôter la vie par quatre misérables, quatre mécréans, qui le tuèrent à coups de hallebarde. Faire assassiner un prêtre !

Les bienfaits d'un tel roi me parurent odieux. Je retournai chez moi ; j'ordonnai à Bertrand de préparer ma voiture, et je sortis de Blois avant la fin du jour.

Nous apprenions, de ville en ville, les événemens nouveaux, qui se passaient à Blois et à Paris. Le roi avait pris des mesures pour se venger, et aucunes pour régner. Au lieu de marcher ra-

pidement sur Paris, avec ce qu'il avait de troupes, il transigea avec les états-généraux. Il fit rendre la liberté à tous ceux qui avaient été arrêtés, après la mort du duc de Guise. Il perdit ainsi un temps précieux. Le ciel frappe d'aveuglement les mauvais rois.

Henri avait cru se populariser par un acte de clémence. Il confirma l'opinion qu'on avait de sa faiblesse. Le meurtre du cardinal le rendit exécrable aux yeux de tous les catholiques, et ne changea rien à sa position.

Dès que le crime du roi fut connu à Paris, le peuple s'assembla en tumulte. Il court à l'hôtel de Guise; il jure à la veuve du duc, et à la duchesse de Montpensier, sa belle-sœur, de venger la mort des princes Lorrains. Les prédicateurs nomment Henri tyran, assassin, ennemi de la Religion et de

l'État. Ils rangent les Guise au nombre des saints martyrs. Ils avaient incontestablement raison à l'égard du cardinal-prêtre.

Le peuple nomme Charles de Lorraine, duc d'Aumale, gouverneur de Paris. La Sorbonne confirme cette nomination, et déclare les Français déliés du serment de fidélité et d'obéissance envers Henri de Valois. Le clergé, en corps, est le juge suprême des rois, et la Sorbonne en était une fraction importante.

Des députés aux états-généraux présentèrent au Parlement de Paris une espèce de requête, par laquelle ils demandaient que Henri de Valois, pour raison d'assassinat commis ès-illustrissimes personnes des duc et cardinal de Guise, fût condamné à faire amende honorable en chemise, la tête et les

pieds nus, la corde au cou, tenant en main une torche ardente, et conduit par l'exécuteur des hautes-oeuvres; qu'il eût à déclarer, à genoux, qu'à tort et sans cause, il a commis ledit assassinat, duquel il demande pardon à la justice et aux États; qu'il fût déclaré indigne de la couronne, et confiné au couvent des hiéronimites, près Vincennes, et là, mis au pain et à l'eau pour le reste de ses jours. Le parlement n'eut pas assez de vertu pour faire droit à cette requête.

Orléans et Chartres s'armèrent pour soutenir la Religion, outragée dans la personne du cardinal. Jéhu, le lâche Jéhu trembla dans Samarie. Henri de Valois s'enferma dans le château de Blois, et voyait fondre sur lui la population de Chartres et d'Orléans. Il eut la bassesse d'écrire au duc de Mayenne,

pour lui demander pardon de l'assassinat de ses deux frères. Mayenne répondit verbalement : « Je ne pardonnerai jamais à ce misérable. »

Ce prince se mit à la tête de la Sainte-Union, fraction de la Sainte-Ligue, et il entra dans Paris. Il fut aussitôt déclaré lieutenant-général de la couronne de France. Tel était l'état des affaires publiques, lorsque j'arrivai à Étampes. Je me rendis au couvent des filles du Sacré-Cœur de Jésus. Ma mère y avait terminé sa pieuse carrière, de la manière la plus édifiante. Je donnai des larmes à sa mémoire, et je la priai d'intercéder pour moi, auprès du grand saint Antoine.

J'arrivai à Arpajon. La plus grande fermentation y régnait. Les royalistes détestaient Henri; ils le disaient, au moins. Les partisans connus de la

maison de Guise ne parlaient que de mesures violentes. Ils m'avaient cru sincèrement attaché à leur parti. Ils me revirent avec plaisir.

Je ne m'arrêtai pas auprès d'eux : J'étais dégoûté des grandeurs. Mon cœur m'appelait à la Tour, et je courus me jeter dans les bras de Colombe.

Oh, si on savait quelle force nouvelle six semaines de séparation donnent à l'amour, les jeunes époux se ménageraient des absences, qui rendent si vif le bonheur de se retrouver! Colombe avait été constamment la même, et j'éprouvai, pour la seconde fois, ce délire, cette ivresse, cet enchantement, qui prêtent à l'homme quelque chose de la félicité des anges. Je jurai à la charmante, à la céleste Colombe de ne plus m'éloigner d'elle. Ce serment

l'enivra à son tour. Sa figure était radieuse de bonheur et de plaisir.

Après avoir payé à l'amour le tribut si doux que je lui devais, je pensai à l'amitié. Je me tournai vers André et sa femme : ils attendaient leur tour. Je les embrassai tendrement.

Des sensations plus calmes me permirent de raconter ce que j'avais vu, et ce que j'avais fait. Nous nous assîmes, en demi-cercle, devant un grand feu, et je pris la parole.

Je commençai par assurer Colombe que la plus grande de mes privations était de n'avoir pu lui écrire, et cela était à peu près vrai. Mais j'avais manqué d'occasions pour lui faire parvenir mes lettres. Elle prit mes mains, et ses yeux me dirent amour et reconnaissance. Je continuai de parler.

« Je ne me permettrai jamais de te

» contredire, me dit-elle, quand j'eus
» terminé mon récit, sur les choses
» auxquelles tu tiendras essentielle-
» ment. Mais si tu avais eu assez de
» confiance en moi pour me consulter,
» je t'aurais prédit ce qui t'est arrivé.
» Je suppose que tu aies complètement
» réussi dans tes projets, qu'en serait-
» il résulté? Je crois qu'on s'accoutume
» promptement au luxe et aux distinc-
» tions, que procure une grande place.
» Et quels effets produit-elle? Elle des-
» sèche le cœur, source unique des
» vraies jouissances. Le possesseur de-
» vient étranger à sa famille, pour s'oc-
» cuper exclusivement de son avance-
» ment. Il autorise sa femme et ses
» enfans à le négliger à leur tour : l'a-
» mour peut-il se soutenir, quand il
» n'est plus partagé? Crois-moi, mon
» Antoine, ton bonheur est ici; il ne

» peut être qu'ici. Cesse de le chercher » ailleurs.

» Monsieur, reprit André, la saine » raison vient de s'exprimer par l'or- » gane de madame. — Et sa bouche de » roses lui donne un charme irrésis- » tible. — En effet, qu'avez-vous vu à » Blois, qu'avez-vous éprouvé? Des » furieux, des forcenés des deux par- » tis, méditer et consommer des crimes. » Les circonstances vous entraînent à y » prendre une part directe; des regrets » amers suivent l'assassinat du cardinal, » que vous avez peut-être préparé; » des alarmes dévorantes, pendant une » heure de captivité, et enfin le mépris » d'une grande place, objet unique de » vos vœux; vous rentrez chez vous » précisément dans la position où vous » étiez, quand vous êtes parti; voilà

» toute votre histoire. C'était bien la » peine de tant vous tourmenter!

» Hé, croyez-vous, Monsieur, que » les calamités publiques s'arrêteront » là? Des crimes succèderont à d'au- » tres crimes. Vous verrez toute la » France se soulever contre Henri. Des » provinces se prononceront pour » Mayenne; d'autres pour le roi de » Navarre, ou pour celui d'Espagne. » Les Français se poursuivront avec » une fureur délirante. Réformés, ca- » tholiques, royalistes, ligueurs s'égor- » geront, sans pouvoir éteindre la soif » du sang qui les dévorera.

» L'homme raisonnable s'éloigne de » ce théâtre d'horreurs. Il jouit de la » paix du cœur auprès d'une femme » jolie et bonne. Un échange continuel » de soins, de prévenances, d'égards, » l'éducation d'enfans, dans lesquels

» ils se complaisent à se retrouver, as-
» surent le calme et la félicité de leur
» vie. Prononcez, Monsieur, vous qui
» connaissez si bien les douceurs de
» cette position. — Je ne sais, André,
» comment ta tête est organisée; mais
» tu as raison, toujours raison. Ta
» philosophie est la bonne; c'est celle
» qui conduit au bonheur, dont l'hom-
» me est susceptible.

» — Monsieur, votre arrivée nous a
» fait avancer le souper de deux heures.
» Il n'est pas tard, et nous avons encore
» bien des choses à nous dire. Voulez-
» vous que nous passions cette soirée,
» comme nous en avons passé beau-
» coup avec Madame, en parlant de
» vous? — De tout mon cœur, André.
» — Je vais chercher la bouteille de
» bon vin blanc. Claire, apporte-nous

» les marrons; nous les croquerons, en
» jasant. »

Toutes mes soirées, à Blois, avaient été tristes, soucieuses, et souvent suivies d'un sommeil pénible. Ici, je retrouvais la confiance, la paix, la gaîté. Nous rîmes, nous folâtrâmes, nous chantâmes; de tendres caresses suspendaient nos jeux; André et Claire étaient nos ombres, nos échos. Le bonheur était là, au milieu de la ronde que nous dansions sans prétention, sans apprêt. C'était la douce lumière de l'aurore, qui annonce un jour sans nuages.

Une nuit charmante compléta les plaisirs innocens de la soirée. « Ton
» réveil à Blois, me dit Colombe, en
» ouvrant les yeux, te rappelait aux
» souvenirs fâcheux de la veille. Au-
» jourd'hui ta jolie figure est empreinte
» des sensations d'hier. Vois la mienne,

» mon Antoine, et pense combien ton » bonheur ajoute à celui de ta Colombe. » Tu ne la quitteras plus, n'est-ce pas, » mon ami? — Je te le promets. — » Dans un mois, je serai mère. Tu re- » cevras ton enfant; tu entendras son » premier cri, et tu répandras des » larmes de tendresse, qui me feront » oublier mes douleurs. »

« Monsieur, Monsieur, me cria An- » dré du fond de son corridor, dans » une heure ou deux, tout sera fini » de mon côté. Préparez-vous à être » parrain. » Il courut à Arpajon. Colombe s'habilla à la hâte, et se rendit auprès de Claire. Elle y trouva la grosse Javotte, qui lui donnait des soins directs, en attendant la matrone, qu'André était allé chercher à Arpajon. Colombe voulut la faire retirer. « Ne » craignez rien, Madame; je sais ce que

» c'est : j'en ai eu trois. — Trois en-
» fans sans être mariée ! Que de crimes !
» — Non, Madame ; ce ne sont que des
» fautes légères : je les ai faits avec le
» sonneur de la paroisse. »

La force de l'argument ne convainquit pas Colombe. Elle sortit, en grondant, de la chambre de Claire, et vint me conter ce qu'elle avait appris. J'en ris de tout mon cœur. « Ah, mon ami,
» tu as laissé ta foi et ta piété à Blois.
» Tu ris de ce qui eût excité ton indi-
» gnation, avant que tu fisses ce fatal
» voyage. Il faut marier cette fille, ou
» la chasser. — Marions-la ; ce sera plus
» gai. »

Quand la matrone arriva, André était père d'un gros garçon. « Allons,
» mon ami, voilà ton nom appuyé. —
» Oh, Monsieur, je n'y tiens pas du
» tout. — Moi, je tiens au mien. —

» C'est tout simple; un capitaine, en » non activité cependant, le proprié- » taire d'un fief, un ex-député aux états- » généraux... je vous souhaite, Mon- » sieur, une postérité aussi nombreuse » que les étoiles du firmament. — Va » te promener avec tes souhaits. Mes » enfans seraient des misérables. — » Pourquoi cela, Monsieur? Qu'étiez- » vous, quand vous êtes arrivé à la Ro- » chelle? Un petit novice, échappé de » son couvent.... Vos enfans feront » comme vous : ils seront les fils de » leurs œuvres. — Tu as encore raison. » Ayons des enfans, André, beaucoup » d'enfans. C'est un joli jeu. Il durera » plus long-temps que la prime.

» Ah, ça, Monsieur, vous me ferez » l'honneur d'être le parrain de mon » petit André. — L'honneur, l'hon- » neur! Ce mot-là doit être banni entre

» nous. — Il est très en vogue à la cour.
» — On a souvent besoin d'y couvrir
» le vide des pensées sous des phrases
» de convention, qui au fond ne signi-
» fient rien. C'est de la fausse monnaie,
» qui a cours dans ce pays-là. — Vous
» l'avez vu de près, Monsieur, et vous
» l'avez jugé. Vous commencez à suivre
» les préceptes de M. de Poussanville,
» votre premier instituteur. — Prends
» les hommes comme ils sont, m'a-t-il
» dit, et ne t'attache fortement à aucun.
» — André excepté, Monsieur. — Oh,
» il y a long-temps que je ne vois plus
» en toi un homme ordinaire. — Mon-
» sieur est bien bon. Vous serez donc
» le parrain.

» — Oui; mais occupons-nous de ce
» qui presse le plus. Procure-toi une
» nourrice. — Une nourrice! Pour-
» quoi faire? La nature dit aux femmes :

» Je t'ai donné la force de faire un en-
» fant; tu as nécessairement celle de
» le nourrir. C'est un devoir que je
» t'impose, et tu ne le violeras pas im-
» punément. Tu expieras cette faute,
» tôt ou tard, par des maladies, et
» peut-être par la mort. Un enfant doit
» être entièrement celui de son père et
» de sa mère.

» Un grand épouse une princesse
» étrangère; son fils n'est Français qu'à
» moitié. Une femme mercenaire lui
» donne son lait; voilà encore un se-
» cond mélange. Le bambin n'a réelle-
» ment de sa famille que le premier
» germe auquel il doit l'existence. Les
» petits n'ont pas toujours les qualités
» qui distinguent certains grands; mais
» ils en copient servilement les ridicules;
» c'est tenir à eux par quelque chose.
» On prend des nourrices partout. Cer-

» tains maris s'en trouvent bien, je l'a-
» voue. Des cris aigus ne troublent ja-
» mais leur sommeil, et madame con-
» serve l'élégance et la pureté de ses
» formes. Mais l'enfant rentre à la mai-
» son paternelle avec un œil crevé, ou
» avec un membre ankilosé, ou avec
» un sang vicié, que sais-je moi? Mon
» petit André est déjà suspendu au sein
» de sa mère. — Cet homme-là a tou-
» jours raison. Colombe nourrira le
» petit de la Tour. Elle y est disposée,
» et j'appuierai un dessein que j'ai tou-
» jours combattu, dans des vues, pu-
» rement sensuelles, je le confesse. Que
» mon patron me le pardonne.

» — Ah, ça, il me faut une mar-
» raine. Je vais prier madame de vou-
» loir bien l'être. — Toi, qui sais tant
» de choses, tu n'as pas la moindre con-
» naissance en théologie. Tu ignores

» qu'un parrain et une marraine contractent une affinité spirituelle, qui » ne leur permet plus de se marier sans » dispense. — Non, Monsieur, je ne » savais pas cela. — Colombe et moi » sommes mariés, très-mariés, et l'É-» glise ne nous permet pas de contrac-» ter une seconde alliance. — Hé bien, » Monsieur, je chercherai, et je trou-» verai une marraine à Arpajon. Vous » en rapportez-vous à moi ? — Oh, » absolument.

Je me rendis le soir à Arpajon. Conduit par André, j'allai prendre ma commère chez elle, chargé de dragées et de confitures sèches : c'était le moyen d'être bien reçu de la femme du bedeau. Nous portâmes le petit André à l'église, et nous eûmes le bonheur de le laver du péché originel. Je le vouai à saint Antoine, et je lui donnai son nom.

« Monsieur, me dit le curé, vous
» savez que je ne vends pas les sacre-
» mens; mais celui du baptême est d'une
» telle importance, qu'il peut valoir
» une légère rétribution à celui qui
» l'administre. Vous avez donné un
» noble et grand exemple le jour du
» mariage de M. André, et un homme
» comme vous est fait pour voir suivre,
» par tous mes paroissiens, ceux qu'il
» lui plaira de donner encore. » Un
homme comme moi ! Je mis deux écus
dans la main du bon curé; je jetai de
la menue monnaie aux pauvres, qui
doivent vivre aussi, et j'allais me reti-
rer comblé de bénédictions.

« Monsieur, me dit le bedeau, c'est
» moi qui ai porté le rituel aux fonds
» baptismaux, et qui avais pris à la sa-
» cristie les linges nécessaires à la céré-
» monie. » Il me parut constant que le

bedeau avait joué un rôle très-important dans cette affaire, et je lui glissai un écu.

« Sauvons-nous, Monsieur, me dit » André, voilà les enfans de chœur » qui viennent à vous d'un côté, et le » sonneur de l'autre. Ils vous prouveront que sans eux vous n'auriez pu » faire un chrétien. » Il m'entraîna.

En retournant à la Tour, je pensai à Javotte, à ses trois enfans, et à l'humeur qu'avait montrée Colombe. J'en parlai à André. « Que diable, Mon» sieur, ce sonneur-là a donc le diable » au corps? Il était peut-être réduit au » choix de faire des enfans à Javotte » ou d'être pendu, — Cependant en » voilà trois de faits. Colombe prétend » qu'il faut renvoyer cette fille ou la » marier; moi, je suis pour le mariage. » — Et moi, pour l'expulsion. — Que

» deviendra cette fille? — Ce qu'elle
» pourra. Pensez donc, Monsieur, que
» vous vous chargeriez, en la mariant,
» d'elle, du sonneur et de trois enfans;
» la charge serait forte. Si vous vous éri-
» gez en réparateur des torts qu'ont les
» amans envers leurs belles ou leurs lai-
» des, je vous garantis ruiné avant deux
» ans. — On dit, en effet, que ces acci-
» dens-là sont fréquens cette année. —Et
» on ignore ce qui arrive aux femmes
» mariées. — Il n'y a donc plus de
» mœurs, André? — Ma foi, Monsieur,
» il est très-commode de n'en pas avoir.
» —Voilà la véritable cause des maux
» dont le ciel frappe la France.

» — Monsieur, retournons à Ar-
» pajon. — Pourquoi faire? — J'y
» prendrai une fille, qui remplacera
» Javotte. — Quoi, lui donner son
» congé aussi brusquement? — Vous

» ne prétendez pas garder malgré madame. Il y a de petits sacrifices qu'il » faut faire à la paix du ménage. — Je » sais bien cela. »

Nous fîmes marcher en avant la matrone qui portait le petit Antoine, et nous revînmes en effet à Arpajon. Une heure après, André avait trouvé la fille qu'il nous fallait.

« Je sais, André, que Madame de » la Tour sera sensible à la marque de » déférence que je vais lui donner. » Mais que dirai-je à cette pauvre Ja- » votte? — Vous lui direz : Pauvre » Javotte, vous avez fait preuve de » talent, en facilitant la délivrance de » Madame André; allez l'exercer dans » un village voisin. Voilà dix écus, qui » vous aideront à attendre de l'occupa- » tion. — C'est cela, c'est bien cela. » Comme on cherche les choses les plus

» simples ! comme elles échappent sou-
» vent à nos méditations ! Tu as de
» l'esprit, André. — Ah ! Monsieur !
» — Beaucoup d'esprit. Tu devrais te
» faire homme de lettres.

» — Monsieur, j'y ai déjà pensé.
» J'ai le cerveau meublé, je suis inven-
» tif..... Hé, Monsieur, j'y suis : je
» prends les Œuvres de nos anciens
» auteurs dramatiques. Je réduis leurs
» pièces de cinq actes à trois, et je suis
» proclamé homme de lettres-arran-
» geur. — Voilà du nouveau, voilà
» encore ce que je n'aurais pas trouvé.
» Je te recommande expressément de ne
» pas toucher aux Œuvres de Jodelle,
» le Sophocle de la France. — Je m'en
» garderai bien : j'ameuterais contre
» moi les membres de la pléïade fran-
» çaise, et les amateurs du sublime. »

Je rentrai dans mon château. Javotte

travaillait à son ordinaire. Colombe n'avait rien voulu prendre sur elle; mais elle savait si bien m'amener à ce qu'elle voulait! Je voulus avoir au moins l'honneur de l'invention. Je lui pris la main, je la conduisis à la cuisine, et je répétai, mot à mot, à Javotte ce qu'André m'avait soufflé. Elle prit son parti avec une facilité, sur laquelle je ne comptais pas.

Elle prit sa gratification, son paquet, et elle allait sortir. Une vieille se présente; un enfant est accroché à chacun des côtés de sa jupe; elle porte le troisième sur son dos, et se traîne, appuyée sur un bâton : « Les voilà, » dit-elle à Javotte, fais-en ce que tu » voudras; moi, je n'ai plus le moyen » de les nourrir. — Partez, partez, leur » dit André, et emmenez cette graine » avec vous. — Monsieur, répondit la

» vieille, a fait tant de bien au clergé! Il » ne rejettera pas ses enfans. — Qu'est-» ce à dire, ses enfans! — Monsieur sait » bien qu'un sonneur tient nécessaire-» ment à l'Église. Il ne dit pas la messe; » mais personne n'y viendrait, s'il ne la » sonnait pas. » Elle jette son bâton, se redresse, s'enfuit avec sa fille, et me voilà au milieu de trois enfans, dont je ne sais que faire. « Par saint » Antoine, m'écriai-je, je ne me char-» gerai pas des péchés du sonneur. » André, prenez-moi ces marmots-là, » et portez-les où vous voudrez. »

Colombe rit, de tout son cœur, de ma position, de ma mine, de ce que je disais, et quand elle rit elle ne me contredit jamais. Je retrouvai mon courage, et nous délibérâmes tranquillement sur le parti qu'il fallait prendre, dans cette circonstance singulière.

« Monsieur, me dit André, vous mè-
» nerez demain les deux aînés à Paris,
» et le capitaine, qui vous a nommé dé-
» puté, en fera des fifres dans sa com-
» pagnie. Bertrand l'a conduit à Paris,
» il le retrouvera aisément; mais le
» troisième marche à peine, et celui-là
» m'embarrasse. — André, porte-le
» cette nuit à la porte du curé d'Ar-
» pajon. — Ah! mon Antoine, tu aurais
» la cruauté de faire exposer ce petit
» malheureux! » Je jouais serré avec
ma femme, je voulais la voir venir.
« Ma Colombe, il n'y a pas de maisons
» publiques pour recevoir ces enfans-là.
» Les curés ne sont-ils pas les pères des
» pauvres? — Mon bon ami, si les
» curés se chargeaient des enfans aban-
» donnés, il faudrait décupler leurs
» revenus. — Mais que veux-tu que je
» fasse de ce marmot? — Le garder

» pendant quelques jours : nous ver-
» rons ensuite. » C'est-là que je voulais amener Colombe.

« Parbleu, s'écria André, il faut
» avouer que je suis un grand sot! Au
» lieu de m'arrêter à la mine de mon-
» sieur, au rire inextinguible de ma-
» dame, au lieu de parler, j'aurais dû
» agir. Il fallait courir après ces femmes-
» là, les ramener ici, et les forcer à re-
» prendre leurs marmots. Il est bien
» temps de réfléchir à présent!

« Venez ici, jolie petite brune. Com-
» ment vous appelez-vous?—Marianne,
» Monsieur. — Avez-vous servi quel-
» qu'un avant que d'entrer ici? — Le
» marguillier d'Arpajon. — Faites sou-
» per ces trois marmots; couchez-les
» où vous pourrez, et allez demander
» à votre marguillier un certificat de
» bonne conduite. Je ne veux pas qu'il

» pleuve des enfans ici. — Ma foi, » André, te voilà réellement inven- » teur, et ton nom passera à la posté- » rité. — Comment cela, Monsieur? » — C'est à toi qu'on devra l'usage » utile de n'admettre chez soi que des » sujets, sur lesquels on aura pris de » rigoureuses informations. — C'est » parbleu vrai. Me voilà économiste et » homme de lettres-arrangeur. Encore » une ou deux inventions comme celles- » là, et j'arrive à la célébrité, d'après » un raisonnement fort simple : de pe- » tites choses réunies, en composent » nécessairement une grande. »

André nous quitta pour aller voir sa femme, et pour lui demander des conseils sur la manière dont il s'y prendrait pour nous faire un souper présentable. La fille de basse-cour était auprès d'elle; Javotte était en fuite, Marianne était

allée chez son marguillier. Elle en rapporta, le soir, un certificat, qui nous détermina à l'admettre au nombre de nos commensales; mais, en attendant, il fallait bien qu'André fît la cuisine. Heureusement le bon André était propre à tout, et rien ne lui paraissait au-dessous de lui.

CHAPITRE V.

Evenemens, gais, tristes, affligeans. Grand procès, etc.

Bientôt j'entendis mon philosophe, mon inventeur appeler Bertrand à faire trembler les vitres de la cuisine. Je quittai Colombe, et je descendis. André voulait transformer Bertrand en marmiton, et cela était juste. Ce coquin de Bertrand ne se trouvait pas. « André, dans les occasions pressantes, » il faut que chacun mette la main à

» la pâte ; je serai ton aide de cuisine.
» — Vous, Monsieur ! je ne le souffri-
» rai pas. Vous ne devez pas jouer un
» rôle secondaire chez vous. — Ce sera
» une partie de carnaval. » Une discussion s'engagea. Colombe descendit. Elle n'avait appris à faire la cuisine, ni chez la maréchale de Biron, ni chez les filles de Saint-Augustin.

« Vous me gênez, vous me gênez
» singulièrement, nous dit André. Le
» seul service que vous puissiez me
» rendre, c'est d'aller chercher la fer-
» mière. — Allons chercher Cathe-
» rine. » Et nous partons, bras dessus, bras dessous, trotillant, et chantant la chansonnette, quoique les soirées fussent froides encore.

Nous revenions avec Catherine, quand nous rencontrâmes Bertrand. Nous poussâmes la fermière à la cui-

sine, et nous savons que Colombe a un goût décidé pour les interrogatoires. Elle en fit subir un, dans toutes les formes, à Bertrand.

« D'où venez-vous? — De Saint-Ar» noult. — Qu'avez-vous été faire là? » — J'y ai suivi Javotte et sa mère. — » Ah, ah! et qu'avez-vous appris? » Bertrand ne s'exprime pas avec facilité; mais à force d'interpellations, de questions et de réponses, nous sûmes qu'il était entré dans un cabaret, et qu'il y avait pris des renseignemens. Que la vieille était réellement dans la misère; que Javotte avait eu deux faiblesses avec le sonneur, qui est, en même temps, le premier savetier du village, et qui, par conséquent, est très à son aise; qu'il avait marqué une certaine velléité de donner son nom à ses enfans; mais que le premier sabo-

tier du village lui disputa la paternité du troisième, sans avoir aucune envie d'en remplir les devoirs; que cet incident fit penser au sonneur qu'il pouvait très-bien n'être pas plus le père des deux aînés que du cadet; qu'il avait renoncé à son premier dessein; que Javotte, turlupinée dans le village, avait laissé ses enfans à la vieille, ce qui n'est pas maternel du tout, et qu'elle était venue chercher une condition à Arpajon.

Tout cela ne nous parut pas concluant, et ne nous tirait pas d'embarras. Un sot, un butor s'en fût tenu à ces renseignemens préliminaires. Bertrand n'avait pas d'élocution; mais il était malin. Il nous proposa de prendre la charrette du fermier, d'y mettre les trois bambins, et de les conduire à Saint-Arnoult; de descendre les deux

aînés chez le sonneur, et le petit, chez le sabotier. Il ajouta, avec beaucoup de sagacité, qu'il faudrait bien qu'ils se chargeassent des fruits de leurs œuvres, puisqu'ils les avaient avouées publiquement. Cette idée nous parut assez bonne, et l'exécution en fut remise au lendemain matin.

Ce souper, si difficile à apprêter, parut enfin. André en fit les honneurs avec une emphase comique. « Ne vous » attachez pas à ces mets vulgaires, » nous dit-il; goûtez ce plat-ci, je vous » en prie. Il est tout entier de mon in- » vention. » C'était un lapin dépécé, défiguré, et que la tête seule nous fit deviner. Nous trouvâmes le ragoût excellent. « Oh, parbleu, dit André, celui- » ci portera mon nom : personne ne me » disputera l'honneur de l'invention. » Je vous régalerai souvent d'une

» *andréade.* — Mon cher André, Chris-
» tophe-Colomb découvrit l'Amérique,
» et Améric-Vespuce lui donna son
» nom. Zuingle créa l'hérésie, pour la
» damnation d'une partie du genre hu-
» main, et les huguenots français se
» nommèrent calvinistes. Tu vois,
» ajoutai-je en riant, que les grands
» hommes ont toujours des envieux. »
En effet, l'invention d'André se répandit, et le peuple, qui fait tout à sa tête, la nomma tout platement une gibelotte. « Mon ami, dis-je alors, répétons en-
» semble les *sic vos, non vobis*, de Vir-
» gile. »

J'avais désiré de l'occupation. J'en eus bientôt à pouvoir à peine y suffire.

Bertrand rentra à pied, le lendemain, vers une heure après-midi. Il avait les cheveux en désordre, le nez

cassé, et sa souquenille était en lambeaux. Les enfans, le cheval, la charrette, tout était resté à Saint-Arnoult. Notre premier mouvement fut de l'interroger sur les causes de sa mésaventure.

Il était entré triomphant au village voisin, et il se préparait à remplir sa mission de la manière la plus brillante. Il descend chez le sonneur, un enfant de chaque main, et les présente à leur père putatif. Le sonneur jure qu'ils ne sont pas à lui, et les met dehors à grands coups de pied dans le derrière. Bertrand juge que son éloquence serait sans effet sur un pareil homme, et il lui donne, à grands coups de manche de fouet, une leçon de sentimens naturels.

Sans perdre de temps, il court chez le sabotier. Celui-là se moque de lui,

et Bertrand n'est pas endurant. Il répète ici la correction qu'il a administrée au sonneur.

Celui-ci arrive, et se joint au sabotier. Tous deux tombent sur Bertrand, et lui eussent cassé les reins, si les habitans n'étaient intervenus. Les bambins errent par le village, leurs petites mains en l'air, et crient en pleurant : papa, maman! maman, papa! Personne ne leur répondait.

Comment cette scène finira-t-elle? il y a dans tous les villages un plaisant et un orateur. Le plaisant se charge spécialement d'égayer les veillées d'hiver, moyennant une bouteille de picquette. Il n'avait rien à dire ici. L'orateur monte sur un tonneau vide, placé sous le grand tilleul, et on se rassemble autour de lui. Il pérore sur la nouvelle du jour, sur les grands événemens; il se

permet même quelquefois, le dimanche, de critiquer le prône du curé.

« Au tilleul, au tilleul, cria l'ora-» teur de Saint-Arnoult.» Il commença par dire qu'on ne doit jamais se vanter d'un fait, quand on ne veut pas en adopter les conséquences; qu'il était notoire que le sonneur et le sabotier s'étaient vantés publiquement d'avoir fait des enfans à Javotte, qui ne pouvait pas les nourrir, et que ce devoir là devait être rempli par les deux pères. « Bravo, bravo, cria l'auditoire. Qu'une » députation se rende chez les pères » *perâtres*, continua l'orateur, et leur » déclare que s'ils ne veulent pas re-» connaître le sang de leur sang, nous » ferons raccommoder nos galoches, » et nous achèterons nos sabots à Ro-» chefort. Bravo, bravo, répétèrent les » spectateurs. »

Tous les hommes sont bons, à leurs intérêts près, et un intérêt moyen l'emporte toujours sur un plus faible. D'après la promesse positive, faite aux deux papas, qu'ils conserveraient la pratique de tous les habitans, ils embrassèrent leurs marmots, ou ceux de quelques autres, et promirent solennellement de leur donner du pain, et de la soupe le dimanche.

Cette négociation terminée, l'orateur appela de nouveau son monde sous le tilleul, et il commença sa péroraison. « Vous avez fait un acte de » charité, mes amis; mais tout n'est » pas terminé. De quel droit cet homme » là est-il venu faire la police cheux » nous? dis donc, un tel, où demeures-» tu? — Chez M. de la Tour. — Je » suis d'avis que nous le laissions libre, » parce que le maître est caution de ses

» valets; mais que nous gardions la » charrette et le cheval, en garantie » de l'amende, à laquelle M. de la » Tour sera condamné. — Oui, oui, » et nous nourrirons le cheval en com- » mun, parce que nous nous en servi- » rons, chacun à notre tour. — Bien » pensé, très-bien pensé.

» L'amende sera forte, parce que le » sonneur savetier a le dos meurtri, et » le sabotier un œil à moitié crevé. — » Et moi, qui me paiera mon nez » cassé, et ma souquenille, qui était » neuve, et dont je ne peux plus me » servir? — Toi? tu n'auras pas un sou, » répondit l'orateur à Bertrand. Tu te » souviendras qu'il y a des lois pour » quelque chose, et qu'il n'est pas per- » mis d'enjamber sur leurs préroga- » tives. Où en serions-nous, si chacun » s'ingérait de se faire justice à soi-

» même? respect aux lois, c'est le dic-
» ton des gens de Saint-Arnoult.

» Et à propos de lois, mes amis, il en
» est une terrible, effroyable, et qui
» n'en doit pas moins être maintenue.
» Elle a été fabriquée pour prévenir le
» scandale, et Javotte en a donné un
» grand, un très-grand dans le village.
» Il faut qu'elle soit *victimée*, pour em-
» pêcher nos jeunes filles de donner
» dans le travers. Je suis sûr qu'elle n'a
» déclaré au juge d'Arpajon aucune de
» ses grossesses. — Oh, dis donc, Jé-
» rôme, tu ne veux pas faire pendre
» Javotte. — Et toi-même, Ambroise,
» tu ne vois donc pas ce p'tit Charles
» qui rôde sans cesse autour de ta mai-
» son! veux-tu qu'il arrive à ta Denise,
» la même chose qu'à Javotte! Les lois,
» les lois, je ne connais que ça. Les
» lois, les lois, cria tout l'auditoire. »

Je m'impatientais, et en effet, je m'intéressais fort peu aux phrases de Messieurs de Saint-Arnoult. « Au fait, » Bertrand. — Monsieur, ils vont me » faire assigner pardevant le juge d'Ar- » pajon. Javotte sera pendue, et vous » paierez l'amende. Voilà le fait.

» — André, n'es-tu pas un peu ju- » risconsulte? — Je possède quelques- » unes de nos lois; mais je ne connais » rien de celles qui concernent les filles » grosses, par la raison, toute simple, » que je ne l'ai jamais été, et que je ne » me fatigue pas la tête de choses qui ne » peuvent me regarder dans aucune » circonstance.

» Il me semble que l'affaire de Ber- » trand, avec le sonneur et le sabotier, » se réduit à quelques coups échangés, » et que si quelqu'un peut se plaindre, » c'est Bertrand, qui a eu deux adver-

» saires à combattre. Il faut qu'il les
» prévienne, et qu'il aille porter plainte
» contre eux. J'ai souvent remarqué
» que celui qui parle le premier a rai-
» son, auprès de certaines gens, et le
» juge d'Arpajon n'est pas un aigle. L'o-
» rateur de Saint-Arnoult a établi, en
» principe, qu'on ne doit pas se faire
» justice à soi-même, et il a poussé
» quelques imbéciles à retenir la char-
» rette et le cheval de votre fermier.
» Autre plainte à porter contre lui et
» ses suppôts. Tout cela se réduira à
» rien ; mais allons tous trois à Arpa-
» jon : cela nous fera passer une heure.
» — Tu veux me transformer en avo-
» cat. Je suis donc destiné à faire tous
» les métiers, les uns après les autres.
» — Monsieur, je vois plusieurs avan-
» tages à cela. D'abord, vous ne paierez
» pas d'avocat, puisque vous serez le

» vôtre ; ensuite vous aurez l'occasion
» de déployer votre éloquence, et vous
» en avez beaucoup ; enfin, il est bon
» de savoir faire un peu de tout. — Allons
» à Arpajon. »

Déjà les plaignans de Saint-Arnoult étaient rangés en demi-cercle. Le juge était dans le fond de la salle, revêtu du costume propre à sa dignité, et son greffier écrivain était assis sur le modeste tabouret. André poussa Bertrand en avant, et le mit en ligne avec le sonneur et le sabotier. « Ah, encore
» un plaignant, dit le juge ! M. de la
» Tour, vous vous êtes fait là une mau-
» vaise affaire. » Je m'avançai. « C'est
» moi, Monsieur, qui me constitue
» partie plaignante. — Et de quoi vous
» plaignez-vous ? Vous envoyez votre
» charretier battre les gens à Saint-Ar-
» noult... — La preuve de cela, Mon-

» sieur le juge. — Elle est écrite au pro-
» cès-verbal du greffier, d'après la
» déposition de vingt témoins. — Je
» m'inscris en faux contre eux. — Pre-
» nez garde, Monsieur; vous savez que
» les faux témoins sont pendus. — Ce
» sont leurs affaires. — Vous savez en-
» core qu'un charretier, son cheval et
» sa voiture ne vont jamais qu'où le
» maître les envoie. — Cela n'est pas
» toujours vrai. — Vous avez envoyé
» votre équipage à Saint-Arnoult. —
» Je nie le fait. — Tout mauvais cas
» est niable. Votre charretier a battu le
» sonneur et le sabotier; donc vous l'a-
» vez envoyé pour cela. — Donc M. le
» juge ne saisit pas l'affaire sous son vé-
» ritable point de vue. — Prétendez-
» vous, mon petit Monsieur, m'ap-
» prendre mon métier? — Prétendez-
» vous, mon grand Monsieur, faire

» passer vos paroles pour des oracles?
» — Ne savez-vous pas qu'on a dit,
» dans tous les temps, que la justice
» est en possession d'en rendre d'in-
» contestables? — Oui, quand les lu-
» mières et la sagacité de ses organes
» sont bien constatées. — Prétendez-
» vous dire, Monsieur, que je sois dé-
» pourvu des unes et de l'autre? — Je
» n'ai rien dit de cela. — Mais vous le
» pensez peut-être. — Ma pensée m'ap-
» partient; elle fait partie intégrante
» de mon être, et je n'en dois compte
» à personne.

» Au reste, je demande la lecture
» du procès-verbal. — Lisez, gref-
» fier.

» ..... Ont déposé tels, tels et tels,
» que le charretier Bertrand a battu le
» sonneur et le sabotier de Saint-Ar-
» noult, et qu'il y avait été vraisem-

» blablement envoyé par son maître, à
» cet effet.

» — Je retire mon inscription en
» faux, parce que le mot *vraisembla-*
» *blement*, loin de présenter une dis-
» position positive, rend l'accusation
» hypothétique. — Hypothétique, hy-
» pothétique! *Vraisemblablement*, Mon-
» sieur, est un adverbe, placé là pour
» arrondir la phrase. — Monsieur, il
» n'est pas question en justice de
» phrases arrondies, mais de mots pré-
» cis, positifs. — Greffier, biffez le
» mot *vraisemblablement*, puisqu'il dé-
» plaît à Monsieur. — Greffier, gardez-
» vous-en bien, ou, si vous le faites, je
» rétablis mon inscription en faux. —
» Monsieur le juge, dit l'orateur de
» Saint-Arnoult, nous n'avons pas dé-
» posé avoir la certitude que M. de la
» Tour ait envoyé son charretier cheuz

» nous pour nous battre; mais seule-
» ment que nous avions lieu de le
» croire.

» — Que diable, voilà qui change
» toute la face de la procédure. Vous
» déposez d'une façon, vous déposez
» d'une autre. On ne sait à quoi s'en
» tenir avec vous. Toujours est-il vrai
» que Bertrand a battu le sonneur et
» le sabotier, et que son maître leur
» doit une indemnité. — Toujours est-il
» vrai, répondis-je, que le sonneur et
» le sabotier ont battu Bertrand. Voyez
» son nez, et les lambeaux de sa souque-
» nille, pièces probantes au procès.
» — Ils l'ont battu; mais pour raison
» de défense naturelle. — Le sonneur
» a été le chercher chez le sabotier, et
» ils sont tombés tous deux sur lui.
» — Voilà une procédure qui ne finira
» pas. Il est deux heures, et je goûte

» à trois. Avocat, concluez. — Je con-
» clus à ce que les parties soient mises
» hors de cause, dépens compensés,
» s'il y en a. — S'il y en a! Mon gref-
» fier a-t-il fait ses écritures pour rien?
» Ai-je passé là deux heures unique-
» ment pour vos menus plaisirs? — Je
» conclus encore à ce que les gens de
» Saint-Arnoult soient condamnés à
» cinq livres de dommages et intérêts,
» envers mon fermier Thomas, pour
» avoir retenu, de vive force et illéga-
» lement, sa voiture et son cheval. —
» Ta, ta, ta! qu'on fasse silence et
» qu'on m'écoute : je vais prononcer.

» Nous condamnons le sieur de la
» Tour en une amende de vingt livres,
» en réparation des faits et gestes de
» son charretier Bertrand, lesquelles
» vingt livres seront réparties entre le
» sonneur et le sabotier, parties lé-

» sées; plus aux frais de la procédure.
» Autorisons le fermier Thomas à aller
» reprendre, sans frais, sa voiture et
» son cheval.

» — J'appelle du jugement au bail-
» liage d'Étampes. — Je juge, sans ap-
» pel, jusqu'à la concurrence de vingt
» livres. Voilà pourquoi je n'ai pas
» porté l'amende plus haut. J'estime
» les frais à quarante livres, ce qui fait
» bien soixante livres en tout, que le
» sieur de la Tour paiera, dans les vingt-
» quatre heures, à peine d'y être con-
» traint, et par corps. » Je le tirai à
part. « Monsieur le juge, vous vient-il
» souvent de ces procès-là dans une se-
» maine? — Hé, de quoi vivrais-je
» donc? Avec quoi marierais-je ma
» fille, paierais-je la pension de mes deux
» fils, qui sont chez les révérends pères
» jésuites de Paris, et qui savent déjà

» qu'on peut, qu'on doit déposer un
» roi, qui ne marche pas dans les voies
» tracées par la société de Jésus?

» Monsieur de la Tour, je ne vous en
» veux pas personnellement; j'aurais
» dû peut-être condamner le sonneur
» et le sabotier; mais ce sont de pau-
» vres diables, de qui je n'aurais pas tiré
» un sou, et je vous le répète : il faut
» que je vive. — Au moins, Monsieur,
» vous êtes de bonne foi.

» Vous avez là une pauvre fille qui
» attend... — Oh! par exemple, celle-
» là sera pendue. Je n'ai rien à gagner
» avec elle, et je ne veux pas qu'on
» dise que je favorise exclusivement les
» pauvres. Je vais envoyer Javotte au
» procureur du roi d'Étampes. Fort
» heureusement pour elle, je n'ai pas
» le droit de condamner à mort. —
» Voudriez-vous me communiquer la

» loi? — Oh! elle est positive, je vous » en réponds. »

M. le juge reprit l'audience qu'il avait suspendue un moment.

« Qu'on fasse entrer Javotte. Tu as » fait trois enfans, et tu ne m'as dé- » claré aucune de tes grossesses. — » Non, Monsieur. — Hé bien, tu seras » pendue. Greffier, donnez-moi la loi. » *Toute fille qui ne déclarera pas sa gros-* » *sesse sera pendue.* » La pauvre Javotte s'évanouit.

Je demandai à voir cette loi. « Êtes- » vous aussi l'avocat de cette fille? — » Oui, Monsieur, et vous n'avez pas le » droit de me refuser ce que je vous » demande. — Hé bien, la voilà cette » loi. — Toute fille qui n'aura pas dé- » claré sa grossesse sera pendue, si elle » est dans l'impossibilité de représenter » son fruit, quand elle en sera requise.

» Or, vous savez que ses trois enfans
» courent les rues de Saint-Arnoult.
» — Qu'est-ce que cela fait au fond de
» l'affaire? — La seconde partie de la
» phrase met Javotte à l'abri de toute
» espèce de poursuite. — Il n'y a pas
» de seconde partie de la phrase; mais
» deux phrases isolées. — Elles ne sont
» séparées que par une virgule, qui en
» fait une phrase unique. — Elles le
» sont par un point. — Par une vir-
» gule. — Par un point, vous dis-je.
» Regardez bien. — Je vous répète que
» c'est une virgule. — Et moi que c'est
» un point. D'ailleurs, c'est au pouvoir
» discrétionnaire du juge à prononcer
» là-dessus. — Ainsi la vie de cette
» malheureuse dépendra d'un point,
» ou d'une virgule! — C'est vous qui
» l'avez dit. — Monsieur le juge, vous
» êtes un sot, ou un fripon; peut-être

» l'un et l'autre. — Injurier un magis-
» trat dans ses fonctions! Je vous at-
» taque en réparation d'honneur, dom-
» mages et intérêts. — C'est moi qui
» vous prends à partie. Voilà vos
» soixante livres.

» Je vais dévoiler votre odieuse con-
» duite dans un mémoire que j'adres-
» serai au procureur du roi d'Étampes.
» S'il n'y fait pas droit, j'irai le pré-
» senter au parlement de Paris, et je
» vous ferai destituer. Un magistrat,
» qui ose faire une spéculation de l'ad-
» ministration de la justice, et qui se
» joue publiquement de la vie des mal-
» heureux! » Je me retirai. Il me suivit.

« M. de la Tour, ne plaisantez pas.
» —Jamais je n'en ai eu moins d'envie.
» — Voilà vos quarante livres de frais.
» —Je ne tiens pas à l'argent.—Je vais
» faire mettre Javotte en liberté, en

» reconnaissant qu'il y a une virgule,
» et non un point. — Faites ce que
» vous voudrez ; je me conduirai, moi,
» comme je dois le faire. »

Je ne nomme pas ce juge par considération pour sa famille, qui est recommandable. Le procureur du roi doit être discret, et j'espère qu'il le sera.

« Monsieur, me dit André, vous
» avez parlé comme Cicéron *pro Mi-*
» *lone*. Faites-vous recevoir avocat, et
» vous serez l'aigle du barreau français.
» — Tu crois, André? — Je vous le
» certifie. — Je pourrai bien finir par-
» là. En attendant, je vais écraser ce
» misérable d'Arpajon. »

Pendant que je racontais à Colombe ce qui s'était passé, et ce que j'allais faire, Javotte entra au château, sautant, chantant, enchantée de se trou-

ver libre. Elle me nommait son patron; je l'appelais ma cliente; elle me bénissait; Colombe m'approuvait; André me louait; c'était charmant.

Je m'enfermai dans ma chambre, et je commençai à écrire. Colombe m'appelait pour souper; je ne l'écoutais pas. Mon indignation et mon enthousiasme étaient au comble, et je savais déjà qu'un écrivain qui éprouve une grande impression, ne doit jamais la laisser échapper. J'écrivais avec véhémence; je présentais les faits avec clarté; mon style me paraissait entraînant; j'étais content de moi.

On fait vite et bien, quand on est plein de son sujet. A dix heures sonnantes, mon mémoire était terminé, j'avais soupé, et je reposais dans les bras de Colombe. André passa la nuit à copier mon nouveau chef-d'œuvre:

il m'en fallait une copie pour le parlement, dans le cas où le procureur du roi ne se conduirait pas comme j'avais lieu de l'espérer.

Le lendemain, de grand matin, je partis pour Étampes, accompagné de mon fidèle André. J'étais persuadé que j'allais commencer une révolution dans la pitoyable administration de la justice. André partageait mon opinion.

J'avais eu occasion de voir le nouveau procureur du roi d'Étampes, quand je présentai Colombe à ma mère. Je n'avais pas eu à me plaindre de lui, et les rigueurs salutaires, qu'il exerçait contre tout ce qui sentait l'hérésie, lui avaient concilié mon estime.

Il me reconnut et me reçut bien. Je lui présentai mon mémoire, avec la confiance que m'avait inspirée André, et l'air important d'un auteur satisfait

de son ouvrage. Il le lut rapidement.

« Que m'apportez-vous là, Monsieur » de la Tour? Un tissu de calomnies. » Voilà le procès-verbal du juge d'Ar- » pajon. Je trouve l'affaire de Bertrand » très-bien jugée parce qu'il est cons- » tant qu'il fut l'agresseur. Le juge » aurait pu condamner les détenteurs » du cheval et de la charrette de votre » fermier, à vingt-quatre heures de » prison. Il n'a pas cru devoir le faire, » parce que je lui ai toujours recom- » mandé d'exercer ses fonctions avec » douceur : ce n'est pas dans des temps » de troubles, qu'il faut irriter les es- » prits. Jusqu'ici, je ne vois rien qui » justifie les plaintes amères que vous » portez contre ce magistrat.

» Quant à cette Javotte, sur laquelle » vous vous exprimez avec une chaleur » très-inconvenante, le juge n'a pu se

» dispenser d'informer contre une
» femme, traduite et accusée devant lui.
» Mais il a seulement voulu l'effrayer,
» dans le cas où elle se permettrait une
» quatrième faiblesse, et ce qui le prouve
» sans réplique, c'est que sur votre
» simple attestation de l'existence de
» ses trois enfans, elle a été mise en li-
» berté.

» Croyez-moi, Monsieur de la Tour,
» laissez aller le cours des choses, et s'il
» s'en présente qui vous paraissent vexa-
» toires, tyranniques, consultez votre
» raison et votre jugement, avant que
» de faire éclater un zèle indiscret. » Il
jeta mon mémoire au feu.

« Monsieur, me dit André, quand
» nous fûmes dans la rue, les fripons
» sont plus adroits que les honnêtes
» gens. Notre juge, prévenu du coup
» que vous alliez lui porter, vous a de-

» vancé, et il faut avouer qu'il a pré-
» senté l'affaire, au procureur du roi,
» avec une simplicité, une tournure
» faites pour le convaincre. — André,
» je vais à Paris. — Qu'y ferez-vous?
» — J'y traduirai le procureur du roi
» et le juge devant le parlement. — Le
» parlement ordonnera une enquête, et
» le procès-verbal du juge lui servira de
» base. Elle tournera contre vous. Il
» est beau de protéger les opprimés;
» mais il est dur de l'être soi-même, et
» c'est ce qui vous arrivera infaillible-
» ment, si vous vous érigez en nouveau
» don Quichotte.

» L'homme, m'avez-vous dit un jour,
» est naturellement porté au bien; mais
» ses passions l'en éloignent. Tous les
» hommes sont donc passionnés, car il
» en est bien peu d'honnêtes. Les pas-
» sions des grands sont dangereuses en

» diable, et c'est précisément à ceux-
» là que vous auriez affaire. Le peuple
» est fait pour souffrir. Qu'il subisse sa
» destinée, et suivez la vôtre. »

J'allais combattre les raisonnemens d'André, qui ne me paraissaient pas raisonnables du tout. Des groupes d'hommes, préoccupés et curieux, se formèrent dans toutes les rues. On venait de recevoir de grandes nouvelles de Paris.

Des gens superficiels s'accordaient pour trouver un souverain adroit et ferme dans Sixte-Quint. Je ne voulais voir en lui que le plus grand des papes. Il venait de punir le meurtrier d'un cardinal-prêtre, en l'écrasant des foudres de l'excommunication.

Malheureusement, l'assassin n'était pas sans ressources. Henri III avait auprès de lui les Gardes françaises et suisses. D'Épernon lui avait amené

quatre mille hommes d'infanterie, et huit cents chevaux.

L'armée du vengeur de la Religion, du duc de Mayenne, était plus nombreuse, et elle était exactement payée, avec l'argent que la sainte ligue levait dans les provinces, qui lui étaient soumises. Il se préparait à attaquer l'excommunié.

Un homme frappé par l'Église ne peut conserver des sentimens généreux. Henri ne fut pas rebuté par le mépris avec lequel Mayenne avait reçu ses premières ouvertures. Il lui fit proposer le gouvernement de la Bourgogne, la nomination de tous les commandans de places fortes, et de toutes les charges publiques de cette province. Il offrait au jeune duc de Guise le gouvernement de la Champagne; celui de la Picardie au duc d'Aumale; Metz,

Toul et Verdun au marquis de Pont-à-Mousson, fils aîné du duc de Lorraine. L'impie s'engageait à joindre des places de sûreté à ces gouvernemens. La main du Très-Haut l'avait frappé d'aveuglement. Il ne sentit pas qu'il abandonnait sa couronne à la maison de Lorraine.

Ces princes, sans religion, guidés par des motifs purement humains, ne méritaient pas de régner sur la France : Mayenne refusera les propositions de Henri.

Que va faire l'excommunié? se soumettra-t-il à notre saint père le pape? Le suppliera-t-il de lui imposer une pénitence, qui le réconcilie avec l'Église, dont la puissance seule peut désarmer ses ennemis? Non. Il recherchera la protection de l'enfer. Il s'alliera avec ce Béarnais, dont les fausses vertus sé-

duisent ceux qui l'approchent, dont l'épée, à deux tranchans, a été trempée dans les ateliers infernaux. Ces deux renégats se rencontrent à Tours. Henri III paraît accablé du poids de l'excommunication. « Soyons vainqueurs, » lui dit gaîment son beau-frère, et » nous aurons l'absolution. André, » l'homme qui se rit de pareilles choses » est damné par anticipation. — Hé, » Monsieur, ne damnons personne, » remplissons nos devoirs de chrétiens, » et pensons à nos affaires.

» Vous ne voulez servir ni le roi de » France, ni le roi de Navarre. Vous » ne voulez pas aider Philippe II à dé- » vaster, à asservir notre malheureuse » patrie. Laissez ces enragés s'arranger » comme ils l'entendront, et rentrez, » pour n'en plus sortir, dans la classe » des citoyens obscurs. — C'est de l'é-

» goïsme que tu me conseilles là. — Hé,
» Monsieur, ceux pour qui, ou contre
» qui vous combattrez, sont-ils autre
» chose que des égoïstes? D'ailleurs, je
» ne vois aucun parti que vous puissiez
» servir. Celui des politiques est dissé-
» miné sur toute la France. Il est com-
» posé d'honnêtes gens, qui veulent la
» paix, qui négocient, et qui ne se bat-
» tent pas.

» On nous dit que les deux rois mar-
» chent sur Paris. Mais ils n'y entre-
» ront pas: Mayenne y est avec ses
» troupes, et leur alliance a porté la
» fureur du peuple au plus haut de-
» gré. Les curés et les moines procla-
» ment Henri de Valois l'ennemi le plus
» acharné de la religion catholique. Du
» haut de toutes les chaires, ils char-
» gent les deux rois d'anathèmes; en-
» fin Mayenne commande une popu-

» lation immense. Dans ce danger pres-
» sant, la faction des Seize, et les par-
» tisans du roi d'Espagne se réunissent
» à lui.

» Que nous importent les scènes qui
» se passeront sous Paris? Votre terre
» en est éloignée de huit lieues. Nous
» n'aurons à y craindre que quelques
» coureurs, dont il est facile d'empêcher
» les approches. Retournons à la Tour
» et fortifions-nous. — Tu as raison,
» toujours raison. Retournons à la
» Tour.

» — Par quelle déplorable fatalité
» des hommes, raisonnables et paisi-
» bles, sont-ils, plus ou moins, forcés
» à prendre part aux horreurs qui
» accompagnent les guerres civiles?
» L'homme, dites-vous, est naturelle-
» ment porté vers son bien. En quoi con-
» siste principalement son bien-être? A

» vivre libre, sous de bonnes lois, sage-
» ment exécutées. Le despote, au con-
» traire, tend à accroître sans cesse son
» autorité. Il ne veut qu'un culte, au
» nom duquel il parle ou fait parler.
» Il ne voit dans les peuples que de vils
» troupeaux, qu'il s'arroge le droit de
» faire égorger, sous son bon plaisir.
» Il rompt, il pulvérise les barrières
» qui s'opposent à sa volonté, et pour
» perpétuer l'aveugle soumission des
» peuples, il perpétue leur ignorance.

» Mais l'excès de l'oppression fait re-
» naître, avec certaines modifications,
» la liberté primitive de l'homme. Des
» nations, fatiguées du joug insuppor-
» table, qui pesait sur elles, l'ont secoué,
» l'ont foulé aux pieds, et, par des ac-
» tions héroïques, elles ont forcé leurs
» oppresseurs à reconnaître leur indé-
» pendance. Les Hollandais, par exem-

» ple... — Ne me parle jamais de ces » misérables-là : ce sont des huguenots. » — Hé bien, parlons des Suisses dont » l'émancipation a prévenu celle de la » Hollande.

» Plusieurs cantons sont restés ca» tholiques. Celui d'Appenzell est di» visé en deux partis, les rhodes inté» rieures et les rhodes extérieures. Les » premières ont conservé le culte ro» main dans toute sa pureté. — Oh, les » braves gens! — On les voit sur les che» mins, sur la cîme des montagnes, sur » le bord des précipices réciter leur » chapelet. Chez eux, la prière est une » introduction aux repas. Ils tombent » à genoux au son de la cloche qui an» nonce l'*angelus*. Ils exercent l'hos» pitalité, et le voyageur trouve à la » porte de chaque maison un bénitier » qui l'avertit qu'il entre chez un ca-

» tholique romain. — Oh, les braves
» gens, les braves gens!

» — Cette partie du canton d'Ap-
» penzell présente un vaste jardin, où
» tout est délicieux et varié. Les points
» de vue, les plus séduisans, flattent
» l'œil étonné, et jettent le spectateur
» dans une douce rêverie.

» Les gens les plus laborieux sont
» ordinairement les plus modérés et les
» plus sages. Ce sont eux qui gouver-
» nent les bons Appenzellois. Ce sont
» des paysans. Mais ceux-ci ne sont pas
» courbés sous le poids de la misère,
» flétris par la servitude et le mépris;
» ce sont de véritables hommes, qui
» commandent à d'autres hommes. —
» Tu me présentes un tableau enchan-
» teur, entraînant. Mais où as-tu ap-
» pris tout cela, et où veux-tu en ve-
» nir? — Monsieur, tout cela se trouve

» dans des livres et j'ai lu avec quelque » fruit. Voici maintenant où j'en veux » venir.

» Vous savez que je ne suis pas » brave. Cependant je suis incapable » de vous abandonner, et je me laisse» rai tuer à côté de vous, si vous êtes » forcé de combattre. Mes dernières » paroles vous recommanderont Claire » et mon petit Antoine, et mon der» nier vœu sera pour vous. » Je l'embrassai avec la plus vive tendresse.

« Mais, Monsieur, pensez à votre » Colombe et à votre enfant. Ne les » exposez point aux orages qui nous » menacent de toutes parts, et qui ne » tarderont pas à éclater. — Tu me fais » frémir. — Fuyons sur une terre libre. » Avec ce qui vous reste en caisse, nous » achèterons un coin de terre, une » prairie et un troupeau. Nous vivrons

» sans faste, mais dans l'aisance, du lait
» de nos vaches, de nos chèvres, de nos
» brebis, et du produit de notre champ.
» La maison que nous avons élevée
» sur des troncs de sapin, est assez
» vaste pour loger commodément deux
» familles, pour recevoir nos récoltes,
» et abriter nos bestiaux, pendant l'hi-
» ver. Notre champ s'appellera le champ
» d'asile.

» Là, nous vivrons sans maîtres et
» sans esclaves. Nous ne chercherons
» à nous élever au-dessus de personne,
» parce que personne ne sera au-dessus
» de nous. Le magistrat, qui nous par-
» lera au nom de la loi, redeviendra
» notre égal, quand il aura rempli ses
» fonctions. Là, nous instruirons nos
» enfans dans ces principes de liberté,
» qui élèvent l'homme au-dessus de lui-
» même, et qui enfantent des héros,

» Là, ils apprendront à vivre et à mourir
» pour leur patrie, parce qu'ils en au-
» ront une.

» — Oh, André, André, tu m'as
» vaincu, tu m'as gagné!... Mais pour
» quoi nous borner à un coin de terre?
» Vendons mon fief, et achetons, en
» Suisse, une grande et belle propriété.

» — Ah, Monsieur! vous n'êtes pas cor-
» rigé de vos idées de grandeur. Elles
» vous perdraient dans ce pays-là. Vous
» corrompriez, avec de l'or, de petits
» propriétaires. Ils vous vendraient
» chèrement le modique héritage de
» leurs pères. Ils abandonneraient les
» tombeaux de leurs ancêtres. Ils se-
» raient méprisés de leurs compatrio-
» tes; vous en seriez haï, vous, la cause
» unique de ces désordres, et peut-on
» être bien, où l'on n'est pas aimé?

» Vous parlez de vendre la tour! Qui

» vous achètera un château, qui, dans
» un mois, dans six semaines, peut
» être brûlé de fond en comble? Tous
» les capitalistes enfouiront leurs ri-
» chesses, dussent-ils ne les jamais re-
» trouver, quand le glaive tombera des
» mains de barbares, fatigués de s'en-
» tr'égorger.

» — Tu as encore raison, et je ne
» suis plus retenu que par une consi-
» dération, dont tu sentiras la justesse.
» Je touche au moment d'être père.
» Exposerais-je Columbe aux fatigues,
» aux dangers d'une longue route,
» dans l'état où elle est? — Prenons
» avec nous Marianne, Javotte même,
» si vous le voulez, et nulle part Ma-
» dame ne sera sans secours. — Madame
» de la Tour deviendrait mère au mi-
» lieu d'un grand chemin, comme la
» dernière des villageoises! — Ce n'est

» plus l'homme dont j'avais excité la » sensibilité qui me répond; c'est le » capitaine la Tour, c'est le possesseur d'un fief, qui ne veut renoncer » à aucune de ses prérogatives. Ne » parlons plus de cela. Demain je » commencerai à fortifier votre château. »

Le joli mois de mai commençait à ranimer la nature, flétrie par les frimats. La trompette guerrière allait sonner l'heure des combats; mais aussi la tendre verdure éveillait les amours; l'oiseau léger chantait les siens, en voltigeant autour de nos croisées. Son chant nous plongeait, Colombe et moi, dans une douce rêverie. On aime à prolonger cette situation, difficile à définir, et qui tient, à la fois, de la veille et du sommeil. Depuis quelques heures, le soleil dorait nos champs,

quand je m'éloignai du lit conjugal.

Ah, mon ingénieur en chef a prévenu mon lever. Déjà il a fait deux voyages à Arpajon. Voyons ce qu'il a fait, et tâchons de deviner ce qu'il se propose de faire. Nous nous sommes quittés, hier au soir, à demi-brouillés, et je ne le crois pas disposé à entrer avec moi dans de longues explications. Ce bon André! Il voulait faire de moi un laboureur, un pâtre, et Colombe m'a assuré n'avoir aucun goût pour la vie pastorale. Battons-nous, s'il faut combattre.

La charrette du fermier est chargée de je ne sais quoi. Elle a déjà apporté un veau et deux cochons. Il est constant que le premier soin d'un gouverneur de place doit être de la fournir de vivres. Ah, qu'y a-t-il dans ce gros sac? Je ne me permettrai pas de l'ou-

vrir, diable! ce serait manquer essentiellement à mon ingénieur. Mais je peux y porter la main. C'est du sel : vous verrez que mon précepteur aura tout prévu. Il me mettra en état de soutenir un siége d'un mois. En effet, je vois là bas cinq à six cuviers de différentes grandeurs, et d'amples vases de terre. Tout cela est destiné à recevoir les salaisons.

Ah! on décharge la charrette! Trois sacs; une poussière blanche annonce du plâtre ou de la farine. Nous n'avons pas besoin de plâtre; ainsi la boulangerie va être fournie. Six tonneaux pleins; voilà pour la cave. Trois mousquets, et deux que nous avons déjà font cinq. Un baril de médiocre grandeur, hermétiquement fermé; c'est de la poudre. Une besace bien garnie,

d'où s'échappent quelques balles; ce sont les munitions de guerre.

André monte au château et en sort aussitôt. « Madame est éveillée, dit-il; » tout le monde peut travailler. » Où donc est ce monde?

Un homme sort de la cuisine, les manches retroussées, un tablier devant lui, et un couteau à gaine passé dans sa ceinture; c'est le boucher de la place. Six femmes s'échappent de la basse-cour, et viennent se ranger auprès d'André : qu'en veut-il faire? Ma pénétration ne va pas jusque-là. Cependant je ne parlerai pas le premier, ma position sociale me le défend.

Je continuai mes observations, autour de ma maison, et dans l'éloignement. Douze à quinze hommes, la pioche et la bèche à la main, travaillaient à détourner le ruisseau. Je vois ce que c'est:

un fossé large et profond défendra les approches de la place. Plus loin, j'entends résonner la hache. J'y cours. Des bûcherons abattent des arbres de deux pieds de circonférence : le fossé sera revêtu de palissades. Où André a-t-il appris tout cela, lui qui ne s'est jamais battu que les yeux fermés? Ah, il va me parler. Je ne ferai pas le cruel: j'ai besoin de l'entendre, et de lui répondre.

« Monsieur, si vous aviez jugé votre » fermier digne de respirer le même air » que vous, votre ferme serait enfer» mée dans mes fortifications. Si on vous » attaque, elle sera brûlée. — Hé bien, » mon cher André, tu la rebâtiras. — » Cela est bientôt dit. Mes dispositions » exigent de la dépense, et il vous res» tera peu de chose de vos épargnes, » quand j'aurai tout payé. Avec ce

» que coûteront les fortifications de la
» place, vous vous seriez procuré un
» bien-être certain dans le canton d'Ap-
» penzell. — Tu es opiniâtre, André. —
» Au contraire, Monsieur; vous voyez
» bien que je vous mets en état de tenir
» ici, comme si vous n'aviez pas d'autre
» ressource. — Mais comment fais-tu
» donc pour avoir toujours raison ? —
» Je réfléchis avant que d'agir, et tant
» d'autres ne réfléchissent qu'après. —
» Une épigramme, André! — Il faut
» bien que je me venge un peu du mal
» que vous vous faites. »

Le soir, les viandes étaient dans les saloirs; l'étang était à sec; le poisson était salé, et tout cela attendait un siége, rangé au fond de mes caves. Voilà à quoi André avait employé ces femmes. dont je n'avais prévu la destination.

Il ne perdait pas un moment. Au

clair de la lune, il fit monter ses farines dans mon grenier, et tirer son vin dans de petites bouteilles, dont chacune devait faire une ration. « Tout » cela est très-bien, mon cher André. » Mais où est la garnison pour laquelle » tu as empli tes magasins? — Je la » trouverai, Monsieur, quand il en » sera temps. »

Il fallait qu'il comptât les jours, les heures, les minutes. Nous savions que toutes les villes, situées sur la route de Tours à Paris, ouvraient leurs portes aux deux rois, ou étaient enlevées l'épée à la main; que Mayenne était accouru pour mettre un terme à ces succès; mais que dix mille Suisses, et deux mille cavaliers allemands avaient joint les troupes royales devant Pontoise. Henri III était à la tête de quarante mille combattans. Mayenne,

poussé par les deux renégats, s'était hâté de rentrer dans Paris. Nous avions cette ville entre le théâtre de la guerre et nous; mais, si le siége en était arrêté, les opérations militaires pouvaient nous exposer aux plus grands dangers.

Colombe avait constamment entendu parler de guerre auprès de madame la maréchale. Elle avait vu de près le prince de Condé et Livarot. Elle était tranquille; elle croyait avoir vu la guerre. La pauvre jeune femme n'avait entendu ni le bruit du canon ni celui de la mousqueterie. Je me gardai bien de troubler sa sécurité. Je me gardai aussi de faire part à André de mes pressentimens : il m'eût parlé encore de son canton d'Appenzell, et de sa vie pastorale.

Au bout de huit jours, ses dispositions étaient terminées. Un fossé de

quinze pieds de large, sur six de profondeur, entourait ma maison. Il était complètement palissadé de notre côté. Ainsi il fallait que les agresseurs, après avoir passé le fossé, arrachassent les palissades, ou les escaladassent. Les murs de mon château étaient crénelés, les planchers de chaque étage étaient percés, en plusieurs endroits. Nous pouvions commencer notre feu quand on tenterait le passage du fossé, et le continuer, à bout portant, d'étage en étage, si l'ennemi parvenait à enfoncer les portes.

Trois ligueurs d'Arpajon, ennemis jurés des deux rois, étaient entrés dans notre forteresse, avec leurs femmes et neuf enfans. Ils juraient de les sauver, ou de mourir. Il me parut qu'André avait fait un bon choix.

Thomas et Catherine vinrent me

supplier de leur accorder un asile. Laisser ruiner mes fermiers, c'était me ruiner moi-même. D'ailleurs j'aimais ces bonnes gens. Ils entrèrent avec leurs marmots, leurs bestiaux, et ce qui restait dans leurs granges. Que de bouches inutiles! Claire, Marianne, la fille de basse-cour en augmentaient le nombre. Le bas de ma maison, ma basse-cour, les remises, les écuries, les hangards, tout était encombré.

Ce ruisseau, qui serpentait dans nos bosquets, et qui y répandait la fraîcheur, était desséché. Nos bois étaient dévastés. L'oratoire de Saint-Antoine était à demi-écrasé par la chute des arbres, transformés en palissades..

Déjà on n'entrait plus chez moi, et on n'en sortait qu'à l'aide de cette nacelle, dans laquelle nous nous promenions sur ce vaste étang, qui n'existait

plus. On l'avait transportée, à force de bras, dans les fossés de la place. Tristes effets de ces passions désordonnées qui allument les guerres civiles !

CHAPITRE VI.

La Tour reçoit le coup le plus terrible, dont il pût être frappé.

C'est au milieu du désordre, et des craintes, que je dissimulais, que je devais être père. Colombe éprouva ces douleurs, qui m'eussent comblé d'espérances et de joie, dans d'autres circonstances. Sous quels tristes auspices elle va devenir mère ! Ah, si j'avais suivi les conseils d'André, elle serait en sûreté au canton d'Appenzell. Elle y

respirerait un air libre; elle y jouirait de toutes les douceurs de la maternité. Réflexions trop tardives, et par conséquent inutiles!

Je ne voulus m'en rapporter à personne du soin de procurer à ma Colombe les secours qui lui étaient nécessaires. Je courus à Arpajon, et je cherchai la matrone, qui avait soigné Claire, pendant quelques jours. Les habitans étaient plongés dans les plus vives alarmes, et personne n'était en état de répondre à mes questions: chacun s'occupait de soi. Les uns barricadaient leurs maisons; les autres fuyaient avec leurs femmes, leurs enfans, et ce qu'ils avaient de précieux.

L'enfance joue partout, tant que la faim ne se fait pas sentir; elle joue même avec la faulx de la mort, qui ne lui inspire aucune crainte, parce qu'elle

est sans prévoyance. Un petit garçon rassemblait les effets, qui tombaient des bras des fuyards; il en faisait un tas, duquel, me dit-il, il allait faire un feu de joie. Je l'interrogeai, et, pour une petite pièce d'argent, dont il n'avait plus besoin, dans un bourg en combustion, il me conduisit à la porte de la matrone. Je la trouvai cachée dans une armoire.

Sa tête n'était plus à elle. Je lui dis que j'allais la mettre en sûreté; elle refusa de me suivre. Je la pris dans mes bras, et je l'emportai.

Le grand air, des paroles consolatrices et rassurantes la rendirent à elle-même. Elle me fit promettre que je la garderais à la Tour, jusqu'à ce que l'orage qui menaçait le canton fût dissipé, et elle consentit à marcher.

Je n'avais aucune idée précise des

dangers qui allaient fondre sur nous. Je la pressai de questions. A travers des mots entrecoupés, et souvent sans suite, je découvris que bientôt nous n'aurions de salut à attendre que de notre courage.

Les deux excommuniés s'étaient emparés de tous les points, qui rendaient Paris accessible. Ils étaient maîtres du cours de la Seine, et ils interceptaient les convois de vivres, destinés aux habitans de cette ville immense. On excite facilement les fureurs populaires; elles s'éteignent à l'aspect de la misère et du châtiment.

La consternation était générale dans Paris. Les troupes de Mayenne désertaient par pelotons, et allaient demander du pain aux impies. Le Béarnais, fidèle à son système infernal, les accueillait, les nourrissait : il voulait

faire des huguenots de tous les Français.

Les Parisiens, qui attendaient la vie de leur obscurité, criaient qu'on leur ouvrît les portes. Des aventuriers, des brigands, excités par la faim, et la soif du pillage, se répandaient dans les campagnes. Déjà quelques-uns d'entre eux avaient paru à Arpajon, et y avaient porté le désordre, et les alarmes.

J'avais cru, jusqu'alors, les opérations militaires fixées du côté de Pontoise. Le blocus de Paris avait étendu le danger sur tous les points.

Nous approchions de la Tour. Je me tournais souvent du côté d'Arpajon, et cette précaution ne fut pas inutile. Quatre ou cinq misérables nous avaient aperçus, et nous poursuivaient. Ils étaient mal armés; cependant, je ne l'étais pas moi-même, et je ne pouvais

leur résister. « Je reverrai Colombe, » m'écriai-je. » Je saisis fortement la matrone par un bras; je la poussais, je la traînais, et je courais aussi rapidement que me le permettait le fardeau, dont j'étais, à peu près, chargé.

Cependant ces brigands gagnaient considérablement sur moi. J'approchais du fossé; mais la nacelle était de l'autre côté. C'est là qu'il fallait mourir. Je pris une pierre de chaque main, décidé à disputer une vie, que je ne pouvais plus sauver.

..... Un coup de mousquet partit d'une des croisées du château. Un de ces pillards tomba, frappé à mort. Les autres s'arrêtèrent. Ils délibérèrent, pendant quelques secondes, et ils prirent la fuite. La nacelle passa, et nous recueillit.

Je me rendis auprès de Colombe,

et je ne la quittai plus. La matrone prononça qu'elle serait bientôt mère, et la joie rentra dans mon cœur, flétri, quelques minutes auparavant. Il arriva enfin ce moment si vivement désiré. J'attendais un fils; je reçus une fille. Son premier cri me fit éprouver une sensation si délicieuse, qu'on ne doit l'éprouver qu'une fois.

Tout était en mouvement dans le château. André avait distribué, à chacun, le travail, auquel il était propre, et il avait établi le plus grand ordre partout. Tous étaient satisfaits : ils voyaient leur subsistance assurée, et ils étaient traités avec une douceur, à laquelle les seigneurs n'avaient pas accoutumé leurs vassaux. Nous n'étions que cinq disposés à combattre; mais nous étions pleins d'ardeur, et notre position nous rendait presqu'invincibles.

Je passai le reste de la journée auprès de Colombe. Nous étions trois alors, et le petit être, que nous tenions de la bonté de mon patron, partageait avec nous les plus tendres caresses.

« Monsieur, me dit André, à la nuit » tombante, il nous reste encore huit » mille livres, il faut les mettre en sû- » reté. L'oratoire de Saint-Antoine est » en ruines, et il n'y a rien-là à prendre. » Les pillards ne s'y arrêteront pas. » C'est sous cette chapelle qu'il faut » cacher notre petit trésor. Nous ne » devons pas craindre une attaque de » nuit; marchons. »

Il y avait une heure qu'André avait sonné la retraite, avec un cornet-à-bouquin. On n'entendait plus aucun bruit dans le château. Nous prîmes nos sacs, des pioches et des bèches, et

nous passâmes le fossé du côté des bosquets dévastés.

« Il est important, dit André, que » nous soyons deux. Il est possible » qu'un de nous survive à ce moment » de crise, et cet argent ne sera pas » perdu. »

Nous creusâmes dans l'intérieur de la chapelle, à l'aide d'une lanterne sourde. Nous enterrâmes nos sacs; nous les couvrîmes de terre, et des débris du toit, qui étaient autour de nous. Nous rentrâmes au château, et mon premier soin fut d'instruire Colombe de ce que nous venions de faire. Elle tenait ma fille dans ses bras. L'enfant pressait, de ses lèvres purpurines, et de ses petites mains, le sein charmant que lui avait présenté sa bonne mère. Je me jetai sur un matelas à côté d'elles.

A la pointe du jour, je montai sur la plate-forme de la tour. La campagne était couverte de brigands et de fuyards. Ah, ceux qui obéissent à l'aiguillon de la faim, ne sont des brigands que pour l'homme riche, qui ne voit que lui au monde. Je les plaignais; mais je ne pouvais leur sacrifier l'existence de Colombe, de sa fille et la mienne.

Bientôt quarante ou cinquante de ces malheureux se rassemblèrent; ils avaient des armes à feu. Il n'était pas vraisemblable qu'un château fortifié ne fût pas pourvu de vivres. Ils se dirigèrent vers la tour, marchant sans ordre, et probablement sans chef. J'allai embrasser Colombe, peut-être pour la dernière fois, je descendis précipitamment; et je criai aux armes.

André m'avait prévenu qu'il était incapable de se battre; mais fidèle à sa

promesse, il se tint constamment auprès de moi.

Un homme se détacha de la troupe, et s'avança jusqu'au bord du fossé, un chiffon blanc à la main. « Nous ne » voulons pas vous faire de mal; nous » ne voulons que du pain, et vous » nous en donnerez. » Faire ce qu'exigeaient ceux-ci, eût été attirer sur nous, successivement, tous les ligueurs qui étaient sortis de Paris. Je répondis, avec fermeté, que nous n'avions que ce qui nous était rigoureusement nécessaire. Nous n'avions de vivres, en effet, que pour un mois, pour six semaines au plus.

L'envoyé retourna vers sa troupe, qui s'avança aussitôt. Chacun de nous était à son poste. Une décharge générale nous fit juger que nous étions attaqués vivement. Nous étions à l'abri

des coups, et par conséquent personne ne fut touché. Nous ripostâmes, et nos cinq coups portèrent. « Ceux-là sont » heureux, crièrent les assaillans : ils ne » souffriront plus de la faim. »

Il est impossible de tout prévoir. La nacelle aurait dû être attachée à un fort pieu, par une chaîne de fer. Elle ne l'était qu'avec une corde. Une seconde décharge de l'ennemi la coupa. La nacelle fut entraînée par le cours de l'eau et les ligueurs cherchèrent à la saisir. Nous étions placés derrière les palissades, et j'ordonnai de tirer seulement sur ceux qui s'approcheraient du bateau. Ils étaient protégés par le feu de leurs compagnons, qui nous empêchaient de nous montrer à découvert; mais nous ajustions, à travers les intervalles, que laissaient des arbres noueux. qu'on n'avait pas eu le temps d'écarrir.

André, pâle, défait, avait perdu toutes ses facultés morales. Je le forçai à s'asseoir. Bientôt un incendie violent éclata sur notre gauche. C'étaient ma ferme, et les bâtimens de Richoux qui brûlaient. Je prévis les maux qui nous attendaient, si nous étions vaincus.

Quelques ligueurs saisirent enfin la nacelle. Les premiers qui y entrèrent furent tués à coups de mousquet, et d'autres les remplacèrent, en criant : du pain, du pain ! Ils me brisaient le cœur. Nous ne pouvions charger nos armes assez promptement pour faire face partout. Quatre ou cinq hommes passèrent ; d'autres les suivirent à la nage. Ils s'accrochèrent aux palissades.

J'avais prévu cet incident. De vieilles épées, des broches de cuisine, de gros marteaux, des haches, étaient couchés par terre, et renversèrent les pre-

miers, qui tentèrent d'escalader notre retranchement. Un événement imprévu, terrible, suspendit nos coups.

Colombe m'appelait à grands cris. Elle avait fait de vains efforts pour s'échapper de son lit. Claire, Marianne, et la matrone, l'y avaient retenue jusqu'alors. Sa tendresse pour moi, ses alarmes, avaient doublé, triplé ses forces. Celles des femmes qui la gardaient étaient épuisées. Elle s'échappa.

Elle vint se ranger près de moi, pâle, échevelée, et presque nue. « Que » deviendra ta fille, lui dis-je, si nous » périssons ici tous deux ? » Elle ne me répondit pas un mot. Elle laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et elle s'éloigna.

Ce moment fut court, très-court, et cependant le danger était accru d'une manière alarmante. Sept hommes

avaient escaladé les palissades, et s'étaient placés de manière à nous couper la retraite sur le château. Il fallut combattre corps à corps. Bertrand et moi nous tombâmes sur eux, lui avec une masse de fer, moi avec mon épée. Nous nous précipitâmes au-devant des coups : il n'y avait peut-être que ce moyen-là de les éviter. Trois ligueurs tombèrent à nos pieds. Les quatre autres jetèrent leurs armes et nous demandèrent la vie, et un morceau de pain. Je leur promis l'un et l'autre, et je leur ordonnai de se retirer dans la basse-cour. Ils devaient y trouver de quoi apaiser leur faim.

Quelques coups de mousquet s'étaient fait entendre derrière nous. Je retournai aux palissades, avec mon brave et fidèle Bertrand.

D'autres ligueurs avaient ressaisi la

nacelle. Ils voulaient venir seconder leurs camarades. Tout était fini pour nous, s'ils eussent passé. Nos trois compagnons d'armes avaient eu le temps de recharger leurs mousquets; leurs coups portèrent. Bertrand et moi tirâmes les nôtres; mais que pouvaient cinq coups de feu sur des hommes poussés au dernier désespoir? Les morts furent aussitôt remplacés par d'autres, qui se précipitèrent dans la nacelle. Ils la surchargèrent au point que la barque chavira au milieu du trajet. Quelques-uns regagnèrent le rivage, d'où ils venaient de s'éloigner. Le plus grand nombre périt par l'eau, ou par notre feu.

Nous comptâmes à peine quinze hommes de l'autre côté, et quelques-uns étaient blessés. Ils se retirèrent hors de la portée du mousquet, délibérèrent un moment, et disparurent.

Je cherchai mon bon André. Je le trouvai évanoui, où je l'avais laissé. Son bras droit était ensanglanté. Je coupai la manche de son pourpoint. Une balle avait percé les chairs, je ne sais à quel moment.... S'il eût pu prendre sur lui de se battre, peut-être n'eût-il pas été touché. La frayeur ne sauve pas celui qui en est frappé ; elle rend le danger inévitable.

Nous le prîmes, Bertrand et moi, et nous le portâmes sur son lit. J'appelai Claire et la matrone. Elles préparèrent aussitôt ce qu'il fallait pour le pansement. Les matrones savent un peu de tout, et nous n'avions pas de chirurgien.

Il avait fallu faire face de tous les côtés, pendant trois heures, et nous étions tous excédés. J'ordonnai à Bertrand de distribuer double ration aux

hommes, de ne pas s'oublier, et de se mettre en vedette sur la plate-forme de la tour, jusqu'à ce que la nuit vînt assurer notre tranquillité, au moins pour quelques heures. J'entrai chez Colombe.

Elle était endormie, ou accablée. Les alarmes, qui l'avaient si vivement tourmentée, rendaient la seconde opinion vraisemblable. Notre petite dormait à côté de sa mère. Je les embrassai toutes deux, avec un sentiment de satisfaction bien naturel: je venais de leur sauver la vie.

Je descendis à la cuisine, et je pris ce qui se trouva sous ma main. J'avais besoin de rétablir mes forces physiques et morales.

J'entendis le bruit de quelques coups de mousquet. Il me parut venir du côté de la basse-cour, et j'y courus.

Quel spectacle s'offrit à mes yeux ! André, son bras suspendu à une écharpe, venait de commander le feu. Sur qui fut-il dirigé? sur les quatre malheureux à qui j'avais accordé la vie. On venait de leur faire sauter la cervelle. J'éprouvai un mouvement d'horreur inexprimable.

André avait l'habitude de lire sur ma physionomie. « Monsieur, me dit- » il, ces misérables ont mérité leur » sort. Ils ont commencé par s'enivrer, » et ils ont fini par outrager ces femmes, » qui s'étaient empressées d'apaiser » leur faim. Leurs maris, indignés, » connaissent votre sensibilité, et sont » venus m'apprendre ce qui se passait. » Je me suis levé à la hâte. Vous savez » le reste.

» Réfléchissez, d'ailleurs, Monsieur, » combien était déplacée la clémence

» dont vous aviez usé à leur égard.
» Vous ne pouviez garder ici des inconnus; vous les eussiez donc renvoyés.
» Leurs compagnons se sont retirés, persuadés qu'ils avaient eu affaire à
» des forces supérieures. Ces quatre misérables leur eussent fait connaître
» et notre faiblesse, et les ressources que leur offrait l'intérieur du château.
» Un second combat vous eût été livré demain, et cinq hommes fatigués
» eussent-ils pu le soutenir? savez-vous enfin à quel nombre vous auriez eu
» affaire?

» Je redoute autant que vous, l'effusion du sang humain. Mais ces
» quatre malheureux se fussent-ils conduits avec sobriété et décence, c'étaient
» des victimes qu'il fallait sacrifier à la sûreté commune. » Je ne ré-

pondis pas un mot. Je retournai près de Colombe.

Quel fut mon étonnement ! Ma petite fille était suspendue au sein de Claire. Une idée terrible me frappa, et je ne pus retenir un cri de terreur. Colombe ouvrit les yeux, me reconnut, et me sourit. Je me jetai dans ses bras. « Ne pleure pas, mon ami, tout ira » bien, je l'espère. »

Je conduisis la matrone dans un coin de la chambre. « Madame, me dit-elle, » a éprouvé une révolution cruelle. » Elle a perdu son lait; mais elle n'a » pas encore de fièvre. »

Éperdu, hors de moi, je sortis, et je descendis sur le bord du fossé. Je voulais le traverser. La nacelle transportait les cadavres à l'autre bord. J'attendis son retour. J'y montai; André s'y plaça auprès de moi. « Pauvre

» blessé, soigne-toi. — Hé, qui vous soi-
» gnera, vous? »

Nous arrivâmes aux débris de la chapelle. Je me saisis de la statue mutilée de mon patron. André prit quelques cierges brisés, et nous retournâmes vers le château, dans le plus profond silence. « Que voulez-vous
» faire de cela, me dit-il, quand nous
» fûmes dans la nacelle? — Mon ami,
» l'homme qui redoute un grand mal-
» heur porte ses regards vers le ciel. Il
» y cherche l'espérance et des consola-
» tions. Je vais placer l'image de mon
» patron, près du lit de Colombe ; nous
» allumerons ces cierges, et nous prie-
» rons. — Qu'allez-vous faire, Mon-
» sieur! Persuader à madame que sa vie
» est en danger, et joindre le mal de
» la crainte à celui qu'elle éprouve dé-

» jà? » Je n'étais plus qu'un enfant. Je me laissai conduire.

André plaça sous la chambre de Colombe l'image de saint Antoine, et il alluma les cierges. « Ils sont bénits, lui » dis-je. Leur chaleur montera jusqu'à » elle, et lui donnera des forces. » Je me mis à genoux, et je priai.

Quand je me relevai, André n'était plus avec moi. Frèle roseau, j'avais besoin d'un appui. Je cherchai mon ami fidèle. Il était dans la basse-cour. Il y dirigeait la confection d'un traîneau, qui devait traverser le fossé, et traîner au loin les cadavres gisans sur les bords : nous n'avions pas assez de bras pour les rendre à la terre. Cette dernière opération se fit pendant la nuit.

Je ne quittai plus Colombe du reste de la journée. Mes yeux étaient sans cesse fixés sur cette figure céleste. Au-

cune de ses variations ne m'échappait. Je remarquai que sa pâleur commençait à disparaître sous des roses, qui percèrent bientôt d'une manière sensible. Elles ramenèrent une sorte de tranquillité dans mon âme. Cependant je craignis de m'en rapporter uniquement à moi. J'examinai scrupuleusement les trois femmes qui étaient dans la chambre. Les physionomies de Claire et de la matrone étaient dépourvues d'expression. Celle de Marianne exprimait de l'anxiété, et une profonde tristesse. Peut-être, pensai-je, a-t-elle laissé des parens à Arpajon, et est-elle tourmentée d'inquiétudes bien naturelles.

André entra et me pressa de prendre un peu de repos. J'en avais le plus grand besoin, et je me jetai dans un fauteuil. Je m'endormis bientôt. Comment pus-je dormir?

Le soleil reparaissait, pur et brillant, quand je m'éveillai : les tourmens de quelques malheureux n'influent pas sur la marche de la nature. Elle suit les lois éternelles auxquelles le grand être l'a soumise.

Je m'approchai du lit de Colombe. Un rouge ardent brûlait ses joues. Je lui pris la main, et je sentis son pouls battre, avec une extrême violence. Je descendis et j'appelai Bertrand. André était derrière moi. « Où allez-vous? Que » voulez-vous faire? — Je vais cher- » cher un médecin à Arpajon. — Vous » allez vous faire tuer? — Hé, si ma » femme succombe, ne faut-il pas que » je meure ? »

André, blessé, ne voulut pas me quitter. Nous traversâmes le fossé tous les trois. Bertrand et moi avions un mousquet en bandoulière, des pistolets à

notre ceinture et l'épée au côté. Nous n'avions pu faire sortir ma voiture et mes mules. Il fallut marcher, et ce moyen ne répondait pas à mon impatience.

Vers la moitié du chemin de mon château, à Arpajon nous rencontrâmes un gros de cavalerie. André pâlit. « Voilà votre dernier moment, me dit- » il ; je ne vous survivrai pas. » Il fut présenter sa poitrine découverte au commandant. Notre dernière heure n'avait pas sonné. Cet officier l'interrogea. André n'avait plus sa tête à lui. Il raconta, péniblement, et d'une manière diffuse, les événemens de la veille. L'officier nous fit signe d'approcher. « Si » les choses, me dit-il, sont telles que » cet homme vient de me les raconter, » vous vous êtes conduits en gens de » cœur, et vous avez usé du droit na-

» turel, qui nous permet une défense » légitime. » Les faits furent bientôt constatés : tous les passans déposèrent en notre faveur. C'étaient des habitans d'Arpajon, qui rentraient tranquillement dans leurs foyers.

Je ne concevais pas leur sécurité. Le commandant nous apprit que ce changement était la suite de la mort récente de Henri III. Le premier soin de Henri IV, avait été de purger les environs de Paris des brigands qui les désolaient. Le maréchal de Biron et le duc de Luxembourg avaient secondé ses vues bienfaisantes, et ils avaient dirigé des détachemens de cavalerie sur tous les points.

Les vues bienfaisantes d'un huguenot ! Je jugeai les opinions de l'officier qui me parlait, et je m'éloignai de lui. D'ailleurs, je n'avais pas un moment à

perdre. André resta auprès de ce commandant : il était curieux, et voulait connaître les détails de la mort de Henri III.

Nous entrâmes à Arpajon, Bertrand et moi. Nous cherchâmes un médecin, de maison en maison. Nous n'en trouvâmes qu'un. Il n'avait pu fuir avec ses compatriotes : il était goutteux et impotent. Il ne pouvait nous être utile.

J'allai au presbytère ; le curé n'y était pas rentré encore. Je courais d'un côté, Bertrand allait de l'autre, et nos recherches étaient infructueuses. Je me désolais.

Un habitant eut pitié de la douleur qui me brûlait. Il avait exercé la chirurgie autrefois, et s'était retiré à Arpajon, avec une honnête aisance. Il consentit à me suivre. Je tombai à ses pieds, et j'en baisai la poussière.

Un colporteur passa près de nous. Il criait la grande complainte, annonçant la mort de l'excommunié, effectuée par saint Jacques Clément, religieux dominicain et martyr. En tête de la complainte était le portrait du saint. On avait gravé ces mots au bas : *Saint Jacques Clément, priez pour nous.* J'en pris un exemplaire, et nous partîmes.

Nous précipitions notre marche ; mais nous avions une grande demi-lieue à parcourir. J'étais rongé d'inquiétude, dévoré d'impatience ; je m'épuisais et j'avançais peu. J'aurais donné tout ce que je possédais pour avoir une voiture.

André nous avait joints à notre sortie d'Arpajon. Il s'approcha de moi, passa son bras sous le mien, et m'aida à marcher. Il aurait eu besoin d'être soutenu lui-même : sa blessure le faisait souffrir. Il s'oubliait pour moi.

Il essaya de me distraire. Il me raconta les grandes nouvelles qu'il avait apprises de l'officier de cavalerie. Elles étaient de nature à me forcer d'écouter.

Les deux rois se disposaient à livrer un assaut général aux faubourgs de Paris. Henri III jura qu'il n'y laisserait pas une maison debout. Mayenne résolut d'aller chercher la mort dans les rangs ennemis.

Un jeune dominicain, nommé Jacques Clément... « Un ange, m'écriai-je, » résolut de venger la religion catholique. Les prédications incendiaires... « salu» taires, » dont retentissaient les églises de Paris, avaient exalté ce jeune homme. Son prieur, Bourgoing, nourrissait, en secret, ses fatales dispositions. « Son saint zèle, André, son saint zèle. » La duchesse de Montpensier, sœur du duc de Guise, se pros-

titua à Bourgoing, sous la condition expresse que Henri III serait assassiné. « C'est une nouvelle Judith ! que mon » patron la protège ! »

Bussy Leclerc retenait à la Bastille le comte de Brienne; et le premier président du Harlay. Clément se présenta devant eux, protesta de son attachement à la personne du roi, et du désir de faciliter l'entrée de ce prince dans Paris. Il leur demanda un passe-port, indispensable pour pénétrer jusqu'à Henri. Un projet de soumission circulait sourdement dans Paris. Les deux prisonniers en connaissaient quelque chose. Ils crurent Clément, chargé de quelque négociation secrète; ils lui délivrèrent le passe-port.

Il sortit de Paris à la nuit tombante, et se dirigea sur Saint-Cloud, où était le quartier-général du roi. « De l'ex-

» communié. » Il fut arrêté par les gardes avancées, et conduit devant Jacques de Laguesle, intendant de l'armée royale. « Troupes madianites. »

Laguesle lut son passe-port, et lui dit qu'il ne pouvait obtenir d'audience à cette heure. Il l'invita à souper, et à coucher dans son logement. Clément coupa son pain avec un large couteau qu'il portait à sa ceinture. Il mangea, but et dormit tranquillement. « Son sommeil était celui du juste. »

Le lendemain, de grand matin, Laguesle avertit le Roi, qu'un jeune religieux, arrivé de Paris, sollicitait l'honneur de lui parler. « L'honneur! » Il ordonna que le dominicain fût aussitôt introduit. *Il sentit de la joie en le voyant s'approcher : son cœur s'épanouissait toutes les fois qu'il voyait un moine.* « Et il » avait assassiné un cardinal prêtre! »

Le roi conduisit Clément dans l'embrâsure d'une croisée, et reçut de lui une lettre, que lui avait écrite le président du Harlay. Pendant que le Roi la lisait, le dominicain lui plongea son couteau dans le ventre. Henri retira lui-même le fer de sa plaie, et en frappa l'assassin au-dessus de l'œil. « Assassin ! » Ange exterminateur ! »

Laguesle passa aussitôt son épée au travers du corps de Clément. Les gentilshommes de la chambre jetèrent le cadavre par une fenêtre. Les soldats le mirent en pièces, le brûlèrent, et jetèrent ses cendres dans la Seine. « Saint Jacques Clément, priez pour » nous. »

Le roi expira le lendemain, et sa mort releva le courage des Parisiens. Les duchesses de Montpensier, mère et bru, montèrent sur un char magni-

fique, parcoururent les rues de Paris, et ordonnèrent des fêtes publiques. Des feux de joie furent allumés sur toutes les places publiques. On plaça, sur tous les autels de la capitale, le nom de Jacques Clément, écrit en gros caractères. On proposa de lui ériger une statue. « Je » veux être mis au nombre des sous- » cripteurs. »

Nous étions arrivés sur les bords du fossé. Je contemplai, d'un œil avide, les croisées de la chambre de Colombe, et toutes mes idées politiques s'évanouirent.

La nacelle vint nous prendre. Je demandai à un de nos ligueurs qui la conduisait, dans quel état était la bien-aimée. « La fièvre est forte, me ré- » pondit-il. — Et son lait ? — Il n'a pas » reparu. » Je fixai mon vieux chirurgien. Sa figure était impénétrable

comme celle de Claire et de la matrone.

Je ne pus attendre que la barque fût amarrée. Je sautai dans l'eau jusqu'à la ceinture ; je courus, je volai.

Quel spectacle s'offrit à moi ! Un délire épouvantable s'était emparé de Colombe. Les trois femmes qui la gardaient pouvaient à peine la retenir dans son lit. Elle m'appelait à grands cris. Elle ne me connaissait plus. Je m'élançai sur ce lit de douleur. On me porta à l'autre extrémité de la chambre.

Le chirurgien examina la malade adorée. Il prononça qu'une saignée au pied pourrait dégager la tête, et il la fit copieuse. Un peu de calme parut une heure après. J'espérais, je frissonnais, j'espérais encore, je tombais dans le désespoir.

Claire profita du moment où elle

n'était pas nécessaire auprès de la malade, pour déshabiller André et le faire panser : il l'avait été mal la veille, et on n'avait pas levé le premier appareil. Le chirurgien trouva de l'inflammation à la blessure ; mais il répondit des suites, si le blessé voulait se laisser conduire. Il ne répondait que d'André!

Colombe paraissait légèrement assoupie. Claire fit téter les deux enfans. J'étais à genoux devant le lit. J'invoquais toutes les puissances célestes. Une voix semblait me répondre : Le ciel la réclame. « Et la terre, m'écriai-je, » dont elle est le plus bel ornement! » Ah! cette vie n'est qu'un passage. Heureux qui arrive rapidement de celle-ci à une meilleure. Mais les survivans!...

Le reste de la journée s'écoula dans des alternatives d'espérances et d'alarmes. La nuit vint. Les ténèbres ajoutent

à l'horreur d'une situation désespérante. Plus un moment de distraction à espérer. La nature vivante sommeillait autour de moi. Des cierges de cire jaune répandaient une lumière, pâle et lugubre, sur cette figure angélique. Je croyais voir la faulx de la mort planer sur ce lit où était mon univers.

Il était minuit, et le calme se soutenait. Elle ouvrit les yeux, me reconnut et me tendit les bras. Je m'y précipitai. On eut la cruauté de m'en arracher. Le chirurgien craignait les émotions fortes, et il avait raison.

Bientôt une crise plus violente que la première se manifesta. On répéta la saignée. Celle-ci ne produisit aucun effet. Le délire se soutint, sans interruption, jusqu'au jour, et il était effrayant.

L'âme la plus pure rêvait l'enfer et

ses tourmens. Ils étaient au fond de mon cœur.

André se permit de s'élever contre les vices de notre première éducation. Je n'eus pas la force de lui imposer silence.

Il fallait que l'accès se calmât ou qu'elle pérît. J'interrogeais à chaque instant le chirurgien. Il finit par me rappeler à la résignation que commande le christianisme. « De la résignation! Je n'en ai pas. Je méconnais des lois injustes, tyranniques. Je » brave une puissance, qui nous accable » de maux, et qui se joue de nos souf» frances...... Pardonnez-moi, mon » Dieu!.... J'ai osé vous blasphémer, » vous qui vouliez que je me fisse un » mérite du coup dont vous me me» nacez.....» J'étais à genoux, deux ruisseaux de larmes sillonnaient mes

joues. « Rendez-la moi, mon Dieu,
» rendez-la moi!... »

La fièvre tomba tout à coup; mais ses forces étaient épuisées; elle n'avait plus qu'un souffle de vie. Elle demanda sa fille d'une voix mourante. Elle l'embrassa à plusieurs reprises, et la rendit à Claire, en la lui recommandant. Elle me fit signe de m'approcher. Je lui pris la main. Elle m'adressa un regard qui avait quelque chose de céleste. Elle voulut parler. Les mots expirèrent sur ses lèvres. Ses yeux se fermèrent... Ils ne devaient plus se rouvrir.

Je ne vis plus rien; je n'entendis plus personne. Mon regard était fixe; mes muscles étaient tendus; ma poitrine était gonflée; je ne respirais qu'avec des efforts violens. J'attendais la mort; je l'invoquais; elle ne vint pas. « Je te
» suis, je te suis, m'écriai-je d'une voix

» étouffée. » Je m'élançai vers une croisée; j'allais l'ouvrir... Le chirurgien et Bertrand m'en arrachèrent.

André mit ma fille dans mes bras. « Voilà celle à qui vous vous devez » maintenant tout entier. Voilà celle » qui vous ordonne de vivre. Si vous » la repoussez, la Religion, dont vous » parlez sans cesse, n'est pour vous » qu'un vain mot, dont vous aurez » abusé, comme en abusent les tyrans » de toutes les professions. Oserez-vous » me rendre cette enfant? — La repous- » ser! Jamais, jamais! Oui, je vivrai » pour toi. Je le jure par ta mère. »

Tous ceux qui m'entouraient fondaient en larmes. Ils m'enlevèrent de ce lieu de désespoir. Ils m'entraînèrent à l'extrémité de la maison... je ne sais où, dans la chambre d'André, peut-être. J'y restai autant qu'on le voulut.

J'y fis ce qu'André me prescrivit. Il exerçait sur moi l'empire que prend toujours la raison aimante sur un aveugle délire. Quand on remarquait de l'altération sur ma figure, on remettait ma fille dans mes bras. Je la regardais, je la baisais, je pleurais, je me calmais. Je ne sais combien de jours je passai dans cette chambre.

« Ote-moi de cette maison, dis-je à » André. Je ne peux plus l'habiter ; je » ne peux plus m'y souffrir. » Il allait m'obéir. « Conduis-moi dans sa » chambre ; que je voie encore ses restes » inanimés ; que je les couvre de baisers » et de larmes. » Il prit mon bras, et nous marchâmes vers cette chambre d'amour et de douleur... Il n'y restait rien d'elle. Les meubles mêmes étaient changés.

« Où est-elle, André, où est-elle ?..

» Au nom de Dieu, dis-le moi. » Il ouvrit ma chemise; il me passa une espèce de chaîne au cou. Elle était faite grossièrement; mais c'étaient ses cheveux. Il me mit dans les mains un vase de terre, de faïence, de... « C'est son
» cœur, Monsieur, ce cœur qui n'a
» jamais battu que pour vous. Je t'en-
» tends, lui dis-je. Beauté, grâces, ver-
» tus, amabilité, la tombe dévore
» tout. » Je voulus ouvrir le vase; il était scellé. Je le portai à mes lèvres, avec amour et respect.

Je parcourus la maison. J'y cherchai les places qu'elle y avait occupées; le siége sur lequel elle s'était assise... l'air qu'elle avait respiré. Je retrouvai un fauteuil... On n'avait pu tout enlever. J'y déposai le vase. « Vois-tu, André?
» c'est un autel. Il est consacré aux
» larmes et aux regrets. — Venez voir

» votre fille, Monsieur. Votre imagina-
» tion brûlante se calmera auprès d'elle.
» Elle se nomme Colombe-Antoinette.
» — Ah, tu as tout prévu, tout fait!
» Tu l'as nommée Colombe! Puisse-
» t-elle me rendre sa mère! »

Il me fit prendre un peu de nourriture, et me mena respirer le grand air. Je marchais machinalement; mais je voyais autour de moi. Il n'y avait plus personne à la basse-cour. André avait congédié les familles étrangères, et leur avait donné des vivres pour huit jours. Une partie des palissades était arrachée, et convertie en un pont solide. « Oui, oui, André, je suis bien
» faible; mais notre voiture passera là.
» Mène-moi pleurer sur sa tombe. —
» Demain, Monsieur, demain. — De-
» main! Au moins me le promets-tu?
» — Je vous le promets. »

Ce lendemain fut une pompe funèbre. Nous montâmes en voiture, André, Claire, les deux enfans et moi. Marianne et Bertrand nous suivirent à pied. Pas un crêpe, pas un ruban noir. Le deuil était au fond des cœurs. Que nous importaient les vivans? Ce n'est pas pour eux que nous pleurions.

Nous arrivâmes au cimetière. Nous y entrâmes dans le plus profond recueillement. André me conduisit. Je tombai à genoux devant une fosse nouvellement couverte. Une pierre sépulcrale la dominait. Vers le haut, je vis une colombe prenant son vol vers le ciel. Je lus au-dessous : *Le reste repose ici.* Partout, je rencontrais André, son intelligence, sa prévoyance, son affection. Quel ami j'ai là! et que serais-je sans lui!

Il y avait long-temps que j'étais à

genoux. Ma tête était vide, et cependant exaltée.... Est-ce une illusion..... une réalité? « Vois-tu, André, vois-tu?
» Regarde, regarde. — Je ne vois rien,
» Monsieur. — Tu ne vois pas ces
» Anges, qui se groupent, qui des-
» cendent, qui remontent, qui planent
» sur cette tombe?..... Elle s'ouvre,
» André, elle s'ouvre..... Ces restes
» éteints reprennent une nouvelle vie...
» Colombe se lève... Elle s'élance dans
» les bras des anges, brillante de jeu-
» nesse et de beauté. Elle m'appelle,
» elle m'attend.... Je ne vois plus rien.
» Je me meurs.... »

Je me retrouvai dans la chambre d'André. Je cherchai, autour de moi, ces images, dont il me restait des idées confuses. « Je ne la vois plus, André,
» je ne la vois plus. — Elle est montée
» au ciel, Monsieur. La terre n'était

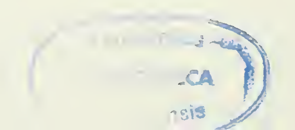
» pas digne de la posséder. Son cœur
» vous reste. Le voilà. Pressez-le sur le
» vôtre. — Il me brûle, André... Oh,
» non, non, laisse-le moi, il purifiera
» le mien... Je te jure, à la face du ciel,
» d'où tu m'écoutes, d'où tu m'en-
» tends, qu'aucune femme ne te ban-
» nira de ce cœur, dont tu as reçu le
» premier hommage. Tu y régneras
» jusqu'à sa dernière pulsation.... »

« André, ai-je été long-temps ma-
» lade? — Quinze jours, Monsieur. —
» Je suis bien faible; mais je suis calme.
» Je me trouve mieux. Où est Colombe-
» Antoinette? » Claire me la présenta.
« Mettez-la près de moi, sur mon oreil-
» ler. » Je la regardais, je la caressais,
je retrouvais la vie auprès d'elle.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

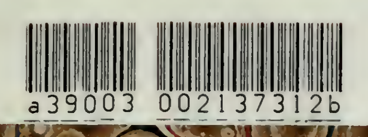
TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS LE QUATRIÈME VOLUME.



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library CE
University of Ottawa
Date due



CE PQ 2382
.P2 1836 VC36
COO PIGAULT-LEBR OEUVRES CO
ACC# 1225994

